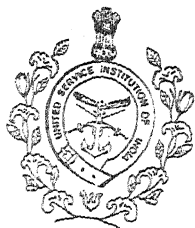


United Service Institution
of India



Library

Class No.

Book No.

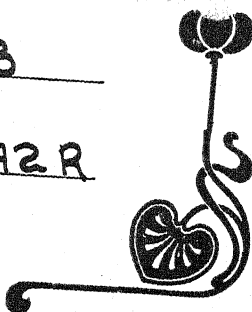
Accession No.

SIMLA

ARY

Class No. B

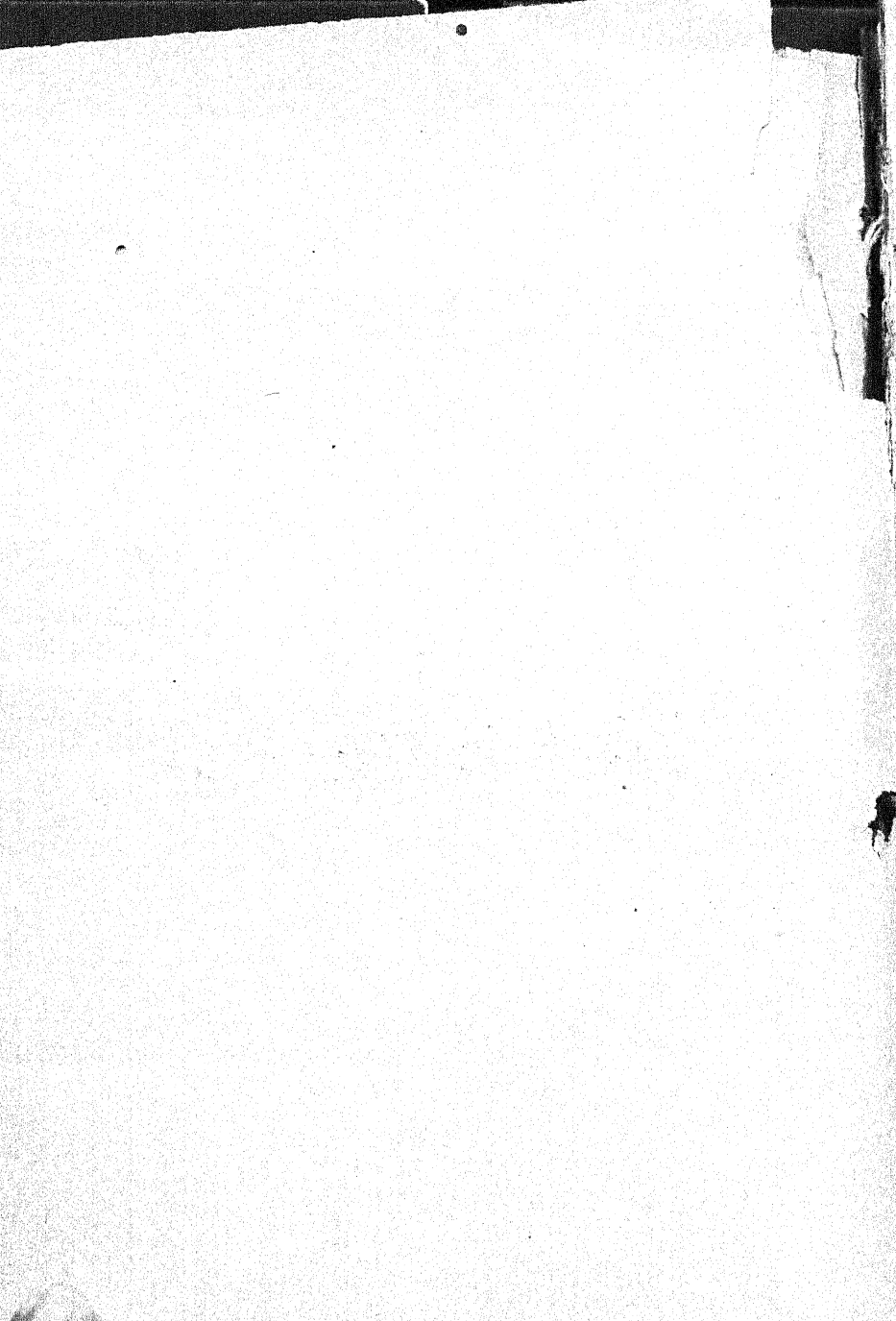
Book No. C42R





LE

Général de Clausewitz



P. ROQUES

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE DE CHARTRES

LE

Général de Clausewitz

SA VIE ET SA THÉORIE DE LA GUERRE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Ehret euch selbst, das ist : Verzweifelt
nicht an eurem Schicksale!

(CLAUSEWITZ, Lettre à la *Minerva*, 1807.)



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

PARIS

NANCY

923.514

LAG-2

8247

A

MADAME MARIE VON CLAUSEWITZ



AVANT-PROPOS

L'intérêt que présentent la vie et la pensée de Clausewitz n'est pas à démontrer longuement. Par sa vie, Clausewitz a été mêlé aux événements les plus tragiques de l'histoire prussienne. Par sa droiture, sa fermeté et sa générosité d'âme, il est une des plus belles figures de la Prusse et digne de servir d'éducateur aussi bien à nous qu'à ses compatriotes. Par sa pensée, enfin, il est vraiment un classique et il a exercé une influence incalculable. Cette influence est même très loin de diminuer. On ne compte plus les ouvrages allemands contemporains qui font à Clausewitz des emprunts directs : Löffler, par exemple, dans son petit *Manuel de Stratégie* (Leipzig, 1910), s'inspire de lui à chaque page, et dans son excellente *Histoire de la Guerre russo-japonaise* il le cite souvent comme une haute autorité. En 1905, M. le comte von Schlieffen, alors encore chef du grand État-major, écrivait dans sa préface à l'ouvrage principal de Clausewitz : « Sa doctrine est, dans le fond et la forme, ce qui a jamais été dit de plus parfait sur la guerre (*das Höchste, das jemals über den Krieg gesagt worden ist*)... De cette doctrine, bien des principes sont passés dans nos règlements. Quiconque chez nous enseigne la guerre, emprunte, aujourd'hui encore,

intarissable de pensée (*Vom Kriege*, 5^e éd., 1905, p. iv). » En tout cas, la cinquième édition de ce volumineux et coûteux ouvrage qu'est *La Guerre*, vient de se trouver épuisée en cinq ans. Et, en France, nos officiers, désireux de bien connaître une pensée encore si vivante, ont traduit la plus grande partie des œuvres de Clausewitz, ce qui n'était pas une tâche particulièrement aisée.

Cependant on se demande peu, dans les milieux militaires, quelle a été au juste la physionomie de cet homme; on ne s'adresse qu'à la doctrine toute faite, on n'entreprend pas le travail historique et psychologique nécessaire. De là, et surtout chez nous, des erreurs d'interprétation sur la doctrine elle-même. C'est ainsi, pour prendre un exemple, que M. Camon a accusé, il y a quelques années, Clausewitz de n'être pas observateur et de se laisser entraîner à des constructions idéologiques directement inspirées de Hegel. Et M. le lieutenant-colonel Creuzinger affirme (*Hegels Einfluss auf Clausewitz*, 1911, p. 117) que sans Hegel jamais Clausewitz n'aurait été en état de développer si magnifiquement sa doctrine. Or, pas une seule fois Clausewitz ne nomme Hegel, rien ne permet de supposer qu'il ait jamais étudié son système et rien, dans sa terminologie philosophique, n'est proprement hegelien. D'ailleurs, que Clausewitz ait pu connaître le hegelisme avant l'arrivée de Hegel à Berlin (1818) c'est ce qui est matériellement impossible; or, en 1818 la pensée de Clausewitz est à peu près fixée. Ajoutons que M. Creuzinger n'a de la dialectique hegelienne

K. Fischer. A vrai dire, il n'est pas interdit de comparer Clausewitz à Hegel; leurs intelligences se ressemblent par bien des traits; chez tous les deux on trouve un étonnant mélange d'abstraction et de réalisme et tous les deux ont eu des maîtres communs, non seulement Kant, mais Montesquieu et, ce que M. Creuzinger semble ignorer, Machiavel (1).

Aucune biographie de Clausewitz n'a encore rendu impossibles des commentaires aussi fantaisistes que ceux de M. Creuzinger. Alors que Scharnhorst, Gneisenau, Grolman, York, Boyen ont trouvé des biographies de la valeur de Lehmann, de Pertz, de Conrady, de Droysen, de Meinecke, il n'existe guère encore sur Clausewitz que deux ouvrages insuffisants. L'un, celui de Schwartz, est rempli de détails oiseux et sans aucune portée historique, mal composé et n'analyse que très superficiellement la pensée de Clausewitz; il est d'ailleurs cependant très précieux par les nombreux documents de la main de Clausewitz qu'il reproduit, mais qu'il a le tort d'écourter parfois. Quant à l'étude signée de M. le général de Cæmmerer, elle est excellente, mais malheureusement trop brève. Une monographie approfondie est encore à écrire. Notre propre travail n'a pour but que de faire avancer un très petit peu la question. Nous avons eu sous les yeux tous les manuscrits conservés par la famille et nous en avons extrait quelques documents encore inconnus. Nous n'avons malheureusement pas pu les utiliser avec assez de loisir pour en tirer tout le parti possible,

intarissable de pensée (*Vom Kriege*, 5^e éd., 1905, p. iv). » En tout cas, la cinquième édition de ce volumineux et coûteux ouvrage qu'est *La Guerre*, vient de se trouver épuisée en cinq ans. Et, en France, nos officiers, désireux de bien connaître une pensée encore si vivante, ont traduit la plus grande partie des œuvres de Clausewitz, ce qui n'était pas une tâche particulièrement aisée.

Cependant on se demande peu, dans les milieux militaires, quelle a été au juste la physionomie de cet homme; on ne s'adresse qu'à la doctrine toute faite, on n'entreprend pas le travail historique et psychologique nécessaire. De là, et surtout chez nous, des erreurs d'interprétation sur la doctrine elle-même. C'est ainsi, pour prendre un exemple, que M. Camon a accusé, il y a quelques années, Clausewitz de n'être pas observateur et de se laisser entraîner à des constructions idéologiques directement inspirées de Hegel. Et M. le lieutenant-colonel Creuzinger affirme (*Hegels Einfluss auf Clausewitz*, 1911, p. 117) que sans Hegel jamais Clausewitz n'aurait été en état de développer si magnifiquement sa doctrine. Or, pas une seule fois Clausewitz ne nomme Hegel, rien ne permet de supposer qu'il ait jamais étudié son système et rien, dans sa terminologie philosophique, n'est proprement hegelien. D'ailleurs, que Clausewitz ait pu connaître le hegelisme avant l'arrivée de Hegel à Berlin (1818) c'est ce qui est matériellement impossible; or, en 1818 la pensée de Clausewitz est à peu près fixée. Ajoutons que M. Creuzinger n'a de la dialectique hegelienne

K. Fischer. A vrai dire, il n'est pas interdit de comparer Clausewitz à Hegel; leurs intelligences se ressemblent par bien des traits; chez tous les deux on trouve un étonnant mélange d'abstraction et de réalisme et tous les deux ont eu des maîtres communs, non seulement Kant, mais Montesquieu et, ce que M. Creuzinger semble ignorer, Machiavel (1).

Aucune biographie de Clausewitz n'a encore rendu impossibles des commentaires aussi fantaisistes que ceux de M. Creuzinger. Alors que Scharnhorst, Gneisenau, Grolman, York, Boyen ont trouvé des biographies de la valeur de Lehmann, de Pertz, de Conrady, de Droysen, de Meinecke, il n'existe guère encore sur Clausewitz que deux ouvrages insuffisants. L'un, celui de Schwartz, est rempli de détails oiseux et sans aucune portée historique, mal composé et n'analyse que très superficiellement la pensée de Clausewitz; il est d'ailleurs cependant très précieux par les nombreux documents de la main de Clausewitz qu'il reproduit, mais qu'il a le tort d'écourter parfois. Quant à l'étude signée de M. le général de Cæmmerer, elle est excellente, mais malheureusement trop brève. Une monographie approfondie est encore à écrire. Notre propre travail n'a pour but que de faire avancer un très petit peu la question. Nous avons eu sous les yeux tous les manuscrits conservés par la famille et nous en avons extrait quelques documents encore inconnus. Nous n'avons malheureusement pas pu les utiliser avec assez de loisir pour en tirer tout le parti possible,

ni même pour en faire le classement sûr (1). Nous nous sommes donc contenté d'esquisser une courte biographie psychologique, qui donnera peut-être un intérêt nouveau et plus précis à la philosophie de *La Guerre* de Clausewitz, dont le bref résumé constitue la seconde partie de notre ouvrage.

Pour ce qui concerne cette seconde partie, nous ne nous sentions aucune compétence en matière strictement militaire. Aussi avons-nous laissé de côté tous les détails techniques. Mais nous avons essayé de mettre en relief l'esprit général, l'intérêt moral de la doctrine. C'est la partie de l'ouvrage de Clausewitz qui s'adresse au plus vaste public; en même temps, d'ailleurs, c'est celle qui est demeurée la plus vraie. Dragomiroff va jusqu'à écrire : « Les doctrines de Clausewitz qui ont vieilli ne concernent que le côté purement extérieur et matériel des choses de la guerre; en revanche, tout ce qui concerne l'esprit de la guerre reste à jamais définitif. »

Nous adressons, ici encore, à Mme Marie von Clausewitz, l'expression respectueuse de notre gratitude pour l'empressement avec lequel elle nous a autorisé à consulter chez elle les manuscrits du général.

(1) SCHWARTZ a donné (*Cl. Vie du général de Clausewitz*, II, pp. 532-533) pêle-mêle et sans l'ombre de réflexion critique la liste, d'ailleurs incomplète, de ces manuscrits. Quelques autres documents, que nous n'avons pas vus, sont à Berlin, aux Archives du grand État-major et du Ministère de la Guerre.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres et traductions françaises

Les œuvres de Clausewitz, parues chez Dümmler, à Berlin, ont été éditées de 1832 à 1837, par sa veuve et le général von der Gröben. Les rééditions qui en ont été données n'ont apporté aucun remaniement au texte.

1^o *Vom Kriege* (6^e éd., 1911). Une autre édition de cet ouvrage a été donnée en 1880, avec quelques notes, par W. von Scherff, un des vulgarisateurs de Clausewitz en Allemagne (Traductions françaises par le major belge Neuens, Paris, 1849-1851, et par le lieutenant-colonel de Vatry, Paris 1885-1889). L'important traité annexé à cet ouvrage et qui porte le titre : *Die wichtigsten Grundsätze der Kriegsführung, zur Ergänzung meines Unterrichts bei Sr. Königlichen Hoheit dem Kronprinzen* (Cf. *Vom Kriege*, 5^e éd., pp. 688-721), a été commenté par le général Dragomiroff (Traduction française sous le titre : *Principes essentiels pour la conduite de la guerre, Clausewitz interprété par le général Dragomiroff*, Paris, 1889);

2^o *Strategische Beleuchtung mehrerer Feldzüge von Gustav-Adolph, Turenne, Luxemburg, Sobieski, München, Friedrich dem Groszen, dem Herzog Carl Wilhelm Ferdinand von Braunschweig und andere historische Materialien zur Strategie* (2^e éd., 1862-1863);

3^o *Der Feldzug von 1796 in Italien. Die Feldzüge von 1799 in Italien und der Schweiz* (3^e éd., 1889). (Traduction de la Campagne de 1796 par Colin, Paris, 1899; des Campagnes de 1799 en Italie et en Suisse par Niessel, Paris, 1906);

4^o *Der Feldzug 1812 in Russland und die Befreiungskriege von 1813-1815* (3^e éd., 1906). (Traduction de la Campagne

de 1812 par Begouën, Paris, 1900; des Campagnes de 1813 et 1814 par Thomann, Paris, 1900; de la Campagne de 1814 par Duval de Fraville, Paris, 1900; de la Campagne de 1815 par Niessel, Paris, 1900);

5° *Nachrichten über Preussen in seiner grossen Katastrophe* (éditées par le grand État-major, 2^e éd., Berlin, 1908, librairie Mittler; trad. franç. de Niessel, Paris, 1903).

Les lettres à Marie de Brühl ont paru en partie dans la *Zeitschrift für Preussische Geschichte und Landeskunde*, 1876, puis ont été reproduites au complet, mais avec quelques coupures, par Schwartz; les lettres à Gneisenau figurent dans l'ouvrage de PERTZ-DELBRÜCK : *Das Leben des Feldmarschalls von Gneisenau*, Berlin, 1864-1880. Une édition critique de ces lettres, ainsi que des petits traités de Clausewitz reproduits par Schwartz, dispersés dans des revues ou inédits, est très désirable.

Études critiques

1° E. PÖNITZ, *Militärische Briefe eines Verstorbenen an seinen Freund Clausewitz im Olymp*, 1841;

2° F. VON MEERHEIMB, *Carl von Clausewitz, Vortrag gehalten in der Militärischen Gesellschaft zu Berlin am 23. Oktober 1874* (Berlin, 1875). L'article de l'*Allgemeine deutsche Biographie* consacré à Clausewitz est aussi de Meerheimb; il date de 1876.

3° K. SCHWARTZ, *Leben des Generals Carl von Clausewitz und der Frau Marie von Clausewitz, geb. Gräfin von Brühl* (Berlin, 1878, 2 vol.);

4° TH. VON BERNHARDI. Très important compte rendu de l'ouvrage de Schwartz dans les *Beihefte des Militärwochenblatts*, 1878, pp. 397-464;

5° H. DELBRÜCK, *Clausewitz*. Article paru dans la *Zeitschrift für preussische Geschichte und Landeskunde*, 1878;

6° FR. VON BERNHARDI, *Delbrück, Friedrich der Grosse und Clausewitz*, Berlin, 1892 (Réplique à un article de stratégie signé de H. Delbrück, paru en 1889 dans les *Preussische Jahrbücher*);

7° R. VON CÄMMERER, *Clausewitz* (Oldenburg, 1905; 2^e éd., 1909);

8^o V. FREYTAG-LORINGHOVEN, *Die Macht der Persönlichkeit im Kriege. Studien nach Clausewitz*, Berlin, 1905 (2^e éd., 1911).

9^o V. FREYTAG-LORINGHOVEN, *Kriegslehren nach Clausewitz aus den Feldzügen 1813-1814* (Berlin, 1907);

10^o P. CREUZINGER, *Hegels Einfluss auf Clausewitz* (Berlin, 1911).

En France la traduction du *Traité de la Guerre* par le major belge Neuens donna naissance à une étude d'E. DE LA BARRE-DUPARCQ (*Commentaire sur le Traité de la guerre de Clausewitz*, Paris, 1856). En 1884, des conférences furent faites sur Clausewitz à l'École de guerre, par le chef de bataillon Cardot. Peu de temps après ces conférences parut la traduction nouvelle du *Traité de la Guerre*, par le lieutenant-colonel de Vatry. En 1887, fut publiée, dans la *Nouvelle Revue*, une excellente étude sur Clausewitz par le capitaine G. Gilbert, reproduite dans les *Essais de critique militaire* du même auteur (Paris, 1890); enfin parut en 1900 une étude du chef d'escadron Camon, dans le *Journal des Sciences militaires*.

Au moment où nous mettons sous presse paraît l'ouvrage suivant : *Clausewitz*, par M. le colonel CAMON (Paris, 1911). M. Camon réédite telle quelle l'étude que nous venons de mentionner et la complète par d'importantes critiques stratégiques. En 1900, M. Camon avait sévèrement critiqué Clausewitz; aujourd'hui il apprécie avec beaucoup plus de sympathie la pensée si souple, si prudente et si complexe de cet écrivain. Nous croyons, pour notre part, que M. Camon n'a pas entièrement raison d'attribuer aujourd'hui encore à Clausewitz un système, celui du « coup droit », de l'attaque sans manœuvre stratégique, sans tentative d'enveloppement et presque sans préparation de la bataille. Clausewitz était, en effet, trop bon disciple de Frédéric II pour ignorer que l'habileté et la ruse suppléent aisément à la force en face d'un ennemi mal concentré et indécis. « Assurément, dit par exemple Clausewitz, quelques petits coups, habilement portés ici ou là, peuvent démoraliser l'adversaire, détourner et affaiblir sa volonté; il n'est pas indifférent de diriger l'attaque sur tel point ou sur tel autre, et la stratégie n'est pas autre chose qu'une adroite façon de disposer les divers combats (eine

kunstvolle Ordnung der Gejechte untereinander); nous ne songeons pas à contester tout cela; nous prétendons seulement que la destruction immédiate de l'ennemi demeure, malgré tout, toujours le facteur prédominant (*das Vorherrschende*) (Cf. *Vom Kriege*, 5^e éd. p. 189). » Et ailleurs (*Strategische Beleuchtung*, 2^e éd. II, p. 97) Clausewitz montre que Wedell, pour avoir été un de ces « naturalistes » plus énergiques qu'intelligents, qui ne comprennent pas autre chose que le procédé primitif et rudimentaire du coup droit, subit à Kay une complète défaite. D'autre part, M. Camon commet quelques erreurs biographiques. Ces réserves faites, nous sommes heureux que sa vivante et intéressante critique des œuvres historiques de Clausewitz, précisément négligées par nous, vienne compléter notre travail, plus spécialement consacré à dégager la physionomie morale de ce héros de l'indépendance allemande; et nous nous associons pleinement à son désir de voir nos officiers se nourrir de la pensée de Clausewitz, à laquelle un Moltke, un Blume, un von der Goltz et tous les grands théoriciens allemands ont rendu si respectueusement hommage.

CLAUSEWITZ

CHAPITRE I

De Mayence à Iéna

Charles de Clausewitz naquit le 1^{er} juin 1780 à Burg, près de Magdebourg. Sa famille, qui comptait surtout des théologiens et des professeurs, était originaire de Silésie et luthérienne. Son père, ancien officier, devenu, à la suite d'une blessure, simple contrôleur de l'accise, lui fit d'abord faire ses classes à l'école primaire de Burg, puis le fit entrer en 1792 au régiment Prince-Ferdinand, à Potsdam, où il eut d'abord le grade de Junker, c'est-à-dire de sous-officier porte-drapeau. Déjà deux frères aînés de Charles servaient dans l'armée prussienne.

Il fut, à la lettre, élevé dans les camps. Avec son régiment il alla prendre part au siège de Mayence. Il avait treize ans. Quand le régiment traversait quelque localité, les habitants voyaient avec étonnement passer le frêle gamin pliant sous le poids de son drapeau. Devant Mayence en flammes, dans les hourras de l'armée prussienne monta aussi au ciel sa voix d'enfant, ainsi qu'il le raconte dans sa lettre du 28 janvier 1807 (1).

(1) Le lecteur trouvera toutes les lettres que nous citons dans l'ouvrage de Schwartz, sauf cependant la correspondance avec Gneisenau (Voir notre bibliographie en tête du volume).

Après la reddition de la ville le régiment guerroya à la frontière française dans les Vosges du nord. Quatorze ans plus tard, Clausewitz se rappelait avec plaisir cette vie errante et écrivait les lignes suivantes, qui nous montrent combien le sentiment de la nature s'éveilla de bonne heure chez lui : « Rien n'est plus intéressant que le moment où l'on sort d'une masse de montagnes abruptes et où l'on a devant soi une plaine fertile et bien cultivée que l'on découvre largement dans toute sa richesse. Je me rappelle encore avec beaucoup de plaisir un tel spectacle, qui me fut donné quand l'armée prussienne, en 1793, quitta les Vosges. Nous avions passé six mois dans ces montagnes très boisées, rudes, pauvres et mélancoliques... Enfin, après une pénible marche, nous nous trouvâmes soudain sur la dernière chaîne des Vosges (1), et nous avions devant nous et au-dessous de nous la magnifique vallée du Rhin, de Landau à Worms. Dans cet instant il me sembla que la vie, jusque-là sérieuse et sombre, se faisait aimable et passait des larmes au sourire. Souvent j'ai aspiré à revivre un tel instant; mais il aurait fallu non seulement le même spectacle, mais encore les mêmes circonstances pour donner à mes impressions la même force et la même nouveauté. » (Cf. SCHWARTZ, *Vie de Clausewitz*, I, 90, *Journal de voyage de Dijon à Genève*.)

Puis le régiment cantonna en Westphalie. Clausewitz, maintenant Fähnrich, c'est-à-dire officier du plus bas grade, passa là plusieurs mois de solitude chez des paysans. D'Os-nabrück il faisait venir des livres, pressé de poursuivre son instruction, demeurée très médiocre et pour le développement de laquelle il ne pouvait compter que sur lui. Déjà il éprouvait le besoin impérieux de s'élever, intellectuellement et moralement; déjà il était animé de cette haute ambition qui est le trait dominant de sa personnalité altière et forte, décidée et franche; fier d'être noble, fier d'être officier, il portait très loin ses désirs. Après la paix de

(1) Clausewitz veut, bien entendu, parler de la Hardt.

Bâle le régiment tint garnison à Neu-Ruppin. Clausewitz y resta jusqu'en 1801, assez mécontent de la médiocrité d'intelligence et de caractère des officiers qui l'entouraient et donnant tous ses loisirs à l'étude (1). Sur la nature de ses travaux nous sommes réduits à des conjectures. Il est bien probable qu'il apprit surtout les mathématiques et la langue française. D'autre part, étant donnée sa nature enthousiaste, il est inadmissible qu'il ne se soit pas proposé, dès cette époque, quelque grand modèle, peut-être le Grand Électeur, que lui rappelait le champ de bataille de Fehrbellin, situé à quelques kilomètres de sa garnison, et, à coup sûr, Frédéric II. Le souvenir du grand Roi était dans toutes les mémoires et l'armée était encore toute frédéricienne. Clausewitz a plus tard loué avec chaleur les éminentes qualités de Frédéric, sa courageuse activité, sa prompte énergie à l'attaque, sa prudence et sa retenue dans les moments difficiles, son réalisme, son ardent désir de fortifier son État et d'honorer son règne, enfin, si la fortune le trahissait, sa ferme résolution de mourir en roi. Il est sûr que cette vive admiration date chez Clausewitz de fort loin; et il est bien probable qu'il dut, pour une grande part, à l'exemple de Frédéric II, cette conviction, assez étrangère alors, comme on sait, aux grands classiques allemands, que pour parvenir à l'entier épanouissement de son moi, l'homme n'a nullement besoin d'ignorer les frontières nationales, de se déclarer citoyen du monde et de ne vivre que dans l'universalité des idées, mais qu'il trouve au contraire dans l'État l'emploi de toute son énergie (2).

En 1801, Clausewitz entra à l'École militaire de Berlin;

(1) Sur la culture des officiers prussiens avant Iéna et sur les bibliothèques régimentaires, cf. APPEL, *Der Werdegang des preussischen Offizierkorps bis 1806*, Oldenbourg 1911, pp. 48-51.

(2) Il est utile de noter, quant à la formation des idées militaires de Clausewitz, que le très important ouvrage de FRÉDÉRIC intitulé : *Les Principes généraux de la guerre* était dans toutes les mains. Frédéric l'avait écrit en 1748; en 1753, il en avait distribué à ses officiers une édition en allemand, intitulée *General-Principia vom Kriege*; mais cet ouvrage demeura secret jusqu'à ce qu'en 1760, les Autrichiens ayant fait prisonnier le général major de Czetz-

il y demeura pendant deux ans et y eut pour maître Scharnhorst (1).

Scharnhorst le distingua vite, l'encouragea, exerça sur lui du premier coup une influence décisive. En 1803, établissant un classement des officiers de l'École, il le mettait en tête, louant chez lui, avant tout, une rare aptitude à saisir avec justesse les ensembles, « *eine seltene richtige Beurteilung des Ganzen* » (Cf. LEHMANN, *Scharnhorst*, I, p. 319). Sa famille mise à part, Scharnhorst ne s'attacha à personne plus qu'à cet élève; il fit de lui, plus tard, son ami, malgré la distance des grades et la grande différence d'âge. En retour la vénération et l'affection de Clausewitz pour Scharnhorst furent celles d'un fils. *Er ist der Vater und der Freund meines Geistes*, écrivait-il le 28 juin 1807 (2).

En 1803, Clausewitz, sur la recommandation de Scharnhorst, fut nommé aide de camp du prince Auguste, cousin du Roi; il devait rester pendant six ans en cette situation, avec le grade de lieutenant, puis de capitaine.

Essayons de caractériser quelques-unes des tendances de

tritz, un exemplaire tomba en leurs mains; alors parurent plusieurs contre-façons, tant en allemand qu'en français. Cet ouvrage est reproduit au tome III de l'édition des œuvres de Frédéric parue en 1789; quant au manuscrit original de 1748, avec figures de la main du Roi, il n'a été reproduit que dans l'édition de 1856 (t. XXVIII).

(1) Frédéric II avait institué des écoles d'hiver pour les officiers à Berlin, Breslau, Königsberg, Magdebourg et Wesel (Instr. du 11 mai 1763). L'école de Berlin, appelée *Institut für die jungen Offiziere der Berliner Inspektion*, avait été la plus importante et subsistait encore sous le règne de Frédéric-Guillaume III; son directeur était le général de Geusau; un décret du 5 septembre 1801 adjoignit Scharnhorst à Geusau. En 1801 et 1802 Scharnhorst enseigna l'artillerie; en 1803 il fit, en même temps que le colonel Phull, un cours de stratégie. Sur ce cours, qu'écouta Clausewitz, cf. LEHMANN, *Scharnhorst*, 1886, I, p. 314. Pour donner à l'enseignement militaire plus d'importance, Scharnhorst proposa en 1804 au Roi de développer l'Institut de Berlin en une académie militaire; elle fut organisée aussitôt et Scharnhorst en fut nommé directeur; cette académie disparut lors de la catastrophe de 1806, mais fut reconstituée en 1810, et nous verrons que Clausewitz y fut nommé professeur (Cf. *infra*, p. 38).

(2) Il importe de noter que Clausewitz, outre les cours de l'École militaire suivit ceux de Kiesewetter au Collège de médecine; c'étaient des cours de logique, inspirés du kantisme (Cf. SCHWARTZ, I, 40 et 41).

Clausewitz, telles qu'elles se manifestent dès ces premières années. D'abord l'amour des idées abstraites. Fort impressionnable, il ne s'abandonnait cependant pas entièrement à ses impressions, mais se plaisait à raisonner sur elles. Il aimait beaucoup les mathématiques et il n'entendait pas les aduler par des procédés d'enseignement empiriques. Rien n'est plus probant à cet égard que le passage suivant d'une de ses lettres : « Les sourds-muets de quelque talent manifestent une remarquable force de pensée. Nous autres, hommes ordinaires, nous pouvons apprendre d'une manière plus facile, mais moins pure et moins exacte, par des images, des exemples, etc... Les sourds-muets apprennent, au contraire, par simples concepts. Voici un exemple. Qui voudrait se faire prouver que deux et deux font quatre ? J'ai connu des hommes qui, par dégoût de telles démonstrations prirent en horreur les mathématiques. Cependant cette science ne peut nous faire grâce de telles démonstrations. Le sourd-muet, loin d'éprouver un dégoût, a grand besoin de ces preuves, ce qui fait voir combien plus exacte est sa science, plus pure la forme de ses conceptions, c'est-à-dire plus ferme sa pensée (5 avril 1807). »

Ce goût très vif des idées s'alliait chez Clausewitz à un sens extraordinairement aigu des réalités. Il cherchait à dominer la vie par la réflexion, mais sans en oublier les détails et sans perdre de vue l'action. « J'ai toujours essayé, écrit-il le 3 juillet 1807, d'acquérir une vue rationnelle, large et pratique (*eine vernünftige, grosze und praktische Ansicht*) de la vie et des rapports des êtres. Je me suis comparé à mon état social, j'ai comparé mon état avec les grands événements politiques qui gouvernent le monde et par là j'ai appris à discerner exactement ce qui devait être le but de mes efforts. » C'est l'histoire, la politique et la psychologie qui ont nourri chez lui cette passion de réalité. Un de ses livres de chevet, en ces premières années, a été l'*Histoire de la Suisse* de Jean de Müller. Mallet du Pan l'a aidé à juger la Révolution française. On trouve dans ses manuscrits la preuve qu'il a lu de bonne heure Mon-

tesquieu. Et surtout son grand maître de réalisme a été Machiavel. Il a lu de près le *Prince*, le *Discours sur la première décade de Tite-Live* et le traité de l'Art de la Guerre. « Aucune lecture n'est plus nécessaire que celle de Machiavel, lisons-nous dans un manuscrit de 1807 ; ceux qui affectent d'être révoltés par ses principes ne sont que des petits-maitres qui prennent des airs d'humanistes... Certaines pages de cet écrivain ont vieilli ; d'autres sont d'une vérité éternelle. Frédéric II a écrit son *Anti-Machiavel*, mais il est resté le disciple de Machiavel ; s'il a feint de le condamner, c'était pour s'attacher à lui plus à son aise, et Voltaire a très justement dit qu'il a craché dessus pour en dégoûter les autres. » Rien ne serait plus facile que de mettre en parallèle Machiavel et Clausewitz : même goût de l'histoire et de la diplomatie, même préoccupation du salut de l'État, même amour des individualités puissantes, même culte de l'énergie. Ce dernier trait est un des plus importants. Rien n'a été plus médité par Clausewitz que ce précepte de Machiavel : « Ce que tu fais, ne le fais pas à demi. » Dans le manuscrit intitulé : *Bemerkungen und Einfälle* et qui semble rédigé un peu avant Iéna (1) nous relevons ce passage de Machiavel transcrit par Clausewitz : « Ce n'est pas une conduite prudente d'exposer tout ce qu'on possède sans exposer en même temps toutes ses forces (*Discours sur Tite-Live*, I, 23). » Aucune vérité politique, écrit Clausewitz, « n'est plus frappante que celle-là ; aucune ne peut servir de meilleur fondement dans les affaires militaires, aucune n'incite davantage à l'énergie ». Et dans une autre note Clausewitz déclare que le chapitre 21 du *Prince* est le code de toute diplomatie, que quiconque s'en écarte, court à sa perte ; or le chapitre en question est celui où Machiavel établit que les princes, irrésolus, en demeurant neutres quand deux voisins sont en guerre, s'exposent aux pires dangers et qu'ils feraient beaucoup mieux de se déclarer franchement amis ou ennemis ; ainsi, quand Clausewitz

(1) C'est le treizième des manuscrits énumérés par SCHWARTZ (II, 533).

condamnera la politique de neutralité de Haugwitz, c'est de Machiavel qu'il s'inspirera.

Les tendances toutes réalistes de Clausewitz semblent l'avoir rendu à peu près indifférent au problème religieux. Ne nous laissons pas tromper par quelques expressions du genre de « un meilleur au-delà », qui reviennent parfois dans ses lettres; elles expriment, en effet, surtout la pieuse déférence d'une âme grave pour les croyances traditionnelles; mais Clausewitz traduit bien le fond de sa pensée quand il écrit, le 8 octobre 1807 : « La religion ne doit pas détourner de ce monde nos regards. » Il nous paraît même fort douteux qu'il ait eu foi en un Dieu personnel. Sa conception religieuse devait être très voisine de celle de Gneisenau, qui, même au plus fort de la douleur que lui causa la mort de sa jeune fille Agnès, écrivait à Clausewitz qu'il ne trouvait dans la religion aucune consolation et espérance sûre (lettre du 1^{er} nov. 1822). « Je ne crains pas, écrit le jeune Clausewitz dans ses *Bemerkungen und Einfälle*, de m'élever contre ce fade mysticisme qui conduit toujours l'homme à un rivage obscur, où mieux vaudrait qu'il n'abordât pas et où il s'arrête, impuissant comme un enfant. »

Pendant les années qui suivirent sa sortie de l'École de guerre, Clausewitz poursuivit avec ardeur son instruction militaire. Il faisait partie de la *Militärische Gesellschaft*, récemment fondée. Une discussion y fut ouverte, en 1804, sur le combat en tirailleurs ou, comme on disait alors en Prusse, à la débandade. C'est peut-être à propos de cette discussion que Clausewitz rédigea le manuscrit inédit intitulé : *Ueber die Bestimmung des dritten Gliedes*, dans lequel, d'accord avec Hohenlohe, Scharnhorst et Boyen, il déclare qu'il y a lieu d'exercer le troisième rang au combat en tirailleurs (1). Il se peut d'ailleurs que ce ma-

(1) Cf. MEINECKE, *Vie de Boyen*, I, p. 123; JANY, *Gefechtsausbildung der preussischen Infanterie von 1806*, p. 85 sqq. et v. d. GOLTZ, *Von Roszbach bis Iena*, 2^e éd. 1906, p. 194. Jusqu'en 1805 les Prussiens tiraient sur trois rangs, le premier rang à genoux; un décret du 5 octobre 1805 supprima le tir à genoux et seuls les deux premiers rangs devaient tirer, le troisième rang

manuscrit date seulement des années 1808 ou 1809. Mais ce qui nous paraît sûr, c'est qu'il a servi de brouillon à l'Instruction du 27 mars 1809 : *Ueber den Gebrauch des dritten Gliedes*, qui passa ensuite dans l'*Exercierreglement* de 1812. Les termes du manuscrit sont en effet ceux du règlement : « *Die Infanterie muss im offenen und im durchschnittenen Terrain, gegen zerstreute und geschlossene Truppen fechten können.* »

Il n'est pas facile de savoir, tant que les manuscrits ne sont pas classés, à quelle époque Clausewitz lut les principaux écrivains militaires. Mais la plus sommaire inspection de ces manuscrits ne laisse aucun doute sur la variété de ses lectures. Il connaît l'antiquité surtout par Polybe et l'ouvrage de Nast intitulé : *Einleitung in die griechischen Kriegsaltertümer* (Stuttgart, 1780); outre Machiavel il a lu Montecuccoli, qu'il cite souvent, Feuquières, Puységur, le chevalier Folard, Turpin de Crissé, le maréchal de Saxe, le prince de Ligne, Lloyd, Guibert, Venturini, Tempelhoff, Mauvillon, Berenhorst, Hoyer, Darçon. Et il est sûr qu'il avait lu la plupart de ces écrivains avant Iéna; car bien des traces de ces lectures se retrouvent dans le recueil d'études publié après sa mort, avec ses autres grandes œuvres, sous le titre : *Strategische Beleuchtung mehrerer Feldzüge*; or quelques-unes de ces études militaires, dont les plus importantes sont consacrées à Turenne et à Frédéric II, datent des environs de 1805 (Cf. *Strategische Beleuchtung*, I, 1862, pp. 17 et 89 et t. II, 1863, p. 181, et les notes).

Une des lectures les plus minutieuses que Clausewitz fit avant Iéna fut celle de la *Neue Bellona*. Cette revue, éditée

formant réserve; l'idée d'employer ce troisième rang au combat en tirailleurs était d'autant plus naturelle que depuis 1787 tous les régiments d'infanterie devaient posséder dix tirailleurs par compagnie et que les bataillons de fusiliers étaient parfaitement exercés à l'attaque en débandade. En 1803, Hohenlohe avait déjà proposé que tout le troisième rang fût composé de tirailleurs; mais beaucoup d'officiers estimaient que le combat en ordre dispersé faciliterait l'indiscipline et les désertions et que la méthode des sans-culottes avait encore à faire ses preuves.

par Porbeck, parut à Leipzig de 1801 à 1805. Clausewitz en a critiqué les principaux articles; ses notes existent encore en manuscrit. En 1805, il fit paraître dans cette revue un article, qu'il ne signa pas. Seul parmi nos devanciers Th. von Bernhardt a pensé que Clausewitz devait être l'auteur de cet article (1); mais il n'y a aucun doute à conserver, car le brouillon de Clausewitz existe encore.

Cet article porte le titre : *Bemerkungen über die reine und angewandte Strategie des Herrn von Bülow oder Kritik der darin enthaltenen Ansichten* (*Neue Bellona*, IX, pp. 252-287). L'ouvrage critiqué est le livre fameux publié en 1799 et réédité en 1805 par Dietrich von Bülow, le frère du vainqueur de Dennewitz, et cité vulgairement sous le titre abrégé : *Das neue Kriegssystem* (2). La théorie essentielle de Bülow est bien connue, quoique terriblement démodée. Représentons schématiquement par une droite AB l'ensemble des magasins, forteresses et points d'appui de toute sorte qui constituent la base d'opérations d'une armée; et soit, à une distance d et en avant de cette ligne, le point C où l'armée prend l'offensive; AC et BC sont les deux lignes extrêmes de communication et le triangle stratégique ABC circonscrit tout le champ d'opérations de l'armée. Or c'est, suivant Bülow, une règle absolue de la stratégie que l'angle en C soit au moins égal à 90° , en d'autres termes que le centre de l'offensive soit situé à peu de distance d'une large base d'opérations. La critique que Clausewitz, d'ailleurs à la suite de Scharnhorst, fait de ce vain schématisme nous montre quelle vigueur avait déjà son esprit et elle a bien le ton franc et rude et le verbe incisif qui donneront plus tard au style de Clausewitz sa tonalité particulière. Nul, déclare tout d'abord Clausewitz, ne l'avait chargé d'écrire le présent compte rendu, mais il s'agissait d'empêcher un bavard et un charlatan d'usurper une autorité ridicule sur

(1) *Beihefte zum Militärwochenblatt*, 1878, p. 423.

(2) Sur D. von Bülow et quelques-unes de ses autres doctrines le lecteur trouvera des jugements élogieux chez v. d. Goltz, *Von Roszbach bis Iena*, 2^e éd., 1906, pp. 339-344.

les esprits. Le système de Bülow n'est qu'une amusette (*Spielerei*). Ce n'est pas avec des figures géométriques que l'on rend compte de la guerre; ces lignes droites ne correspondent à rien dans la réalité. De plus Bülow attache trop d'importance aux points d'appui de l'armée, forteresses et magasins; car une armée peut dans une certaine mesure vivre sur place en se ravitaillant elle-même. Surtout, la principale préoccupation d'un chef doit être de vaincre vite, non de s'assurer des appuis et de garder ses communications. Bülow croit que l'essentiel est de disposer selon certains angles les magasins et les troupes et qu'avec cette heureuse trigonométrie la victoire est assurée; il va jusqu'à dire qu'un bon stratège remporte la victoire sans avoir livré bataille. C'est une erreur capitale. Qu'est-ce, en effet, que la stratégie, sinon l'art d'amener et d'utiliser les combats, et que penser d'un général qui se mettrait en campagne sans vouloir tirer l'épée? La guerre est-elle un de ces jeux de cartes où deux joueurs gagnent et perdent presque fatalement, parce qu'ils ont en main telles ou telles cartes, et sans qu'il puisse servir à l'un ou à l'autre de l'emporter en énergie sur le partenaire? Il n'y a pas seulement à la guerre des troupes, des canons et des forteresses, disposés de telle et telle façon, mais des facteurs invisibles, avant tout l'ardeur des hommes et le génie du chef, dont Bülow ne souffle mot. Pas plus que l'art du poète ne se réduit à la scansion des vers, et l'art du sculpteur à la connaissance des proportions du corps, pas davantage l'art de la guerre ne se réduit à un calcul automatique de forces matérielles; une armée qui n'a l'avantage ni du nombre, ni de la position, n'est nullement battue d'avance. Il suffit d'interroger l'histoire. Le duc Ferdinand de Brunswick, en 1758, n'a-t-il pas, sans base d'opération, sans forteresses, et même sans voitures, débarrassé d'ennemis toute l'Allemagne occidentale? Et de semblables exemples abondent.

Les fonctions d'adjudant du prince Auguste introduisirent Clausewitz à la cour, où son sens psychologique s'affina vite. C'est là qu'il vit la comtesse Marie de Brühl,

petite-fille du ministre de Saxe qui a donné son nom à la fameuse terrasse de Dresde. Ils s'aimèrent longtemps sans oser se le dire. Le 3 décembre 1805, l'imminent départ de Clausewitz avec les troupes prussiennes prêtes à se rendre au secours des Autrichiens et des Russes brusqua la déclaration. Ils devaient rester fiancés pendant cinq ans, séparés par les événements et parce que la mère de Marie rêvait d'un meilleur parti pour sa fille; ils s'unirent enfin le 17 décembre 1810. Rien dans la vie de Clausewitz, à part ses angoisses patriotiques après la débâcle de 1806, n'a tenu plus de place que son inaltérable affection pour Marie de Brühl. Jusqu'à sa mort cette affection confina à l'adoration chez ce penseur si peu mystique. Presque entièrement privé d'amis par la gravité habituelle de son caractère et par la sévérité de ses jugements sur les hommes, il ne connut jamais qu'avec Marie les abandons sans réserve, l'intime communion des âmes. Elle fut son soutien aux jours d'abattement. Les lettres qu'il lui adressa, trop peu lues, devraient compter dans la littérature allemande. Elle était très cultivée, très curieuse des choses esthétiques et morales. Assurément nous avons toute raison de douter qu'elle ait été très apte à comprendre les questions politiques et militaires; mais Clausewitz la préférait ainsi, ne cherchant pas chez elle un stimulant de sa propre pensée, mais cette douceur reposante et cette dignité qu'il aimait chez la femme allemande (*die stille, sanfte Würde deutscher Weiblichkeit, die mir an den Frauen Bedürfnis ist.* 5 oct. 1807).

En août 1806, Clausewitz entra en campagne avec le prince Auguste, qui commandait un bataillon de grenadiers. L'image de sa fiancée flottait devant ses yeux. L'amour exaltait son patriotisme; il brûlait de mériter Marie par quelque exploit sur un champ de bataille; il portait comme un talisman son anneau de fiançailles. Et il était heureux, après tant d'années de garnison, de revoir enfin des troupes en campagne, non plus alignées comme à la parade, mais marchant sans contrainte et offrant le

spectacle varié de la vie. « On voit, écrit-il à Marie, les hommes passer un à un avec leurs armes brillantes à travers les branches vertes de la forêt et quand ils ne se distinguent plus les armes étincellent encore à travers le nuage de poussière qui monte au-dessus du creux de la vallée et enveloppe l'armée en marche. Même la fatigue des hommes, qui gravissent lentement la pente avec leurs armes et bagages, ajoute un trait heureux au tableau. Et quand je songe que ces gens marchent côte à côte, en un long et pénible voyage, afin d'arriver ensemble à une même place, où ils courront mille dangers pour atteindre un but grand et noble, ces réflexions donnent à ce tableau un sens qui m'émeut profondément. » Au cantonnement de Roszbach le souvenir de Frédéric II lui revient. En quelques mots il raconte à Marie quelques hauts faits du grand Roi. « Il était résolu à tout perdre ou à tout gagner, comme un joueur qui risque son dernier enjeu; je crois — puissent nos hommes d'État faire pour leur profit la même remarque! — que ce courage passionné, qui est tout simplement l'instinct des natures fortes, est la plus haute sagesse. Un chef du plus grand talent, très prudent et réfléchi, s'interrogeant à tête reposée et ne cédant à aucun entraînement, ne trouvera pas mieux que d'agir avec cette énergie-là. J'en suis absolument convaincu. »

Sa confiance n'était cependant pas entière. Il comptait beaucoup sur Scharnhorst, mais s'inquiétait beaucoup du manque d'unité dans le commandement. Tout compte fait, il croyait les circonstances assez propices. Le 12 octobre, sentant la bataille imminente, il écrit à Marie qu'il se réjouit de ce grand moment tout proche autant qu'il se réjouirait du jour de ses noces, qu'il espère la victoire, qu'il veut revoir bien vite sa bien-aimée en ce monde ou en l'autre. Le même jour, il rédigeait, près de Weimar, un plan d'attaque (Cf. SCHWARTZ, I, pp. 45-48). Les Français étaient à Gera et sûrement allaient tourner, les Prussiens par le nord-est; il ne fallait donc pas s'immobiliser, mais faire face à l'est, marcher droit sur la Saale, passer sur la

rive droite, tenter de couper Napoléon du Frankenwald. Les difficultés, surtout le passage de la Saale, étaient évi-
dentes, mais de vastes plans sont l'âme de la guerre (*grosze Zwecke sind die Seele des Kriegs*) et que devient la stratégie si l'on ensevelit de grandes pensées sous une montagne de difficultés ramassées dans tout l'empire des suppositions et du possible? C'était un plan bien téméraire, mais intéressant parce qu'il prouve quelle confiance Clausewitz avait en la valeur des troupes prussiennes.

Le bataillon du prince Auguste appartenait au corps de Kalkreuth. Le hasard voulut que Clausewitz jouât à Auerstedt un rôle dans l'épisode de la bataille le plus glorieux peut-être du côté prussien: à la tête du troisième rang de son bataillon il appuya l'attaque des bataillons Rheinbaben et Knebel lancés à l'assaut du village de Poppel, dont la prise empêcha les Français de couper la retraite à la division Schmettau (Cf. O. VON LETTOW-VORBECK, *Der Krieg von 1806*, 2^e éd., 1899, p. 400). Puis ce fut la retraite, jusqu'à Prenzlau. Là, le 28 octobre, au moment même où l'armée capitulait, le bataillon du prince, qui était à l'arrière-garde et n'avait pu entrer dans la ville avec le reste des troupes, tenta de fuir vers le nord-ouest pour gagner ensuite Pasewalk. Il était réduit à 240 hommes à bout de forces. Formé en carré, il repoussa sept charges des cavaliers de Beaumont, puis s'embourba dans les marais de l'Ucker et fut pris. Le passage suivant montre bien de quelle importance paraissent à Clausewitz les facteurs psychologiques à la guerre: « La cavalerie ennemie arrivait sur nous; le bataillon exécuta: Halte — apprêtez armes! et les officiers recommandèrent à mainte et mainte reprise de ne pas tirer. Je me rappelai vivement le moment où, à la bataille de Minden, la cavalerie française chargea deux bataillons hanovriens, puis, comme ceux-ci ne faisaient nullement mine de tirer à la distance accoutumée, ralentit peu à peu l'allure, du galop au trot et enfin du trot au pas. Il en fut exactement de même ici. Les dragons français arrivaient au galop et l'on voyait qu'ils attendaient avec

inquiétude le moment où ils subiraient notre feu. Et quand, à cent pas, ils ne reçurent pas la décharge, ils retinrent de plus en plus leurs chevaux et n'arrivèrent plus qu'au petit trot. A trente pas, on fit faire une salve; un assez grand nombre de cavaliers tombèrent, les autres se penchèrent derrière le cou de leurs chevaux, tournèrent bride et s'enfuirent au plus vite... Nos gens étaient moralement et physiquement si épuisés, la cavalerie française était, grâce à ses succès ininterrompus, si hardie et si provocante; les forces en présence (240 fantassins contre environ 1.500 cavaliers) si inégales, que notre situation était assurément des plus critiques. Le sang-froid des gradés et des officiers et l'ordre de retenir le feu nous sauvèrent. Je me suis convaincu là qu'il est dans la nature du cavalier de chercher à ne pas se faire tuer... Dans tous les cas où nous voyons enfoncer des carrés d'infanterie il est sûr que l'infanterie ou bien commençait déjà à perdre les rangs et à faiblir avant que les braves cavaliers n'eussent encore tourné bride, ou bien qu'elle avait tiré trop tôt et qu'au moment du choc la cavalerie ne recevait plus guère de coups de feu à bout portant (*Nachrichten über Preussen in seiner grossen Katastrophe*, 2^e éd., pp. 142-146) ».

Le prince Auguste, accompagné de son aide de camp, fut dirigé aussitôt sur Berlin, où Clausewitz, en peu reluisant uniforme, se trouva mêlé, pour la seule fois de sa vie, aux officiers de Napoléon, pendant que celui-ci donnait, au château, audience au prince.

En novembre Clausewitz, ayant rejoint son régiment de Neu-Ruppin, commença à rédiger sur cette campagne trois lettres, qui parurent en 1807, dans la *Minerva* (1). Les récents événements, telle est l'idée fondamentale de ces lettres, paraissent au public stupéfiants et à peine croyables; cependant le miracle n'existe pas plus à la guerre que dans la nature et il s'agit de comprendre l'enchaîne-

(1) Cf. SCHWARTZ, II, pp. 461-487. La *Minerva*, éditée par l'historien Archenholtz, parut de 1792 à 1808 à Hambourg; elle revit d'ailleurs le jour après quelques années d'interruption.

ment naturel des faits au lieu de subir la destinée comme si elle avançait irrésistiblement, indifférente à notre vouloir et insondable à notre intelligence. Sur la ligne de conduite que les Prussiens auraient dû suivre Clausewitz n'a pas changé d'opinion depuis deux mois. Il eût fallu, le 13 octobre, tomber sur le flanc des Français dans la vallée de la Saale, ou encore, tout en demeurant sur la rive gauche, reculer jusqu'à la plaine entre Naumbourg et Halle, rallier là les troupes du duc Eugène et livrer bataille dans ces conditions nouvelles. En quelques pages Clausewitz raconte la bataille d'Auerstedt. Fallait-il engager à cette bataille le corps de réserve de Kalckreuth? A son avis l'entrée en action de ce corps eût assuré la retraite de Davout. Et cependant on eut raison de le garder intact et de battre en retraite. Car le prince de Hohenlohe venait d'être défait; de toute façon il fallait revenir en arrière pour recueillir son armée; une victoire sur Davout eût donc été sans grand avantage. Quant à la retraite elle ne pouvait que tourner au désastre. Épuisées par les prodigieuses étapes qu'elles fournissaient les deux armées étaient presque en aussi mauvais état l'une que l'autre; mais les trainards français pouvaient tôt ou tard rejoindre leur corps, tandis que les trainards prussiens étaient perdus. Toutefois il y avait une chance de salut, que les chefs prussiens négligèrent. Il eût été possible, tout au début de la retraite, de ramasser quelques troupes et, au lieu de fuir par des détours, de faire une trouée pour gagner tout droit Magdebourg. Il ne fallait pour cela que le courage du désespoir, qui est un élément du calcul militaire tout aussi bien que la quantité des effectifs et des kilos de poudre; assurément c'était un parti extrême, mais dans des conjonctures extraordinaires ce sont les décisions extraordinaires qu'il convient de prendre. La réflexion la plus froide commandait aux chefs prussiens d'être téméraires; ils ne surent pas l'être et ainsi leur armée était vouée à un désastre certain parce que, dans une situation très critique, ils n'eurent que des qualités moyennes et que ce manque de génie et d'hé-

roïsme suffit à amener le plus simplement du monde une catastrophe en apparence inexplicable. Clausewitz arrive enfin à la capitulation de Prenzlau. Certes, il eût été possible de livrer là encore un combat; alors quelques troupes au moins auraient pu gagner Stettin et l'honneur était sauf. Mais Hohenlohe était à bout de courage; tous les efforts qu'il venait de faire pour éviter un combat avaient augmenté de jour en jour sa peur du combat, conformément à cette loi psychologique, d'expérience vulgaire, suivant laquelle plus l'homme fixe les yeux sur un danger prochain, plus il le redoute.

Un bel exemple d'héroïsme fut au moins donné par Blücher à Lübeck. Depuis que règnent les théories humanitaires (*der Philanthropismus*) le public blâme de telles folies; puisque Blücher combattait sans espoir, devait-il donc, demande-t-on, sacrifier la vie de ses soldats? Mais cette façon de penser est mesquine. Car outre que Blücher occupa ainsi pendant plusieurs jours d'importantes forces ennemies, l'influence de cet exemple sur le moral de la nation et de l'armée est bienfaisante et incalculable. « Je considérerai donc toujours, écrit Clausewitz, le nom de Blücher comme un de ceux qui, au moment du plus extrême péril auront relevé le courage de la nation. Quiconque n'a pas le sens de ces relèvements est incapable de porter un jugement sur les grands intérêts des peuples. » Plus glorieux encore apparaît le courage de Blücher par contraste avec les honteuses capitulations qui ont achevé l'effondrement de la Prusse. Mais ici encore tout s'explique aisément. Les commandants de forteresse ne se disaient pas que défendre une place jusqu'à la dernière extrémité est un axiome de l'art militaire et de l'honneur; les conceptions morales et militaires courantes les portaient au contraire à implorer la grâce du vainqueur dès l'instant qu'on était vaincu, à épargner la vie des soldats et à hâter la conclusion de la paix en échappant à la responsabilité d'un siège. Maintenant était évanouie l'espérance de voir la Prusse se faire la libératrice de l'Allemagne; il n'y avait plus à atten-

dre de bonheur dans la vie privée ni dans la vie militaire, et le sévère jugement de l'Europe pesait sur les vaincus. « Ainsi, concluait Clausewitz, nous avons besoin d'un redoublement de notre courage pour porter avec la nation le malheur et la honte de ce temps. Et pourtant laissez-moi crier à tous les Allemands : Honorez-vous vous-mêmes, c'est-à-dire ne désespérez pas de votre destinée! »

Très émouvantes par le fier stoïcisme avec lequel Clausewitz s'efforce de conserver dans ce désastre la tête froide, ces trois lettres ne constituent pas un document historique instructif. Clausewitz l'avoue lui-même, il manque d'informations. Il commet des erreurs graves, affirmant, par exemple, comme absolument certain (*gewisz über allen Zweifel*) que Davout a engagé à Auerstedt 50.000 hommes; or Davout en avait 27.000; erreur d'ailleurs bien intéressante si l'on songe que Clausewitz la commet encore deux mois après la bataille et sans doute la partage avec ses camarades. Remarquons enfin que sa foi en la valeur de la vieille armée prussienne n'est pas encore très ébranlée; jamais sorti du monde d'officiers prussiens où il est né et a grandi, il n'a pas un jugement très éclairé; d'ailleurs il n'ose pas dire en public tout le fond de sa pensée. Mais quelque temps plus tard, nous ignorons à quel moment précis, il rédigea le manuscrit intitulé : *Memoiren zu 1806*. Son jugement sur les vaincus d'Iéna est devenu si sévère que l'autorisation de publier ce manuscrit n'a jamais été donnée par la famille. Clausewitz semble ne l'avoir rédigé, d'ailleurs, que pour lui-même, afin de compléter ses lettres à la *Minerva* : « *Ich gedenke*, écrit-il en tête de ce manuscrit, *hier und da nachzuholen, was öffentlich nicht gesagt werden konnte.* » Enfin, aux environs de 1825, Clausewitz rédigea une nouvelle relation des mêmes événements; elle a été publiée, bien après ses autres œuvres, par le grand État-major allemand; ce sont les *Nachrichten über Preussen in seiner grossen Katastrophe*. C'est peut-être à cette place qu'il convient de dire quelques mots de ce très important document (2^e éd., Berlin 1908).

Clausewitz reconnaît dans cet ouvrage, et les militaires lui donnent raison, que l'armée prussienne fit bien, le 13 octobre, de ne pas tenter le périlleux passage de la profonde vallée de la Saale et de ne pas attaquer Napoléon sur la rive droite, où le pays, accidenté et boisé, se prêtait très mal au déploiement des Prussiens, presque uniquement habitués à cette époque à combattre en grandes lignes serrées. La bataille d'Iéna n'aurait même pas dû être livrée; Hohenlohe aurait dû reculer vers le nord, pour rejoindre l'armée principale, tout en retardant le long de la Saale, à Dornburg, la marche de Napoléon. Quant à la bataille d'Auerstedt, Clausewitz déclare, à présent, que ce fut une faute irréparable de n'avoir pas engagé à fond le corps de Kalckreuth. D'abord Davout eût sûrement été repoussé; et si, vainqueur ou vaincu, le Roi voulait reculer ensuite pour faire jonction avec l'armée battue de Hohenlohe, il n'importait pas extrêmement que ce corps fût intact ou non; en tout cas une victoire à Auerstedt eût permis de suivre une meilleure ligne de retraite. D'ailleurs le Roi eut tort de songer à recueillir l'armée de Hohenlohe; il devait plutôt laisser les vaincus d'Iéna gagner seuls, tant bien que mal, Magdebourg et courir lui-même au nord-est, par Halle, pour passer l'Elbe près de Dessau et à Wittenberg, mouvement que Davout n'aurait jamais pu empêcher.

Nous ne dirons rien de plus de cette critique stratégique. D'intérêt historique plus grand est le tableau de la Prusse d'avant 1806 esquissé dans cet ouvrage. La Prusse était un corps sans vie et s'aveuglait sur sa faiblesse. On entendait le bruit de la machine et personne ne se demandait si elle fournissait encore du travail. Le Gouvernement était sans force; c'était un gouvernement de cabinet (*Kabinettsregierung*), c'est-à-dire qu'autour du Roi il y avait des ministres sans influence, des secrétaires sans autorité, et non des hommes responsables, puissants, vrais chefs d'administration. C'était un bon système à l'époque de Frédéric II, parce que ce grand autocrate n'avait pas besoin de ministres; avec le faible Frédéric-Guillaume III c'était

le pire des gouvernements; l'initiative de grandes entreprises ne pouvait venir que de lui et il ne savait pas la prendre; aussi la Prusse ne marchait-elle plus que par routine.

Cette routine régnait dans l'armée comme ailleurs. Le conseiller de cabinet chargé des affaires militaires et appelé *General-Adjutant* aurait pu être un vrai chef, mais on choisissait toujours pour ce poste, au lieu d'un officier résolu et novateur, un homme de cour, habile à manier la plume, aux façons agréables et insinuant. Dans l'*Oberkriegskollegium* tous se dérobaient aux responsabilités. Dans toute l'armée enfin il y avait bien des causes de faiblesse. D'abord le système des envois en congé, qui faisait faire tant d'économies à l'État et rapportait de si grands profits aux chefs de corps, et, par conséquent, les rendait très amis de la paix (1). En second lieu le système du recrutement étranger, qui ne pouvait rendre de services dans une guerre de défense nationale, car ce n'est pas avec des mercenaires qu'on arrête les Perses aux Thermopyles (2). De plus, comme les soldats devaient servir pendant vingt ans, beaucoup étaient peu valides. Malgré le renchérissement de la vie, le budget de la guerre n'avait pas été augmenté

(1) On sait qu'en Prusse la durée du service des appelés (*Kantonisten*) était de vingt ans; mais on libérait ces hommes au bout de la première année, puis on les convoquait tous les deux ans à des périodes d'instruction de deux mois; de plus, les commandants de compagnie étaient autorisés à licencier, en dehors des périodes d'instruction, des hommes non libérables, dans la mesure où le permettait le service de garde; ces permissionnaires (*Freiwächter*) étaient libres d'exercer un métier en ville ou dans le district de recrutement (*Kanton*); les commandants de compagnie mettaient en poche le montant de leur solde; pendant dix mois de l'année, les compagnies étaient ainsi réduites à l'effectif d'une quarantaine d'hommes, presque entièrement occupés au service de place et fainéantant dans les corps de garde; l'instruction des troupes n'était poussée, mais alors très activement, qu'aux périodes d'exercices.

(2) Un peu plus de la moitié de l'armée prussienne était constituée par des étrangers (*Ausländer*). Par ce terme on désignait tous les hommes non astreints au service par le règlement de 1733 et 1792 (*Kantonreglement*); c'étaient de véritables étrangers, Polonais surtout ou Allemands non prussiens, mais aussi des Prussiens de naissance, à savoir tous les pauvres diables sans feu ni lieu que l'on pouvait racoler sur le territoire de la monarchie. Presque tous ces *Ausländer* étaient de médiocres soldats, paresseux et voleurs, avilis par des punitions dégradantes. Ils ne songeaient guère qu'à désertir leur régiment

depuis le grand Frédéric; la solde ne suffisait plus à nourrir les hommes et à force de lésineries l'équipement ne valait plus rien. Les officiers supérieurs étaient séniles, amollis par une longue paix; le duc de Brunswick lui-même et le feld-maréchal de Möllendorf, qui, cependant, avec sa haute stature et sa figure martiale, portait si fièrement ses quatre-vingts ans, étaient devenus des hommes de cour, souples et habiles, et n'avaient plus la résolution et l'énergie impérieuse qui conviennent à des chefs; beaucoup, très présomptueux, n'accordaient aucune attention aux événements militaires hors de Prusse et leur jactance les empêchait de rien craindre; loin d'adapter l'instruction des troupes aux conditions nouvelles de la guerre, ils donnaient pédantesquement leurs soins à des manœuvres compliquées et artificielles, à une singerie de combat (*Spiegelfechtere*).

Enfin l'esprit militaire ne régnait pas dans la nation. Ouvriers et paysans ne se rendaient aucun compte des progrès menaçants que, depuis dix ans, faisait la France. Le gouvernement prussien n'avait d'ailleurs rien fait pour démontrer à tous le danger que couraient la Prusse et l'Europe; bien au contraire il s'était appliqué à dissimuler les insultes faites à l'honneur national et à laisser croire que sa politique de neutralité sauvegardait parfaitement la dignité du pays; le bas peuple, flegmatique et indifférent, somnolait donc en toute sécurité. Quant aux hommes éclairés, ils voyaient bien se dessiner de plus en plus nettement les contours de cette monarchie universelle édiflée par la France; mais les uns admiraient sincèrement les institutions françaises et, fascinés par l'éclat des victoires de Bonaparte, se réjouissaient de voir l'Europe accepter la

pour se faire enrôler ailleurs et toucher une nouvelle prime; il fallait les surveiller à toute heure; parfois, pour les retenir, on enfermait leurs chaussures pendant la nuit; des gradés étaient désignés et se tenaient prêts chaque nuit à donner la chasse aux fugitifs, et les grandes garnisons possédaient des canons d'alarme pour prévenir les civils, qui barraient la route aux déserteurs et recevaient une prime pour leur capture (Cf. O. von Sothen, *Vom Kriegswesen im 19. Jahrhundert*, Leipzig, 1904, p. 2, et Generalfeldmarschall von Boyen, *Leben und Erinnerungen*, Stuttgart, 1899, p. 188 sqq).

tutelle de la France; les autres, sans abdiquer aussi légèrement le patriotisme prussien, ne s'inquiétaient pas outre mesure et estimaient prudent de prolonger la paix, dont la Prusse ne se trouvait pas mal. Peu nombreux étaient les esprits énergiques que la tranquillité actuelle n'abusait pas sur le danger à venir et qui souhaitaient, dès 1805, une guerre contre la France, estimant qu'on ne l'éviterait plus, et que si on la différail, ce serait à l'avantage de l'ennemi; ces partisans de la guerre ne se trouvaient guère que dans l'armée; c'étaient beaucoup d'officiers jeunes, entraînés par le prince Louis-Ferdinand, et — mais en très petit nombre — des officiers d'âge mûr, comme Scharnhorst et Phull.

Outre ces considérations générales, ces *Nachrichten* contiennent encore (pp. 17-41) une galerie de portraits des principaux chefs militaires et politiques prussiens. Le plus connu, et, en effet, le plus brillant de ces portraits, est celui du prince Louis-Ferdinand. Il était, dit Clausewitz, l'Alcibiade de la Prusse, aimant le danger comme il aimait la vie, et justement par besoin de vie intense; il lui fallait des guerres, ou des chasses, ou des chevaux emportés; il n'avait guère plus d'une trentaine d'années à cette époque, était grand, élancé, avec un beau visage hardi et une démarche assurée, sensuel, un peu léger et menant trop joyeux train, mais ne donnant nullement, grâce à sa générosité d'âme, l'impression d'un libertin; il ne semblait d'ailleurs pas dans la débauche, mais, comme un bon nageur, gardait la tête haute; jeune, beau, général, prince, neveu de Frédéric le Grand, bien connu pour sa fougueuse ardeur, toujours altéré de gloire, il était l'idole des soldats et des jeunes officiers; il ne lui manquait que la clarté de l'esprit, le sens du réel, la possession de soi; il trouva la mort à Saalfeld pour avoir cru qu'à cœur vaillant rien n'est impossible.

Un des portraits les plus étudiés est celui du colonel Massenbach. Petit et ramassé, avec son visage plein et haut en couleur, son front élevé, ses petits yeux très vifs,

Massenbach trahissait à première vue l'enthousiaste; il était, en effet, de ces agités dont l'intelligence est ouverte, inventive et brillante, mais qui manquent d'idées saines et de suite dans le jugement; il n'avait aucune discrétion et ne pouvait se retenir de raconter tout de suite ce qui lui avait été dit même sous le sceau du secret; son enthousiasme superficiel, instable et bavard était tout l'opposé de cette passion silencieuse, concentrée et profonde (*stille, in sich gekehrte, tiefe Schwärmerei*) qui se concilie aisément avec la prudence et est très nécessaire à l'homme de guerre; avec sa vivacité d'esprit habituelle il s'était mis à étudier l'art militaire, et, bien qu'il commit la grave erreur de croire qu'à la guerre l'essentiel est d'occuper de bonnes positions, il ne manquait pas de ressources; mais il avait la manie de suggérer aux autres des idées avant d'avoir assuré sa propre conviction, et c'est ainsi que la confusion de ses plans vint, au mois d'octobre 1806, augmenter beaucoup l'indécision du haut commandement.

Nous regrettons de ne pas trouver dans cette galerie de portraits la figure de Hardenberg (1), mais nous rencontrons Haugwitz, Lombard et Beyme. Clausewitz ne ménage guère ces trois hommes politiques. Le moins maltraité est le conseiller de cabinet Beyme; c'était un bon travailleur, assez capable d'énergie, comme il le montra après Tilsit; cependant son caractère s'enerva considérablement à la cour; il brigait la faveur du Roi, convoitait des avantages personnels, cherchait à tirer parti des circonstances et à se laisser porter par le courant en évitant les chocs. Quant au comte Haugwitz il était adroit, mais léger, sans vigueur, sans conscience (*ein gewissenloser Mensch*); c'est en grande partie à cause de lui que, de la paix de Bâle à Iéna, la politique prussienne fut timide, paresseuse, par instants habile, mais sans dignité; peut-être se rendait-il compte du danger que l'ambition de Bonaparte faisait courir à la Prusse,

(1) Clausewitz dit seulement de Hardenberg (p. 44) qu'il était encore, avant Iéna, « sans volonté définie, sans fermeté et d'ailleurs aussi sans pouvoir ».

mais il ne fit rien pour y parer; il était tout à fait homme à chercher l'alliance de la France et à faire de la Prusse une satrapie française. Le portrait de Lombard est plus méprisant encore. Ce fils de perruquier, qui, par sa physiologie agréable et son adresse, avait su se pousser à la cour et gagner la faveur de la comtesse Lichtenau, n'était qu'un fat; il n'avait qu'une fort médiocre connaissance des hommes, de l'histoire, de la guerre, du monde politique, en un mot de tout ce qui forme l'homme d'État, donne des convictions fermes et de la résolution; il n'avait pas la passion de l'honneur, il n'était pas entreprenant; c'était un homme mou, malingre, blasé, qui ne se distinguait que par une certaine souplesse de pensée et son esprit, au sens français du mot; toute son éducation était française, et sa secrète sympathie pour la France, jointe à son frivole scepticisme et à la faiblesse de sa complexion, le rendait incapable de toute résistance à l'ambition de l'ennemi (1).

Telles sont, en résumé, les réflexions de Clausewitz sur la catastrophe de 1806. Il faut, pour bien comprendre sa pensée jusqu'à la fin de sa vie, s'imaginer vivement l'ébranlement profond que causa chez lui ce désastre. Il en eut l'esprit assombri pour toujours et en garda d'indélébiles dispositions morales. D'abord l'idée de revanche et d'honneur national demeura sa première préoccupation; répudiant énergiquement le cosmopolitisme allemand du dix-huitième siècle il sera tout dévoué à sa patrie; et son patriotisme n'aura rien de vaguement philosophique et sentimental, il sera âpre, volontaire et s'accompagnera d'une haine presque cynique par instants de la France et de la Pologne. En second lieu, son caractère devint peu conciliant; n'attribuons pas précisément la sévérité de son jugement sur les vaincus de 1806 à une maussaderie créée chez lui par des déceptions d'ambition et des blessures d'amour-propre au cours de sa vie d'officier; il n'avait pas l'âme si

(1) C'est en termes à peu près aussi durs que Boyen juge lui aussi le caractère de Beyme et de Lombard (Cf. H. v. BOYEN, *Denkwürdigkeiten*, Stuttgart, 1899, I, pp. 119-120).

petite et il met lui-même le lecteur en garde contre une telle interprétation (*Nachrichten*, p. 13); la vérité est que le souvenir du désastre donna à son caractère, déjà fortement trempé, plus de rigidité encore, un dur et sombre héroïsme, fort peu enclin à l'indulgence. Enfin ce souvenir d'Iéna, combiné à la crainte de catastrophes pareilles, entretint chez lui une fiébrilité et une inquiétude dont il ne guérit plus. Nous avons déjà dit combien il aimait la réflexion, et l'on pourrait croire que le goût des idées pures, de la science et de l'art, devait aisément détendre et calmer son esprit; car il était bien trop philosophe et trop artiste pour ne pas trouver dans la culture scientifique et la contemplation esthétique l'apaisement et la sérénité qu'elles ne manquent guère de donner à quiconque s'y applique; rien n'était, semble-t-il, plus propre à soustraire son âme à la passion que son aptitude naturelle à résoudre les choses en idées et à isoler la pensée de l'action. Et pourtant il n'en fut pas ainsi. Il nous apparaîtra surtout préoccupé de la pratique, prêt à sacrifier la sérénité et l'universalité de la pure intelligence pour se lancer dans l'action avec l'exclusivisme que celle-ci implique toujours; avec beaucoup de maîtrise de soi, de stoïcisme et de largeur d'esprit il restera cependant un passionné, et toute sa vie sera une lutte; il continuera à aimer la réflexion, mais il s'en défiera, sachant bien qu'elle peut affaiblir le sentiment et paralyser l'audace; il raillera les raisonneurs (*Vernünftler*) qui, sous prétexte d'épurer leur vie morale, ne savent ni aimer, ni haïr, et cette réhabilitation de la passion est exactement le contre-pied du kantisme; Clausewitz semblera vraiment, du moins par ce côté, moins voisin de Kant que des Italiens de la Renaissance; il aura cette énergie aventureuse, cette génialité ardente que les contemporains de Machiavel ont appelée *virtù*.

Le miracle est que, avec sa vigueur d'homme de guerre et son inflexible sévérité, Clausewitz demeure encore une figure très sympathique et séduisante. C'est qu'il était né avec des qualités aimables, de la grâce, de la délicatesse,

une agréable ironie et de la douceur, qualités que les circonstances contrariaient, mais n'effacèrent point tout à fait; son âme tumultueuse, on le sent en maint passage, était faite pour la paix, et sa mâle énergie cache de la tendresse, de la mesure, un discret enjouement, qui, çà et là, reparaissent mélancoliquement dans ses lettres, même aux moments les plus sombres.

CHAPITRE II

D'Iéna à la campagne de Russie

A la fin de 1806 Clausewitz retourna auprès du prince Auguste, auquel Napoléon venait d'assigner pour résidence Nancy. Clausewitz accompagna le prince en France; il y resta près d'un an, à Nancy d'abord, puis à Soissons, pendant quelques jours à Paris. Ce fut la plus triste année de sa vie. Prisonnier de guerre, humilié par la défaite, enfiévré par l'inaction, séparé de sa fiancée, il vécut dans une grande détresse morale. Pour se raffermir il se disait que la plus grande force de Napoléon était la torpeur et la résignation fataliste des peuples vaincus. Il espérait que l'Autriche allait reprendre les armes contre la France et rédigea même, dans cette attente, un plan d'opérations (Cf. SCHWARTZ, I, pp. 67-72); il y propose d'attaquer Napoléon sur toutes les frontières de la monarchie autrichienne; plus tard, au contraire, il admit plutôt comme principe de la stratégie qu'il faut, au lieu de disperser les forces, les concentrer pour obtenir sur un point important un avantage décisif.

Ses lettres à Marie montrent à nu son âme ardente. L'amertume, l'impatience frémissante, la foi en des jours meilleurs, s'y expriment avec une émouvante sincérité. « Je me sens gagné par la nostalgie, comme un jeune Suisse de dix-huit ans éloigné de son pays (16 janvier 1807). — Chaque soir je lis tes lettres comme un livre de prières. Je passe mes journées à étudier les mathématiques, qui me servent d'opium pour me plonger dans une sorte de

léthargie; le soir il me faut aussi aller, à mon grand ennui, en société; mais la journée finie, quand toute sorte d'idées pénibles m'assaillent, m'enflèvent et menacent de faire de ma vie un enfer, je les chasse en lisant tes lettres (4 février.) — Je ne désespère pas de notre destinée; la raison, un courage viril et ma façon de juger la situation me préservent de ce désespoir, mais les aimables images qu'auprès de toi je me faisais de mon bonheur perdent leur vertu bienfaisante et je me sens abandonné, comme je l'étais autrefois, aux impressions que mon caractère ardent me rend plus pénibles qu'à d'autres hommes... Cette fougue dont je te parle diminue il est vrai avec les années, surtout peut-être depuis quatre ans, parce que je suis au moment où de l'ardente jeunesse l'homme passe au calme de l'âge mûr; et pourtant, bien que je fasse tous mes efforts pour me dominer, je ne jouirai probablement jamais de la douce paix de l'âme avant de voir blanchir mes cheveux, si toutefois ma constitution, qui n'est pas très robuste, peut me porter jusqu'à ce climat de la vie (17 mars). — Marie, je te l'avoue, mon âme est bien loin d'être apaisée et je suis bien peu disposé à jouir de la vie; pourtant je n'ai pas peur de cet état d'âme; je me plais même — tu vas me croire égaré — à me voir ainsi, car je sens en moi un enthousiasme sûr, auquel je veux que, comme dans un État bien ordonné, se soumettent toutes mes forces (29 mars). »

Il pensait avec mélancolie que la victoire était possible, à condition d'être hardi avec prudence et rapide à l'attaque, qu'il était jeune à présent et avait peut-être ces qualités, qu'il était à ce moment de la vie où l'homme se surpasse lui-même. Il se voyait en imagination de nouveau à la guerre, mourant glorieusement pour la patrie, pleuré de sa fiancée, mais ne lui laissant cependant, par une telle mort, que de doux regrets. « Retourner à l'armée est mon plus pressant besoin... J'éprouve une impression délicieuse à me représenter l'ennemi faiblissant sur un point, et nous, aussitôt, poursuivant ce succès jusqu'aux plus brillantes victoires. Nous réussissons ici, sur cette colline,

à faire reculer l'ennemi de quelques centaines de pas; et voyez! nos plus hardies espérances, nos vœux les plus chers, nos plus beaux rêves, soudain ils se réalisent, le grand coup est porté, la destinée des nations prend un autre cours et notre nom est immortalisé (2 avril). » Quelquefois le désespoir le brûlait comme un feu. Il lui semblait qu'il était dans une maison incendiée, que les poutres craquaient au-dessus de sa tête; mais elles l'épargnaient en tombant; ainsi la Prusse sombrait, et lui, paralysé, ne pouvait se précipiter dans cet écroulement pour périr avec le reste. « Ma vie s'écoule sans laisser de trace. Un homme sans patrie, effroyable pensée! Sa vie est comme le fil d'un tissu défait de sa trame et qui ne peut plus servir à rien (25 juin). » A d'autres moments il se ressaisissait. Ne pouvant ni calmer sa fièvre, ni espérer, il voulait au moins se donner le douloureux plaisir de sentir toujours entière son énergie inutile : « Souvent j'appelle à moi toutes mes forces pour n'être pas vaincu par ce morne désespoir, et, indigné contre moi-même, je chasse les rêves qui me poursuivent dans mon sommeil. Je le sens, voici le moment où l'homme doit être maître de sa destinée. La volonté humaine m'a toujours paru la plus grande force sur terre; toute ma fierté se réveille pour ne pas laisser se perdre cette généreuse énergie. Espérer, je ne le puis plus; me résigner, cela est refusé à ma nature; ce qu'il me faut, c'est tendre toujours mon âme, ne pas lui donner de relâche, fût-elle pendant des années condamnée à l'inaction et à l'impuissance; je veux supporter tous les coups du sort avec une inébranlable fermeté; et enfin, si le moment ardemment désiré se présente, jouer mon rôle, arracher de force à la destinée mauvaise l'espérance qu'elle me refuse, ou me briser sur ses terribles écueils comme une barque sur les rochers de la mer (27 juin). »

Bien des passages de ces lettres montrent que le patriotisme de Clausewitz ne consistait pas du tout à s'aveugler sur les faiblesses présentes de l'Allemagne, mais était fait avant tout d'aspirations, du désir énergique du mieux,

en un mot, était à tendance révolutionnaire. Quoique très sûr de la supériorité morale du peuple allemand, de ses vertus foncières, il dénonce impitoyablement ses vices actuels. « Je suis, dit-il, de ces hommes qui rêvent de l'avenir et ne trouvent pas dans le présent grand motif de satisfaction (3 juillet). »

Son jugement sur la Prusse devenait d'une extrême sévérité. « Je n'ai rien vu (2 avril) dans notre courte campagne qui ne fût mauvais et pitoyable (*schlecht und erbärmlich*). » On n'avait pas seulement manqué de talent, on n'avait même pas su agir méthodiquement (*schulgerecht*), suivant les règles apprises. « Tout le monde chez nous veut reprendre sa petite vie de tous les jours et, fatigué des grands efforts qui ont été faits, se reposer à tout prix... L'esprit des Allemands se montre sous un jour de plus en plus mauvais. Partout on voit une telle lâcheté de caractère et une telle faiblesse de conviction que c'est à en pleurer. » A qui, d'ailleurs, revenait la faute de cette lâcheté générale? Aux chefs, qui n'avaient pas su donner l'exemple de la fermeté. Le peuple sortirait de son apathie si des hommes résolus se mettaient à sa tête. « Si je dois dire les pensées les plus secrètes de mon âme, je suis partisan des moyens les plus violents; c'est à coups de fouet que j'exciterais cette bête indolente et que je lui apprendrais à briser les chaînes qu'elle s'est laissé mettre à force de poltronnerie (1^{er} septembre). »

En attendant leurs passeports pour rentrer en Prusse après la paix de Tilsit, le prince Auguste et Clausewitz visitèrent une partie de la Savoie et de la Suisse, Genève, Lausanne, l'établissement de Pestalozzi à Yverdon et ils passèrent plus d'un mois à Coppet, chez M^{me} de Staël, dont Clausewitz, sans le chercher, gagna les bonnes grâces. « Elle est pleine d'attentions pour moi, écrit-il le 5 octobre, je ne sais pas pourquoi. » Il eut avec elle, sur le génie allemand et la langue allemande, de ces entretiens qu'elle aimait à provoquer, recueillant avec soin, au cours de la conversation, les informations dont, bien peu d'années

plus tard, elle remplit son livre *De l'Allemagne* (lettre du 16 août). Il ne se lassait pas de l'entendre parler et s'étonnait de sa vaste culture. M^{me} Récamier était là, mais elle ne lui plut point : « *Eine sehr gewöhnliche Kokette.* » Il s'entre tint surtout avec W. Schlegel, dont il aimait beaucoup le patriotisme allemand et qui lui fit lire quelques vieux auteurs. En novembre 1807 Clausewitz et le prince furent de retour à Berlin.

Clausewitz avait profité de son exil pour étudier le caractère français. Le prince Auguste, aimable causeur, avait été reçu partout avec plaisir, et s'était amusé. Clausewitz, peu communicatif, observait. Il a d'abord consigné une partie de ses remarques dans son *Journal de Soissons à Dijon et à Genève* (SCHWARTZ, I, pp. 88-110), en particulier dans les notes rédigées le 25 août, tout au début de son séjour à Coppet, très certainement à la suite de ses premiers entretiens avec M^{me} de Staël et Schlegel. Les plus importantes remarques de Clausewitz concernent la Révolution française. D'après l'opinion courante, la Révolution aurait donné à la France une telle générosité et une telle fougue qu'il n'était pas possible de lui résister. C'est une grave erreur. Comment ce peuple sans vertu serait-il invincible? Sa Révolution ne s'est-elle pas abîmée dans le despotisme? Machiavel n'a-t-il pas raison de dire qu'un peuple corrompu est incapable de la liberté? Les guerres révolutionnaires montrent-elles chez les Français un véritable enthousiasme patriotique et un héroïsme indomptable? De quelle solidité morale ont donc fait preuve ces bandes pillardes lancées aux frontières au-devant de troupes bien moins nombreuses et conduites par des vieillards? Quelles victoires auraient-elles remportées si elles n'avaient pas été encadrées par les vieilles troupes de l'ancienne monarchie et si quelques capitaines de génie, aidés par la fortune, ne s'étaient mis à leur tête? En 1444, à Saint-Jacques sur la Birs, 1.500 Suisses tentèrent d'arrêter les 30.000 Écorcheurs du dauphin Louis, et de ces 1.500 hommes, 10 restèrent debout. Avons-nous vu chez les Français dévoue-

ment pareil? Ne s'est-il pas produit chez eux une vraie banqueroute morale? S'ils ont montré une grande activité dans les guerres de la République, c'est que la peur de la guillotine les affolait, mais ce feu de paille n'a pas duré et maintenant qu'à la Terreur a succédé le despotisme militaire, nous ne voyons plus régner chez eux que la léthargie de l'effroi. Jamais les Français n'ont fait preuve de qualités morales très supérieures, et croire que leur Révolution a pu les leur donner tout d'un coup, cela est une conception triviale et plébéienne (*pöbelhaft*), car toute l'histoire prouve assez que le caractère d'un peuple ne se transforme pas en quelques jours.

Le petit traité intitulé : *Die Deutschen und die Franzosen* (SCHWARTZ, I, pp. 73-88) reprend le même sujet sur un ton un peu moins âpre. Il semble bien que Clausewitz le rédigea à Berlin à la fin de 1807 et il le destinait à ses amis, peut-être même au public (Cf. *ibid.*, p. 74 : « J'ai passé dix mois en France... je ne puis m'empêcher de communiquer à d'autres les réflexions que je me suis faites. »)

Les Français, selon Clausewitz, ont de la vivacité, de l'adresse, mais ce ne sont pas des esprits originaux, énergiques, pénétrants. Ils ne voient que la surface des choses, la forme, qui est chez eux élégante et polie, mais, parce qu'aucun fond ne la renouvelle, est fixée une fois pour toutes, conventionnelle. Leur langue est l'image de cette pensée futile et sans vigueur créatrice. Elle est légère, banale, pleine de locutions toutes faites; tel tour s'emploie ou ne s'emploie pas, sans milieu; il est impossible à un Français de s'exprimer avec une force originale, impossible d'ailleurs aussi d'être sot avec naïveté; cette langue artificielle est à l'usage de tout le monde et rend chacun semblable à son voisin (1). Cette langue est le véhicule d'opinions généralement reçues, que nul ne songe à reviser. Les Fran-

(1) Dans plusieurs notes inédites, Clausewitz essaie de définir l'esprit de la langue française; il la trouve sonore et vide; la langue allemande est plus musicale, plus susceptible de modulations, plus variée, plus spontanée, plus propre à l'expression de sentiments intimes.

çais, comme dit W. Schlegel, ressemblent à des gaufres cuites dans le même moule. Voilà pour l'intelligence. Au moral, les défauts des Français sont analogues. L'absence de vie intérieure les condamne à faire juge de leurs actes non leur conscience, mais autrui; de là un manque absolu de franchise et de simplicité, car chacun veut se montrer aux autres sous le jour le plus favorable; la vanité et la coquetterie sont générales. Incapables de travail sérieux et fatigant, les Français n'aiment que les amusements légers, badinages, danses et jeux de société en plein air, récréations dont, en Allemagne, un jeune homme sorti de l'adolescence rougirait, mais auxquelles en France des hommes de cinquante ans se livrent sans la moindre gêne. Aimables et d'humeur très facile, les Français ne connaissent pas les passions fortes, même pas celle de l'argent; ils sont sobres, s'amuse à peu de frais, aiment à vivre dans le cercle étroit d'une vie paisible. Ce peuple sans vigueur est cependant très capable de courage; c'est sa plus belle qualité, mais elle n'est que le beau côté de tendances bien peu généreuses; les Français sont courageux simplement parce qu'ils sont excitables et glorieux; au fond leur courage est sans ténacité, comme leur enthousiasme s'évapore en phrases. Les Français sont malgré tout un peuple puissant; cela tient à la richesse de leur sol et à certaines dispositions qui font d'eux l'instrument docile du Gouvernement; vaniteux, ils se laissent gagner aisément par la promesse de grandes choses et éblouir par l'éclat du trône; sans passions, ils n'opposent, tant qu'ils ont de quoi mener bonne vie, aucune résistance à leurs maîtres; enfin l'uniformité des idées et des mœurs facilite grandement la formation d'un esprit national.

Les Allemands ont toutes les qualités opposées : originalité d'esprit, sérieux des convictions, application, profondeur des sentiments, vigueur des passions, plus de force et moins de mesure, jusque dans le manger et le boire. Mais ils semblent moins aptes que les Français à former une nation. Dédaigneux du factice et du convenu, ils sont peu enclins

à suivre une discipline extérieure commune. Leur goût de la recherche philosophique personnelle engendre une surabondance de doctrines, un enchevêtrement d'opinions qui rend bien difficile l'accord des esprits. Leur indépendance de pensée les porte à abuser de la critique. Aimant à se juger eux-mêmes, ils raisonnent leur conduite et s'habituent aisément à la justifier par des sophismes; c'est ainsi qu'on vient de voir des commandants de forteresse capituler honteusement, et pas un seul n'a songé à échapper par le suicide à l'opprobre, parce qu'à force de raisonnements ils endormaient leur conscience. Enfin, plus enfermés en eux-mêmes que les Français, les Allemands, qui pensent davantage, n'ont cependant pas d'esprit public, ils entrent moins en contact les uns avec les autres et, faute d'excitation réciproque, ne connaissent pas les grands mouvements d'enthousiasme; pris individuellement, ils ont une personnalité plus riche et plus belle que les Français, mais comme peuple, ils sont moins forts; on pourrait les comparer aux Grecs, et les Français aux Romains.

Faut-il voir dans ce petit traité un simple exercice de littérateur simplement curieux de psychologie? Évidemment non; Clausewitz ne parle pas d'un air assez paisible et détaché; il se recueille inquiètement, se demande quelles forces l'Allemagne a à combattre, et quelles forces elle a en elle-même, il dénombre les effectifs moraux, il cherche à fortifier son patriotisme. Et c'est de recueils de ce genre qu'est née la conscience nationale allemande, ce sont de telles enquêtes qui ont exalté l'esprit de 1813.

Nous avons dit que Clausewitz fut de retour à Berlin en novembre 1807. Il y resta pendant cinq mois, selon toute vraisemblance occupé à des lectures d'histoire et de politique. En effet il avait au mois d'octobre écrit à Marie qu'il ne s'intéressait plus guère à autre chose, et que l'art, qu'il avait tant aimé auparavant, passait à présent loin de lui comme les joies de ce monde abandonnent le mourant; il lui avait écrit en même temps que la patrie et l'honneur national étaient les « deux divinités terrestres »

auxquelles il voulait à présent se vouer et sans lesquelles il ne serait dans la vie qu'une épave. Il avait donc fait, non sans mélancolie, mais avec fermeté, le sacrifice de cette culture esthétique et philosophique, de cet humanisme des grands classiques allemands vers lequel sa nature le portait. Sur sa façon d'envisager la situation présente quelques notes demeurrées inédites nous donnent quelques indications. Les Allemands étaient-ils donc tombés si bas qu'ils n'eussent rien de mieux à faire que d'adorer la puissance française en perdant la conscience d'eux-mêmes? Verrait-on longtemps encore à la tête du Gouvernement de ces gens qui, selon le mot du marquis de Montalembert, croient sauver l'État en différant sa perte et au fond assurent cette perte justement parce qu'ils temporisent? Les Allemands se laisseraient-ils prendre longtemps aux sophismes des philosophes, qui les engageaient à se détacher des misères de ce monde, à apaiser les révoltes de leur cœur, à attendre avec confiance de meilleurs jours? « Fous que vous êtes, c'est aujourd'hui que demain se fait, c'est dans le présent que se prépare l'avenir. Tandis que vous attendez l'avenir, il sort déjà, mais mal façonné, de vos mains. La vie vous appartient; ce qu'elle sera, elle le sera par vous. » Ayant lu l'ouvrage de Gentz intitulé : *Fragmente aus der neusten Geschichte des politischen Gleichgewichts in Europa* (Saint-Petersbourg, 1806), Clausewitz écrit : « Il faudrait lire aux Allemands la préface de ces *Fragments*, comme un sermon, toutes les quatre semaines, et faire entrer ces *Fragments* eux-mêmes à coups de bâton dans la tête de nos ministres. » Ce jugement ne surprendra pas quiconque aura lu l'ouvrage en question. Avec une fière allure et d'entraînants mouvements de style la préface adjure les Allemands de sortir de leur torpeur, et les idées essentielles du livre répondaient assez au sentiment de Clausewitz. La France, selon Gentz, est une formidable puissance par son unité politique, son dévouement à l'Empereur, son esprit militaire, le prestige que continuent à exercer plus ou moins les principes révolutionnaires sur les Allemands; l'équi-

libre des États européens est détruit par l'extension démesurée de cette France avide et les vaincus se résignent à tout, insensibles aux humiliations. « Rien n'est si effroyable, écrit Gentz (p. 36), que de voir se dissoudre chez les princes et les peuples d'Europe le sens de l'État et l'esprit national qui devrait animer chacun des groupes de la famille européenne. » Clausewitz copie toute la page et la commente par ces mots : « Rien de plus vrai, ni de mieux dit. »

En avril 1808, Clausewitz arriva avec le prince Auguste à Königsberg, où se trouvait la cour. Ses lettres datées de Königsberg contiennent quelques intéressants détails sur l'aspect de la ville et la vie de la cour en ces années d'exil. Nous en traduirons le fragment suivant (25 avril 1808), particulièrement pittoresque et où, en même temps, se révèle bien la nature pensive de notre auteur. « Hier, j'étais sur le pont qui ferme le port de Königsberg et franchit le magnifique Pregel. Absorbé dans mes pensées je regardais couler l'eau. Soudain je me sentis éveillé par la multitude d'impressions qui me sollicitaient de toutes parts et mon esprit doucement stimulé s'étonna de la foule et de la variété des choses qui venaient à mon insu de glisser à mon oreille inattentive. Je me trouvais dans la partie la plus riche, la plus animée de Königsberg, un dimanche, alors que dans l'air du soir pour la première fois recommençait à flotter une brise parfumée de printemps. Tout était en mouvement; des voitures roulaient sur le pont, avec des femmes parées, qui se rendaient à la fête; des commerçants passaient, causant avec animation de leur fortune confiée aux vagues incertaines. Un homme d'État soucieux traverse en voiture la foule, sans songer à tout le va-et-vient qui l'entoure, ni aux décorations qui brillent sur sa poitrine et fascinent tous les yeux. Une pauvresse est assise sur le pont et envoie avec un chantonnement monotone sa plainte aux oreilles distraites des passants. Une flûte solitaire fait descendre du haut, d'un balcon sa mélodie satisfaite sur les flots; avec plus d'autorité une sonnerie retentissante de trompette descend de la tour du

château et se fait entendre de tout Königsberg. Je ne sais pas s'il serait possible, avec ces traits, de reconstituer le tableau, mais celui qui reçoit en même temps toutes ces impressions si diverses les sent se fondre bientôt en un étrange état d'âme. »

Clausewitz retrouvait à Königsberg Scharnhorst, devenu Generalmajor et placé à la tête de la *Militärreorganisationskommission*. Sans quitter le service du prince Auguste, il fut le confident, puis en quelque sorte le secrétaire de Scharnhorst. Il vit peu Stein, qui l'honorait seulement, à l'occasion, de quelques paroles de politesse; mais il connut bien les Dohna, les majors Grolman et Boyen et surtout eut des relations suivies avec le lieutenant-colonel Gneisenau, auquel il s'attacha avec un entier dévouement. Mais il ne s'affilia pas au *Tugendbund*, parce qu'il n'aimait pas les sociétés secrètes (lettre du 21 mai 1809) et ne prenait pas cette association très au sérieux (Cf. SCHWARTZ, I, p. 130).

Il arrivait à Königsberg au bon moment. Dans quelques mois Stein ne sera plus là et la commission de réorganisation militaire se dispersera peu à peu. Mais dans l'été de 1808 l'activité des réformateurs est intense. C'est bien à ce moment que l'État féodal prussien s'effondre et sur ses débris s'élève un État national, où tous, sans distinction de classes, reçoivent la dignité de citoyens. C'est le 3 août, jour anniversaire de la naissance du Roi, que sont signés trois des plus importants décrets, l'un supprimant dans l'armée les châtimens corporels, exception faite pour les très mauvais soldats, l'autre garantissant à tous les officiers, nobles ou non, les mêmes facilités d'avancement, le troisième organisant, par la suppression des *Ausländer*, un recrutement national. Dans sa lettre du 4 septembre 1808, Clausewitz raconte à Marie que Scharnhorst l'a chargé de faire connaître au public les récentes réformes (1). C'est

(1) A. Stern a retrouvé deux des comptes rendus de Clausewitz, l'un dans *l'Annuaire* (11 oct. 1808), l'autre dans le *Journal littéraire*

avec une joie débordante que, le 28 décembre 1808, il annonce à sa fiancée la prochaine suppression de l'Oberkriegskollegium et la mise à la retraite d'une « cargaison de généraux invalides ».

En février 1809, Clausewitz fut relevé, à sa grande satisfaction, de ses fonctions d'aide de camp du prince Auguste et détaché au département de la Guerre, c'est-à-dire devint plus complètement l'auxiliaire de Scharnhorst. Son dévouement au grand régénérateur de l'armée devenait un vrai culte, si ardent et si naïf que le jour où il fut mis tout à la disposition de Scharnhorst il découpa dans un dossier la signature de son maître et l'envoya à Marie avec ces mots : « Comme le travail me semble à présent facile ! C'est comme si, sortant d'un tombeau froid, je revenais à la vie par une belle journée de printemps (23 février). »

On devine de quelle importance fut, pour la formation de son esprit, le séjour à Königsberg. Il s'en rendait lui-même bien compte et s'en réjouissait (7 janvier 1809). Il voyait créer de toutes pièces un État nouveau, il se liait avec les meilleurs officiers de la Prusse et regardait comme dans « un miroir magique » travailler et s'agiter tout ce monde si varié de la cour, se heurter tant de tempéraments divers. De plus il lisait beaucoup. Nous apprenons par une lettre du 15 avril 1808 qu'il se familiarisa alors avec Fichte, dont il lut probablement le traité intitulé : *Die Bestimmung des Menschengeschlechts* (1). Il sentait à cette lecture se réveiller ses goûts spéculatifs, reprochait seulement à Fichte l'abus de l'abstraction et un certain manque de sens pratique. De Fichte il lut assurément l'article paru dans le tome I de la *Vesta* et consacré à Machiavel (lettre du 12 janvier 1809). Il se plongeait dans l'histoire de la

de Halle (2 nov.). Cf. *Altpreussische Monatsschrift*, 1882, t. XIX, pp. 169-171. Selon LEHMANN (*Scharnhorst*, II, p. 124) un important article de la *Königsberger Zeitung* du 23 septembre 1808 serait aussi de Clausewitz.

(1) Ce traité date de 1800. Clausewitz n'en cite pas le titre, mais il écrit : « Ce que Fichte dit de la destinée du genre humain (*Bestimmung des Menschengeschlechts*) et de la religion est fort de mon goût. »

Révolution des Pays-Bas (2 janvier) et Guillaume le Taciturne lui rappelait vivement Scharnhorst. Tous deux n'étaient-ils pas semblables par leur tempérament flegmatique et réfléchi, leur droiture et leur ténacité, semblables aussi par leur rôle de défenseurs de l'indépendance nationale contre de puissants despotes? Pour se récréer, Clausewitz lisait, le soir, le *Tristram Shandy* de Sterne (21 mai 1809).

En décembre 1809 la cour revint à Berlin. Clausewitz, assisté du capitaine Frédéric de Dohna, aida Scharnhorst à achever l'organisation du ministère de la Guerre, qui remplaçait l'Oberkriegskollegium et fonctionnait depuis le 1^{er} mars 1809. En juin 1810 Scharnhorst abandonnait la direction officielle des affaires militaires, mais il la conservait secrètement. Clausewitz demeurait son auxiliaire, en trait en même temps à l'État-major et était nommé professeur à l'École de guerre, que Scharnhorst organisait pour remplacer les précédents instituts militaires (1). Cette école fut ouverte juste en même temps que la nouvelle Université de Berlin. Clausewitz, devenu major, y enseigna pendant deux ans la stratégie et la tactique. Les cours n'avaient lieu que pendant l'hiver et lui laissèrent assez de loisirs pour qu'il pût accepter d'instruire aussi le prince héritier, le futur Frédéric-Guillaume IV. De nombreuses notes du cours qu'il fit au jeune prince ont été ajoutées en appendice à son gros ouvrage sur la *Guerre* (5^e éd., 1905, pp. 683 sqq.).

De 1808 à la mort de Scharnhorst, en 1813, la pensée de Clausewitz a reçu du réformateur de l'armée prussienne une empreinte si profonde, l'élève ressemblait et voulait tant ressembler au maître, qu'un des plus précieux docu-

(1) Cette *Allgemeine Kriegsschule* ne remplaçait pas seulement l'école dont avait fait partie Clausewitz en 1802 et que Scharnhorst avait réorganisée en 1804, mais aussi l'*Artillerie-Akademie* (de 1791), l'*Ingénieur-Akademie* (de 1788) et l'*Adliche Kriegsakademie* ou *Académie des Nobles* fondée par Frédéric II en 1765. En créant ainsi une école unique Scharnhorst voulait donner à tous les officiers supérieurs même instruction et même esprit.

ments que nous possédions sur Clausewitz lui-même, c'est un portrait qu'il fit de Scharnhorst. Bien que ce portrait ait été dessiné après la mort de Scharnhorst, les éléments en ont été réunis par Clausewitz à l'époque qui nous occupe et nous pouvons en esquisser ici la copie. Ce portrait, accompagné d'une biographie de Scharnhorst (1), a été publié pour la première fois dans la *Historisch-politische Zeitschrift* de Ranke (vol. I, 1832, cf. SCHWARTZ, II, pp. 488-492 et *Nachrichten über Preussen in seiner grossen Katastrophe*, 2^e éd., pp. 149-159).

Au point de vue intellectuel, dit Clausewitz, Scharnhorst se distinguait par son esprit net, vif et pénétrant, bien que sa parole fût sans éclat, et même embarrassée. Son indépendance de pensée était entière; il n'admettait sans critique aucune autorité; mais s'il rejetait l'autorité, ce n'était pas pour donner libre carrière à l'imagination; bien au contraire il disciplinait sévèrement sa pensée. Les guerres de la Révolution avaient donné naissance à bien des ouvrages sur l'art militaire; mais Scharnhorst n'écoutait pas les faiseurs de systèmes, Bülow, Mathieu Dumas, Jomini; un meilleur maître était en chaire, à savoir la guerre elle-même; Scharnhorst n'écouta que ce maître-là. Il avait le rare talent d'aimer la spéculation et les principes et cependant de ne jamais faire violence aux faits. Il amassait de nombreuses données, les comparait, comme un juge instruit un procès, et laissait la conclusion, à savoir quelque principe d'art militaire, se dégager d'elle-même. Jamais il ne tenait un principe pour sûr, qu'il ne l'eût vérifié par des preuves historiques. Au moral aussi Scharnhorst était un homme supérieur. Il avait l'âme délicate, quoique énergique; il était juste et incorruptible, bienveillant et à l'occasion enjoué. Il estimait avant tout chez l'homme la passion de l'honneur, le désintéressement, le

(1) Cette biographie fut rédigée par Clausewitz en avril 1817, pour une revue anglaise, mais n'y fut pas publiée; cf. lettres à Gneisenau du 18 mars et du 28 avril 1817.

courage. Il était très maître de lui et, quoique très impressionnable au fond, flegmatique en apparence. Il triomphait de toutes les résistances parce que sa volonté n'était nullement violente et irréfléchie, mais éclairée et tenace, et aussi parce qu'il avait une insinuante habileté à faire admettre des idées neuves sans avoir l'air de rien révolutionner. Enfin il était un excellent soldat. On ne le tenait pas toujours pour tel, parce qu'il semblait manquer d'assurance, parce qu'il n'avait pas la voix impérieuse, ni très fière allure à pied ou en selle; ainsi jugent ordinairement les hommes, par ce qui frappe immédiatement leurs regards; mais il convient de ne pas attacher une importance excessive aux apparences et précisément il suffit de passer en revue tous les grands capitaines pour se rendre compte que la plupart ont été dépourvus des avantages physiques que nous venons de dire; et à Menin, à Auerstedt, à Eylau, on vit Scharnhorst conduire en personne les troupes avec ardeur et intrépidité; son calme sur le champ de bataille, sa prudence et sa hardiesse étaient vraiment d'un très grand chef.

Un exemple frappant de la profonde influence exercée par Scharnhorst sur Clausewitz, ce sont les quelques pages du cours professé au prince héritier dans lesquelles Clausewitz énumère les qualités que doit posséder un homme de guerre (Cf. *Vom Kriege*, 5^e éd., pp. 716-721). Une qualité essentielle du vrai capitaine paraît être à Clausewitz la méthode et la fidélité aux principes théoriques éprouvés par l'histoire; tel était bien le sentiment de Scharnhorst. Que dans la bataille le chef ne perde jamais de vue les quelques maximes simples qu'il a adoptées. De nombreuses causes menacent à ce moment de l'ébranler. Il s'agit de ne pas laisser au milieu de l'action les impressions des sens, la vue obsédante des souffrances des soldats, l'incertitude, l'anxiété usurper soudain chez lui la place des principes et des plans mûrement établis, obscurcir sa pensée et énerver son courage. Mais pour que le chef concentre ainsi au moment critique tout son sang-froid il faut

qu'il soit assuré de l'excellence de sa méthode. Où puisera-t-il cette conviction indispensable? C'est dans la connaissance de l'histoire militaire. Il se défiera de certains historiens systématiques qui construisent l'histoire au lieu de la raconter: il lira peu, mais avec critique et en fouillant le détail des faits; la connaissance minutieuse de quelques combats lui sera plus utile que la connaissance générale de campagnes entières; mieux vaudra donc lire des relations de témoins et des mémoires que de gros manuels. Un modèle incomparable est le récit de la défense de Menin, en 1794, dans les *Denkwürdigkeiten* du général Scharnhorst. «Aucun combat ne m'a autant que celui-là donné la conviction que, jusqu'au dernier moment, on ne doit jamais désespérer du succès, et que l'effet de bons principes, bien que toujours contrarié, se produit toujours, à l'improviste, dans les situations les plus compromises, quand on ne croit plus qu'ils aient la moindre efficacité (1). »

Grâce surtout à Scharnhorst, la pensée théorique de Clausewitz s'affermirait donc; mais au moral, pendant toutes ces années d'humiliation de la Prusse, il est très inquiet. Ses lettres à Marie, datées de Königsberg, sont aussi fiévreuses que celles de son séjour en France. «Les temps où nous sommes sont graves, indiciblement graves, bien que peu d'hommes s'en rendent compte... Songe à ma prédiction, Marie; nous verrons monter sur nos têtes un ouragan encore plus noir, et nous serons enveloppés de nuit et de vapeurs de soufre avant d'avoir pu nous y attendre (17 août 1808). » Il priait Marie de lui pardonner ce ton inquiet de chacune de ses lettres. «Tu vas me gronder, chère Marie, mais tout cela n'est pas ma faute; ce qui me manque n'est pas la bonne volonté de prendre la vie légèrement; un de

(1) Le récit en question, qui figure en effet dans les *Militärische Denkwürdigkeiten unserer Zeiten* de Scharnhorst, parut aussi séparément à Hanovre en 1808 sous le titre: *Die Verteidigung der Stadt Menin und die Selbstbefreiung der Garnison unter dem Generalmajor von Hammerstein*; il fut réédité en 1856. (Cf. LEHMANN, *Scharnhorst*, I, p. 142, et général von LIGNITZ, *Scharnhorst*, Berlin, 1905, p. 82.)

mes principes les plus chers est justement de jouir d'elle le plus naïvement possible et de ne pas manquer de retenir un instant au passage ses plaisirs fugitifs; mais il est un mal que je ne puis empêcher, c'est que mon esprit est dominé par une grave préoccupation, à laquelle toutes mes pensées se ramènent; tous les principes du monde ne peuvent rien contre cela (5 novembre). »

Il craignait de voir la cour revenir, à Königsberg, à son ancienne frivolité, aux bals et aux spectacles, surtout après le départ de Stein, le 3 décembre 1808. On voyait un jour la reine Louise danser jusqu'à deux heures du matin; assurément il ne fallait pas trop blâmer l'aimable reine, et il eût été ridicule de se refuser, à l'occasion, quelques divertissements; cependant, quand l'avenir tout prochain était si gros de menaces, quand tant d'éclairs blafards, présages de catastrophes nouvelles, passaient et sifflaient comme des serpents de feu dans un ciel aussi sombre, était-ce le moment de s'étourdir au milieu de plaisirs factices (4 et 27 décembre)? Il était exaspérant de voir la Prusse si humiliée demeurer si inerte. « Vivre au milieu d'une génération qui ne s'honore pas et n'est pas capable de sacrifier aux biens suprêmes sa fortune et sa vie, cela trouble et rend amères toutes les joies de l'existence (22 décembre). » — « Je suis, quant à notre destinée, aussi pessimiste que possible, et en vérité nous ne méritons pas un sort meilleur. Pauvre patrie allemande! Il lui faut baisser son front altier... Ainsi le veut la fatalité, et elle est souveraine, car dix fois plus invincible encore que la tyrannie extérieure est le poison de notre turpitude, qui ronge sans cesse les parties saines de notre pays et empêche toute guérison. Que tombe donc ce qui doit tomber! Heureux ceux qui seront ensevelis sous les ruines (4 mars 1809)! » Il était particulièrement pénible de ne pas voir encourager les quelques hommes qui travaillaient à la délivrance de la Prusse. Les réformateurs avaient contre eux tous les amis de l'ancien régime, « *die Herren vom alten Schlag* », que terrifiait le spectre de la Révolution, tous les lâches qui cherchaient le salut dans

l'amitié de Napoléon plutôt que dans la révolte, tous les optimistes superficiels qui, ne voyant que l'extérieur des choses, attendaient quelque heureux hasard, sans comprendre qu'aucun hasard ne modifie l'impitoyable nécessité interne des événements. Stein avait été mal soutenu; on ne laissait même pas les journalistes libres de dire de lui le bien qu'ils pensaient. « Une nation dans laquelle je ne puis dire d'un homme généreux qu'il est un homme généreux, ni à un ami qu'il est mon ami, cette nation languit dans le pire esclavage (27 décembre 1808). » La lâcheté et l'égoïsme de beaucoup d'officiers rendaient incertaine une nouvelle prise d'armes. Les énergiques, Grolman par exemple, quittaient le service de la Prusse pour combattre le tyran sous un autre drapeau. Les timides, au contraire, restaient dans l'armée prussienne, sous prétexte de fidélité à leur Roi. Combien peu écoutaient en eux-mêmes la voix qui leur criait que de grands bouleversements se produisaient et allaient continuer inévitablement de se produire dans la vie des peuples et que le moment était venu de céder à cette poussée (21 mai 1809)! Comme pour faire honte à la Prusse engourdie le major Schill venait de se soulever. Tentative maladroite, pense Clausewitz, mais généreuse malgré tout. « La mort de Schill m'affecte beaucoup, autant que si je perdais le plus cher de mes frères (9 juin). »

Clausewitz espérait cependant que la Prusse allait bientôt recommencer la lutte. A Gneisenau, qui lui semblait trop ménager les timides, il envoya, le 25 août 1808, une note de quelques lignes, saisissant mélange de logique serrée et de fougue. Pourquoi s'arrêter aux demi-mesures? Les hommes ne sont-ils pas déjà en général assez indécis et peureux, et si les chefs, sous prétexte d'impartialité, se mettent à discuter devant tous le pour et le contre, n'arrivera-t-il pas qu'à force d'entendre plaider toutes les causes, on ne prendra plus aucun parti? Gneisenau, conclut Clausewitz, devait, au contraire, garder l'attitude impérieuse d'un prophète inexorable, d'un sombre fils du destin et

demander à la Prusse les sacrifices nécessaires, sans laisser quoi que ce fût débattre et marchander avec lui (1).

Mais la paix se prolongeait, et Clausewitz brûlait de combattre. Il rêvait d'imiter l'exemple de Grolman et suivait avec passion les péripéties de la guerre d'Espagne. Quand l'Autriche reprit les armes, il écrivit à Marie que si le roi de Prusse venait en aide à Napoléon, il quitterait immédiatement son service. Il chercha par l'entremise du colonel autrichien Steigentesch, envoyé en ambassade à Königsberg, à entrer dans l'armée autrichienne. Haletant, il suivit les opérations en Autriche, et quand vint la nouvelle de Wagram il écrivit à Marie : « Ces quelques semaines m'ont fait vieillir. » Il songea alors à prendre du service dans l'armée anglaise. Entraîné par son idéalisme, il ne prêtait à l'Angleterre, parce qu'ennemie de Napoléon, que des intentions généreuses. Il s'étonnait par exemple avec quelque naïveté que les Anglais fissent diversion non sur la Weser, mais sur l'Escaut, et il les blâmait de cette faute de stratégie, sans se demander s'ils ne couraient pas simplement à ce qui les touchait de plus près et n'avaient pas leur intérêt particulier à détruire l'arsenal d'Anvers.

Un peu égaré par cet excès d'idéalisme, son esprit de sacrifice n'en est pas moins admirable. Il était prêt à donner sa vie, prêt même à se laisser mutiler sur un champ de bataille. Il se rappelait Caton d'Utique interrogeant sur la valeur de la vie non pas Jupiter Ammon, mais l'oracle intérieur de sa conscience, qui lui répondait que si l'homme ne donne pas par sa vertu une valeur à sa vie, celle-ci n'a plus aucun prix et n'en acquiert aucun par le seul fait d'une

(1) Cette note, conservée dans les archives de la famille de Gneisenau, a été reproduite par A. Pick (*Aus der Zeit der Not, 1806 bis 1815*, Berlin 1900, p. 61). Elle montre bien le goût de Clausewitz pour les personnalités vigoureuses, dominatrices, presque démoniaques, instruments de la fatalité. Bien d'autres passages sont de même ton, par exemple celui où il analyse le caractère de Wallenstein (*Strategische Beleuchtung mehrerer Feldzüge*, 1862 p. 59). Wallenstein, par sa farouche énergie, maintenait dans le respect et la crainte toute son armée; il était né pour subjuguer par son ascendant la foule, « qui ne révère jamais les grands hommes que s'ils sont fiers et impérieux. *Er war von Natur aus die die Größe nur in dem gehierischen Stolz verehrt.* »

longue durée (23 avril 1809). L'état moral dans lequel il se trouvait le plus souvent n'était peut-être ni la confiance, ni l'abattement, mais plutôt cette surexcitation qui, par un phénomène fréquemment observable, pousse l'homme à sacrifier le plus volontiers sa vie au moment même où la vie surabonde en lui. « Si noir que soit l'horizon, je sens en moi un courage et une vitalité (*Mut und Lebenskraft*) qui menacent de faire échec à ma raison calculante, mais qui sont cependant les bienvenus. Peut-être meurt-on de la plus belle mort quand la vie est le plus intense (9 juin 1809). »

C'est probablement peu après la conclusion de la paix de Vienne que Clausewitz rédigea le manuscrit inédit intitulé : *Ueber die künftigen Kriegsoperationen Preussens gegen Frankreich*. Ce manuscrit fut recopié plus tard par Clausewitz et cette copie porte la mention : *Wahrscheinlich im Jahre 1809, 1810 oder 1811 geschrieben*. Clausewitz se demande sur qui pouvait compter la Prusse si elle reprenait les armes. On pouvait admettre que la Suède resterait étrangère à la guerre ; la Russie serait sans doute neutre tant qu'un succès n'aurait pas été remporté ; Alexandre n'avait pas l'âme d'un héros ; jamais il n'avait été poussé au courage du désespoir ; toute la politique russe était timide et indécise. La Prusse n'aurait donc au début à compter que sur elle-même. Il faudrait par un coup de main obliger la Saxe à servir la cause allemande. Ensuite on attaquerait les Français en Pologne. La règle essentielle serait, en tout cas, si l'on se sentait impuissant à garder toutes les positions, de les sacrifier pour sauver l'armée, unique instrument de la revanche : *Meine Idee ist, einen Staat, den man nicht mehr vertheidigen kann, opfert man ganz auf, um die Armee zu retten*.

Clausewitz avait-il la certitude de la victoire ? En aucune façon. Mais il pensait, tout comme Scharnhorst, que la révolte était le seul moyen de sauver la Prusse, semblable à ces remèdes dangereux que l'on fait prendre à un moribond, parce qu'ils ne peuvent au pis aller que l'é-

quelque peu sa fin, et que, peut-être, ils le sauveront. Quelques notes inédites de Clausewitz, écrites à la même époque, montrent qu'il jugeait en effet la situation désespérée. Il fallait, pensait-il, une incroyable « ignorance et faiblesse d'intelligence » pour ne pas attendre la dissolution totale de la Prusse, ou du moins une intolérable humiliation et détresse matérielle. Napoléon était impitoyable. On marchait sûrement à la banqueroute, à la honte et à la misère, *Bankerott, Schande und Elend!* Il n'y avait donc, en prenant les armes, rien à perdre, et l'honneur à sauver. Les chances de succès pouvaient sembler nulles, mais ce n'était pas une raison pour ne rien faire, car il est plus déraisonnable de se lamenter sans agir que d'agir même presque sans espoir, quand les circonstances pressent. Ceci est un des principes essentiels de Clausewitz. « On est souvent, écrit-il, justement à cette époque (*Vom Kriege*, 5^e éd., p. 689), obligé d'entreprendre une opération contre toute probabilité de succès, notamment lorsqu'il est impossible de rien faire de mieux. » Le général Dragomiroff commente très heureusement ce passage par ce mot du cardinal de Retz : « Tout ce qui est nécessaire n'est jamais hasardeux. » (Cf. *Principes essentiels pour la conduite de la guerre*, Paris, 1899, p. 11.)

On sait que, pendant l'année 1811, Scharnhorst et Gneisenau espérèrent entraîner le Roi à une alliance avec le Tsar et hâtèrent les préparatifs d'une guerre contre la France. Clausewitz, en congé aux eaux de Cudowa, dans le comté de Glatz, très au courant de la géographie du pays, rédigea un plan de défense de la Silésie et des quatre places fortes de Neisze, Kosel, Glatz et Silberberg. Il comptait, en armant tant bien que mal des volontaires avec des fusils de chasse et des piques, élever à 40.000 hommes les troupes disponibles en Silésie (Cf. SCHWARTZ, I, pp. 411-420). Quelques semaines plus tard il rédigeait le plan de création d'une légion de volontaires allemands (*ibid.*, pp. 421-425). Il comptait pour cela sur l'argent anglais et

de la Weser. Il pensait qu'il se trouverait aisément, dans toute l'Allemagne, surtout dans les classes moyennes, 500 ou 600 volontaires en quelques semaines et 5.000 ou 6.000 en quelques mois. Ce serait une imitation du soulèvement espagnol; ces 6.000 hommes, joints aux Anglais, pourraient faire de quelque coin de l'Oldenbourg un nouveau Torres-Vedras. Quelques petits succès prouveraient peut-être aux Allemands que les efforts des patriotes n'étaient pas fanterie pure; peut-être la guerre ainsi commencée se terminerai-elle par un appel général aux armes.

Très discutable est la question de savoir si une alliance avec la Russie contre Napoléon eût été utile ou néfaste à la Prusse. On peut estimer que Napoléon eût été, en 1812, en état d'anéantir la monarchie des Hohenzollern. Sans doute, l'appui du Tsar semblait assuré aux Prussiens. Une ambassade secrète de Scharnhorst à Saint-Petersbourg avait abouti, en octobre 1811, à un résultat non négligeable. Alexandre avait promis, en effet, de faire entrer aussitôt ses troupes en campagne si Napoléon faisait occuper des territoires prussiens ou augmentait ses effectifs sur la Vistule; il se déclarait prêt, en ce cas, à faire avancer le gros de ses forces à travers le grand-duché de Varsovie; en même temps, il garantissait à la Prusse la possession de Königsberg. Le concours des Russes devait même être immédiat; car le Tsar donnait à Wittgenstein, qui se tenait avec trois divisions à deux journées de Tilsit, l'ordre de se porter, sans demander à Saint-Petersbourg de nouvelles instructions, au secours du général York, dès que celui-ci, qui commandait les troupes de la Prusse occidentale et orientale, requerrait son assistance. Mais, d'autre part, le Tsar avait fait savoir qu'il mènerait une guerre défensive et ne franchirait pas l'Oder, de sorte que le Brandebourg allait être sûrement perdu. Quelle tournure prendrait, après cette perte certaine, la suite des opérations? Nul ne pouvait le prévoir. Les hésitations du roi de Prusse révèlent sans doute une âme lamentablement indécise, mais, cette question de tempérament moral mise à part,

on peut penser que le Roi et tous ceux qui ne voulaient pas gâter les choses avec Napoléon ne raisonnaient ni mieux ni plus mal que les partisans de l'alliance russe. Quoi qu'il en soit, le parti de l'alliance française finit par l'emporter. Deux mémoires d'adversaires de Scharnhorst, l'un d'Ancillon, l'autre du général Grawert, inclinèrent le Roi à se rapprocher de Napoléon; une dépêche de Saint-Pétersbourg, expédiée par le lieutenant-colonel Schöler, fit savoir que le Tsar désirait rétablir le royaume de Pologne sous la suzeraineté de la Russie; enfin Scharnhorst, envoyé à Vienne en décembre 1811, en revint avec la triste certitude qu'il n'y avait rien à attendre pour l'instant de l'Autriche. En février 1812 le Roi concluait une alliance avec la France; la Prusse ouvrait ses forteresses à Napoléon, lui fournissait 20.000 hommes et des subsistances (1).

En ce même mois de février Clausewitz, ignorant encore la décision du Roi ou ne la croyant pas irrévocable, acheva, pour soulever la nation contre les Français, un mémoire composé de trois *Déclarations*; il le soumit à Gneisenau et à Boyen, qui l'approuvèrent et y ajoutèrent quelques notes. Ces trois *Bekennnisse* ne furent d'ailleurs édités qu'en 1869, par Pertz (*Vie de Gneisenau*, III, pp. 621-676; Cf. SCHWARTZ, I, pp. 431-482); des raisons de prudence très probablement avaient, en effet, retenu Clausewitz et ses amis de les publier eux-mêmes.

La première *Déclaration* est un éloquent appel aux sentiments d'honneur étouffés en Prusse par la pusillanimité et l'indolence générales. L'opinion publique tenait les partisans d'une guerre à outrance pour des fous, de dangereux révolutionnaires, ou tout au moins pour des bavards et des intrigants. On se consolait du malheur présent par le souvenir des gloires passées, on se réjouissait de n'avoir pas tout perdu, et pour sauver ce qui restait on était prêt à toutes les lâchetés. Les plus corrompus étaient les hommes

(1) Cf. BOYEN, *Denkwürdigkeiten*, II, pp. 60-104.

de haute condition, courtisans et grands fonctionnaires. Ces hommes sans caractère, perdus de vices et oublieux de leurs devoirs (*Weichlinge, Lasterhafte und Pflichtvergessene*), attendaient passivement le salut d'un avenir inconnu et du hasard, flattaient le vainqueur et empoisonnaient l'opinion publique. « Je crois et je confesse, écrit Clausewitz, qu'un peuple n'a rien à honorer davantage que la dignité et la liberté de son existence; qu'il doit les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang, qu'il n'a pas à remplir de devoir plus noble, ni à obéir à une loi plus haute; que la honte d'une lâche soumission est ineffaçable, qu'elle est un poison qui passera dans le sang des générations à venir et paralysera leur force, qu'on ne peut perdre l'honneur qu'une fois, que l'honneur du Roi et du Gouvernement ne fait qu'un avec celui du peuple et est le palladium unique de la nation; qu'en général un peuple est invincible quand il combat généreusement pour sa liberté; que même la défaite après un combat sanglant et honorable assure sa renaissance et est pour lui le germe d'une vie nouvelle. » Non, les patriotes n'étaient pas des enthousiastes égarés! Dans l'affolement général c'étaient eux, au contraire, qui avaient de la situation la vue la plus nette; c'était avec une parfaite conscience qu'ils luttaient contre le torrent de la corruption et conservaient fidèlement au cœur, comme une divinité, le sentiment du devoir; la postérité les jugerait! Suivaient enfin ces paroles de Frédéric II : « Assurément j'aime la paix, les agréments de la société et les joies de la vie; moi aussi je désire, autant qu'homme au monde, être heureux; mais je ne veux pas acheter ces biens par la bassesse et le déshonneur. »

La deuxième Déclaration contient un exposé de la situation présente. Le blocus continental a ruiné le commerce européen et amené une banqueroute générale. L'incertitude de l'avenir ébranle le crédit national, décourage l'esprit d'entreprise, cause une complète stagnation des affaires. La situation était donc intenable. Une alliance avec la France n'y remédierait pas. L'exemple de la Hollande...

l'Italie en était une preuve. La Prusse achèverait seulement de perdre son indépendance. Il n'y avait rien à attendre de Napoléon; depuis la paix de Tilsit il n'avait cessé d'humilier la Prusse et de faire peser sur elle la menace d'une destruction totale. Napoléon accepterait, contre la Russie, l'aide des Prussiens, mais pour les anéantir à leur tour. En s'alliant avec lui on gagnerait l'avantage de ménager l'armée prussienne, mais non pas celui d'éviter les maux de la guerre. Car dès que Napoléon aurait déclaré la guerre à la Russie, la Prusse aurait de toute façon à entretenir les 400.000 hommes qu'il enverrait sur la Vistule. Ainsi le profit d'une alliance avec Napoléon était nul. Quant aux dangers de cette alliance ils étaient évidents. D'abord, en combattant pour son tyran, la Prusse achèverait de s'avilir. Ensuite, une première concession faite à la volonté de l'Empereur engagerait à en faire une deuxième, et puis une autre, par suite de la tendance des hommes à continuer un mouvement commencé et à consentir de nouveaux sacrifices pour ne pas perdre le bénéfice, même problématique, de ceux qu'ils ont déjà faits; à chaque concession, la force nécessaire pour réagir diminuerait, et savait-on où s'arrêteraient les exigences de l'Empereur? Il fallait donc se déclarer contre la France. Assurément on pouvait sombrer dans ce duel à mort, et même il y avait plus de chances pour cela que de chances favorables (1), mais enfin les chances favorables n'étaient point nulles; la raison permettait d'admettre l'un et l'autre des deux partis; par conséquent seul le sentiment poussait les Prussiens, les uns vers l'alliance française, les autres vers la révolte. Mais quel sentiment? Chez les premiers la peur du danger tout prochain, chez les seconds le courage du désespoir.

La troisième Déclaration contient un exposé des forces militaires de la Prusse en 1812. On ne manquerait pour la guerre de délivrance ni d'hommes, ni de matériel. On pour-

(1) Gneisenau, dans une note ajoutée à la rédaction de Clausewitz, déclare être d'avis contraire.

rait mettre sur pied une armée exercée de 150.000 hommes, se maintenir longtemps dans les huit forteresses qui résistaient à la Prusse et dans les camps retranchés de Kolberg, Pillau, Neisze et Glatz, ou au contraire, dès que l'armée russe entrerait elle-même en campagne, dégarnir les forteresses et soutenir les Russes avec 80.000 hommes. Mais l'argent fera défaut? A cela nous répondrons que tant d'argent n'est pas nécessaire. Le comte de Guibert n'a-t-il pas écrit qu'un grand peuple bien gouverné, vertueux et résolu, trouverait dans ces qualités la force de soumettre ses voisins et d'agiter toute l'Europe comme l'aigle plie de frêles roseaux (1)? N'a-t-on pas vu en effet la France déclarer la banqueroute et pourtant tenir tête à ses ennemis? Encore n'était-elle ni bien gouvernée, ni vertueuse. L'histoire de notre temps prouve que pour mener une guerre énergique l'argent est moins indispensable que le courage et l'abnégation. D'ailleurs on pouvait attendre des subsides de l'Angleterre.

L'armée régulière sera insuffisante pour chasser l'étranger. Il faudra défendre la Prusse comme se sont défendues la Vendée et l'Espagne, il faudra décréter la levée en masse

(1) Par sa rude loyauté, son caractère à la fois mélancolique et altier, sa passion de la vie militaire et son culte de l'honneur national, Guibert ressemble à Clausewitz et devait être un de ses écrivains préférés. Le passage auquel Clausewitz fait allusion se trouve dans le *Discours sur l'état actuel de la politique et de la science militaire en Europe* (p. vii, en tête de l'*Essai général de Tactique*, Londres, 1772). Après avoir défini la politique « la science de régir un État au dedans et au dehors et de diriger les intérêts particuliers vers l'intérêt général », et après avoir vanté les Romains comme le peuple qui, par son patriotisme et son courage a acquis dans l'histoire le plus de grandeur et de gloire, Guibert s'afflige du triste état de l'Europe contemporaine; partout des administrations tyranniques et ignorantes, les intérêts particuliers prévalant sur le bien public, les mœurs, — ces suppléments des lois, souvent plus efficaces qu'elles, — négligées ou corrompues, le luxe minant sourdement tous les États, les dépenses des administrations plus fortes que leurs recettes, les peuples anxieux et murmurants, et pourtant trop lâches pour secouer leurs chaînes. « Mais supposons qu'il s'élevât en Europe un peuple vigoureux de génie, de moyens et de gouvernement, un peuple qui joignît à des vertus austères et à une milice nationale un plan fixe d'agrandissement, qui ne perdît pas de vue ce système, qui, sachant faire la guerre à peu de frais et subsister par ses victoires, ne fût pas réduit à poser les armes par des calculs de finance. On verrait ce peuple subjuguier ses voisins et renverser nos faibles constitutions comme l'aigle plie de frêles roseaux. »

(*Landsturm*). L'organisation du *Landsturm* est simple. En font partie tous les hommes de dix-huit à soixante ans qui ne sont pas à l'armée régulière. Un fusil et, à défaut, une faux ou une pique, un sac à vivres, une casquette munie d'un tortillon de paille pour amortir les coups et portant en même temps l'insigne de la province et de la commune, tels sont l'équipement et les armes. Les hommes de deux ou trois communes forment une compagnie ou une bande, et plusieurs bandes une colonne; les chefs sont élus par les communes ou nommés par le Roi. Bandes et colonnes ne livrent pas de grands combats, mais empêchent, dans les provinces encore non envahies, les fonctionnaires ennemis d'imposer des contributions, capturent les détachements et convois, ravitaillent l'armée régulière. Le tocsin donne aux hommes du *Landsturm*, dans chaque commune, le signal du rassemblement, et là où l'on n'apercevait aucune trace de guerre, en quelques heures des milliers d'hommes sont sur pied. Tout cela n'est pas réverie pure; car en Vendée il en a été ainsi; la preuve historique est donc faite (1). La Prusse peut enrôler 500.000 hommes dans le *Landsturm*. Il faudrait avoir un bien superstitieux respect des sabres et des cartouchières pour croire que cette masse n'occupera pas 50.000 ennemis et même davantage.

On objecte que l'ennemi se montrera impitoyable. Mais nous répondrons à la cruauté par la cruauté et nous le ramènerons bien à la modération. Les tigres révolutionnaires n'ont-ils pas dû cesser, en 1794 et 1795, de boire le sang vendéen? On prétend qu'un pays montagneux et inaccessible rend seul possible la guerre de partisans. Mais les parties du Poitou et de l'Anjou où luttèrent les Vendéens n'étaient-elles pas bien moins inaccessibles que le pays de Schweidnitz et de Glatz et les forêts marécageuses de la Prusse? On craint que les Allemands ne manquent de cou-

(1) Clausewitz connaît la guerre de Vendée par l'ouvrage de A. DE BEAUCHAMP, *Histoire de la Vendée et des Chouans*, 1806.

rage pour engager cette lutte sans merci contre une race d'ailleurs supérieure. Mais est-il vraiment croyable que les Français, bavards et glorieux, aient des qualités plus solides que les Allemands? Leur vivacité et leur entrain sont-ils vraiment la marque d'une intelligence supérieure? Assurément le peuple allemand est découragé et en mauvaise disposition pour le combat. Mais d'abord rien n'est plus superficiel et plus changeant qu'une disposition morale. Et au fond la nation a montré sous le grand Frédéric de quoi elle est capable; or les vertus essentielles d'un peuple ne se perdent pas en quelques années. D'ailleurs s'il ne faut pas compter sur l'empressement du peuple, cela ne doit pas empêcher le Gouvernement de se montrer meilleur. Clausewitz, qui semble assez sceptique sur le patriotisme allemand de 1812, et qui, en général, a du courage des masses une assez médiocre opinion, s'adresse ici au Gouvernement et l'exhorte à employer tous les moyens de contrainte pour rappeler à la nation ses devoirs les plus sacrés : « *So möge denn die preussische Regierung alle Mittel des Zwanges, die ihr zu Gebote stehen, energisch anwenden, um das Volk zu seiner heiligsten Pflicht anzuhalten.* » Quant à la responsabilité des malheurs de la prochaine guerre, elle revient non aux patriotes qui se préparent à la soutenir par des moyens désespérés, mais tout entière à la France.

Dans un court appendice, Clausewitz montre enfin quels avantages présenterait une guerre défensive. Il met en lumière aussi le caractère de la guerre nouvelle : le temps n'est plus où des souverains, pour servir de petits intérêts ou des intrigues, mettaient en campagne des armées de métier, qui se battaient sans férocité ni conviction, sur un ordre reçu, suivant les règles de la politesse et de l'honneur; aujourd'hui on ne voit plus de ces combats corrects de ferrailleurs à gages (*handwerksmäsziqe Klopffechtere*); la guerre contre Napoléon est une guerre de tous.

On sait que quand fut connue l'alliance de la Prusse avec Napoléon les officiers patriotes — ils étaient une vingtaine, comme l'a établi Lehmann (Cf. *Knesebeck und Schön*, p. 57)

— offrirent au Roi leur démission. Clausewitz demanda la sienne en avril 1812, décidé à prendre service dans l'armée russe. En même temps il achevait le très important petit traité intitulé : *Principes essentiels de l'art de la guerre, complément de mes leçons données à Son Altesse Royale, le prince héritier* (Cf. *Vom Kriege*, pp. 688-721). Plus belles encore semblent quelques-unes de ces fortes pages si l'on songe aux circonstances où il les écrivit. Il rappelait au Prince la mémorable journée du 5 décembre 1757, où Frédéric II avait entrepris l'attaque de Leuthen, non point tant avec l'espoir de battre les Autrichiens qu'avec la résolution de périr avec gloire. « Il faut se familiariser d'avance avec la pensée de sombrer avec honneur, il faut entretenir toujours cette pensée, s'y habituer constamment. Soyez convaincu, Monseigneur, que sans cette ferme résolution rien de grand ne se fait dans la plus heureuse des guerres, encore bien moins si l'on est malheureux. » Et il concluait, comme pour prendre congé de la famille royale, par ces lignes : « Qu'un grand sentiment anime le chef d'armée, soit l'ambition, comme chez César, soit la haine de l'ennemi, comme chez Hannibal, soit la fière résolution de succomber avec gloire, comme chez Frédéric le Grand. Monseigneur, ouvrez votre cœur à un tel sentiment. Soyez hardi et habile dans vos projets, soyez énergique et tenace dans l'exécution, et résolu, au pis aller, à périr en sauvant l'honneur ! »

Il ne faudrait pas se représenter Clausewitz comme dévoré d'inquiétude au moment où il prit le parti de quitter le service de la Prusse. Toute surexcitation a au contraire disparu chez lui. Il a quitté Berlin, a rejoint Scharnhorst en congé à Liegnitz. Il visite avec lui les églises de Liegnitz et s'entretient paisiblement d'architecture et d'archéologie. Avec Scharnhorst encore il parcourt à cheval les environs de Glatz et de Silberberg, et se réjouit de revoir, par de belles journées d'avril, ces lieux où quelques mois auparavant il avait vécu avec sa femme. Ni la sérénité, ni même l'humour ne manquent à présent dans ses lettres. Il écrit

à Marie qu'il n'y a plus rien à craindre, mais tout à espérer de l'avenir. Sa situation matérielle est d'ailleurs parfaitement satisfaisante, car il reçoit presque en même temps que son congé du roi de Prusse sa nomination de lieutenant-colonel dans l'armée russe. Il a un moment de mélancolie au moment de quitter ce drapeau prussien qu'il a suivi pendant vingt ans; mais il n'en a pas l'âme assombrie : *Eine wehmütige Empfindung hat mich leise angewandelt, aber sie hat mich nicht betrübt* (28 avril 1812).

C'est qu'évidemment son patriotisme n'est pas seulement prussien, mais allemand. La preuve en est par exemple dans un passage de sa lettre du 23 avril 1809 où il flétrit les officiers prussiens qui, craignant de perdre leur place et préférant la place d'exercices au champ de bataille, ne songent nullement à quitter le service du Roi, protestent de leur loyalisme et « ont sans cesse à la bouche le nom de Prussiens, pour que celui d'Allemands ne leur rappelle pas des devoirs plus pénibles et plus sacrés ». Il suffit d'ailleurs de se rappeler quel était, à ce moment, le sentiment de Stein et de Gneisenau, si vivement admirés par Clausewitz. Dans leur ardent patriotisme revivait malgré tout quelque chose de l'humanisme et du cosmopolitisme du siècle précédent. Ils ne se dévouaient pas à la Prusse seule et songeaient avant tout à abattre, par quelque moyen que ce fût, la tyrannie napoléonienne, afin que la liberté pût fleurir chez tous les peuples opprimés. « A mes yeux, écrivait Stein au comte Münster, les dynasties sont tout à fait indifférentes en cet instant critique; elles ne sont que des instruments. » Et Gneisenau disait en une formule saisissante : « Le monde se divise en deux partis : ceux qui, de gré ou de force, servent l'ambition de Bonaparte, et ceux qui le combattent; ainsi ce ne sont pas les territoires et les frontières qui nous divisent, mais les principes (1). » Bien que plus attaché encore à la Prusse que Stein et Gnei-

(1) Cf. F. MEINECKE, *Das Zeitalter der deutschen Erhebung 1795-1815*. Bielefeld, 1906, p. 119.

senau, du seul fait qu'il était, lui, né Prussien, Clausewitz envisage la situation à peu près comme eux; il veut combattre pour l'Allemagne entière et même, au delà de l'Allemagne, pour l'indépendance de tous les vaincus; aussi le voyons-nous s'abandonner joyeusement au destin qui l'entraîne, par une voie nouvelle, à la défense de l'intérêt général.

CHAPITRE III

Campagne de Russie et guerres de libération

Le 6 juin, à Wilna, Clausewitz revêtit l'uniforme russe. Il fut d'abord aide de camp du général Phull. Celui-ci était d'avis de se fortifier au camp de Drissa et de ne pas reculer davantage. Clausewitz, envoyé par le Tsar à Drissa pour se rendre compte de l'état de défense, fit à Alexandre, discrètement dans la forme, mais nettement quant au fond, un rapport défavorable, et contribua un peu à faire adopter le parti de reculer vers Smolensk. Attaché ensuite au général Pahlen, il vit les combats de Witepsk et de Smolensk, puis, sous les ordres d'Uwarof, la bataille de Borodino. Avec l'arrière-garde russe, il traversa Moscou et gagna ensuite Saint-Pétersbourg, parce qu'il avait reçu la promesse d'être nommé chef d'état-major de la garnison de Riga, passa enfin, abandonnant la pensée de cette nomination, à l'armée de Wittgenstein, prit part aux mouvements de cette armée au sud de la Duna et vit les lamentables bords de la Bérésina quelques instants après le passage des Français (lettre du 29 novembre). Il ne fut guère plus utile à l'armée russe que ne sont de nos jours aux états-majors des attachés militaires étrangers; on ne lui avait confié aucun commandement de troupes et aux états-majors son ignorance de la langue russe le rendit inutilisable. Sans relations, mécontent de son rôle, il passa d'assez tristes journées. Mais à l'armée de Wittgenstein, il eut en décembre la bonne fortune de jouer un rôle important; on l'envoya en effet en parlementaire auprès du général York et il con-

tribua, semble-t-il, beaucoup à déterminer celui-ci à signer la convention de Tauroggen (Cf. CLAUSEWITZ, *Der Feldzug 1812 in Russland*, 1906, pp. 172 et 173).

Ses lettres, pendant cette période, sont en petit nombre; mais il a écrit plus tard un récit détaillé des opérations, qui est une de ses œuvres principales et a autant la forme de mémoires personnels que d'exposé historique. Nous renvoyons le lecteur à cette *Campagne de 1812 en Russie* (3^e éd., 1906), nous contentant de présenter les remarques suivantes. L'opinion de Clausewitz, au début des hostilités, était que la campagne serait très longue. Il estimait que les Russes avaient tout intérêt à refuser la bataille, qu'ils gagneraient avec le temps une grande supériorité numérique et que l'armée française serait vaincue par les dimensions colossales de l'empire russe, où des armées peuvent à l'aise jouer aux quatre coins. La méthode qui s'imposait aux Russes était donc de traîner les choses en longueur. Au contraire, la meilleure stratégie était pour Napoléon de frapper l'ennemi le plus vite et le plus fort possible. Dans sa relation de la campagne, Clausewitz approuve donc (3^e éd., 181-185) la résolution prise en août par Napoléon de ne pas arrêter la campagne en séjournant à Smolensk. Napoléon devait en effet se dire qu'en laissant Moscou aux Russes il leur permettait de s'organiser solidement; en s'en emparant au contraire il pouvait espérer frapper l'imagination du peuple, amener la discorde dans le haut commandement russe et gagner ainsi la partie; il échoua, parce que les Russes abandonnèrent et brûlèrent la ville sainte; mais nul ne pouvait prévoir cet incendie. Sa façon d'opérer fut la bonne. Comme il a échoué on vient dire, après coup, qu'il aurait dû fortifier son centre à Smolensk, ses ailes à Riga et à Bobruisk, et attendre là le printemps, tout en tirant de nouvelles ressources de la Pologne. Mais on oublie que pendant ce temps l'armée russe fût devenue deux fois plus nombreuse et eût attaqué les Français avant la fin de l'hiver sur cet immense front. Et comment Napoléon eût-il fait hiverner ses troupes? Dans les villes? Mais

cela n'était pas possible pour toutes les troupes, et entre les villes le pays eût appartenu aux Cosaques. Au bivouac? Mais il n'y fallait pas songer sous un si rude climat. Napoléon eût perdu pendant cet hivernage plus d'hommes que la Pologne n'en eût fourni. Et enfin comment obtenir des Polonais beaucoup de secours nouveaux? Les Polonais n'étaient-ils pas déjà épuisés par les passages de troupes et les réquisitions? Au contraire, en poussant sans tarder au delà de Smolensk, Napoléon rencontrait l'armée russe encore mal organisée et pouvait espérer en finir tout d'un coup. On lui reproche d'avoir manqué de prudence et de méthode. Il reste à savoir si la prudence et la méthode mêmes ne lui conseillaient pas d'agir, comme il l'a fait, avec audace. Tous les grands succès qu'il a remportés, il les a dus à cette audace, et si on ne lui reproche pas, à propos d'autres campagnes, la même absence de méthode, c'est simplement parce que ses campagnes ont été heureuses, tandis qu'ici des circonstances qu'il ne pouvait prévoir ont consommé sa perte (1).

Sur la retraite de Napoléon, Clausewitz ne partage nullement l'opinion générale, suivant laquelle la bataille de Malojaroslawetz fut fatale aux Français parce qu'elle les obligea à battre en retraite par la route déjà suivie et en pays épuisé. A quoi eût-il servi à l'armée française, qui était contrainte de toujours bivouaquer en masses sur un espace restreint, de traverser une région nouvelle? La population n'était pas très dense; les ressources eussent été fort réduites; et d'ailleurs quel commissaire français eût réussi à obtenir des vivres par réquisition? En huit jours l'armée eût péri de faim. Elle ne pouvait vivre que sur les magasins. Napoléon le savait et se proposait bien de revenir à Smolensk; sa pointe dans la direction de Kaluga avait seulement pour but de refouler Kutusof qui, de Tarutino, pouvait gagner Smolensk avant lui. Le malheur

(1) M. le général de Cammerer partage l'opinion de Clausewitz. Cf. *Entwicklung der strategischen Wissenschaft*, 1904, p. 86.

de Napoléon fut seulement d'être arrivé très affaibli à Moscou, puis de n'avoir pas muni d'approvisionnements suffisants et solidement fortifié au moyen de points d'appui retranchés sa ligne de retraite entre Wilna et Moscou.

La campagne de Russie instruisit beaucoup Clausewitz. Il semble s'être rendu compte très nettement pendant cette campagne que les événements militaires arrivent rarement comme on les attend. Par exemple, personne, et lui-même pas plus que les autres, ne prévoyait que l'armée française fondrait si vite et qu'en une seule campagne tout serait fini. Par conséquent la fortune joue un si grand rôle à la guerre que le formalisme méthodique est un vice très grave chez un chef. Clausewitz fait donc la part très grande à l'intuition géniale. Il reproche sévèrement au général Phull son esprit de système et l'abstraction de ses principes; il regrette chez le colonel Toll l'absence d'esprit créateur (*schöpferischer Geist*) et il écrit à propos du colonel de Wolzogen les lignes suivantes : « Une certaine érudition d'officier d'état-major (*Generalstabs-Gelehrsamkeit*) paralysait parfois chez lui la vigueur de la pensée spontanée (*das kräftige natürliche Denken*). Celui qui veut se mouvoir dans l'élément de la guerre doit oublier ce que disent les livres, en gardant seulement de ses lectures le profit d'avoir fait par elles l'éducation de son esprit; s'il en retient des idées toutes faites, que ne lui inspire pas le choc du moment, et qu'il n'enfante pas avec sa chair et son sang, alors le torrent des événements renverse ses constructions avant même qu'il les ait achevées. » Cette conviction, que les éclairs du génie au milieu des hasards de la guerre sont une condition de la victoire, ne contredit pas chez Clausewitz la foi en la vertu de la science méthodique, enseignée par Scharnhorst. Clausewitz ne condamne que le méthodisme rigide. Se garder des jugements préconçus; se dire que le nombre des principes acquis, permanents et certains, est limité; tenir fermement à ces principes, mais se rendre compte qu'il y a, dans la production des faits, non uniquement des lois régulières, mais des traverses, des dé-

viations, des contingences; acquérir la science théorique, qui connaît les lois, et ne pas marcher au hasard, mais savoir aussi s'engager énergiquement dans les voies, souvent même mal sûres, qu'ouvre le hasard, avoir le coup d'œil prompt et savoir improviser, telles sont les maximes décidément adoptées par Clausewitz.

Tandis que l'armée russe envahissait la Prusse orientale, Clausewitz, à Königsberg, travailla à l'armement de cette province pour la guerre de libération. En toute hâte, sur l'invitation de Stein, en janvier 1813, il prépara un projet de levée en masse. Nous savons déjà par le troisième *Bekanntnis* de 1812 de quelle façon Clausewitz entendait l'organisation du soulèvement national. Mais il distingue à présent la *Landwehr* et le *Landsturm*. La *Landwehr* (ou *Landmiliz*) serait recrutée parmi les hommes de dix-huit à quarante ans, à raison d'un par 50 habitants; ces hommes seraient armés de fusils, pourvus d'une cartouchière et d'une hache, porteraient à la coiffure l'insigne de leur corps et seraient répartis en compagnies et en bataillons; ces bataillons de *Landwehr*, forts de 1.000 hommes, seraient affectés aux régiments de l'armée régulière, à raison d'un bataillon de *Landwehr* par régiment; le but de la *Landwehr* est donc de fournir des hommes à l'armée active et de lui assurer une supériorité numérique. Le reste des hommes valides constitue le *Landsturm*. Le rôle des hommes du *Landsturm* est de seconder l'armée par tous les moyens possibles, d'empêcher les commissaires ennemis d'exercer librement des réquisitions, et de réduire le territoire envahi à une étroite bande de terrain par laquelle l'ennemi garde communication avec sa base.

Le 5 février, les États de la Prusse orientale se réunissaient; une commission militaire, dans laquelle siégeaient Alexandre de Dohna et le général York, adoptait le 9 février le projet de Clausewitz, qu'elle érigeait en *Règlement de la Landwehr dans les provinces de Lithuanie, Prusse orientale et Prusse occidentale*. Mais la commission remaniait le texte de Clausewitz, et y ajoutait beaucoup de complé-

ments; en particulier elle établissait un système d'exemptions et de remplacements dont Clausewitz ne devait pas être partisan, et qui fut entièrement désapprouvé par Scharnhorst. On sait que le 17 mars, à Breslau, parut un *Règlement de la Landwehr* préparé par Scharnhorst pour tout le territoire de la monarchie prussienne. Scharnhorst avait eu, avant cette date, communication du texte de la commission de Königsberg, et ne s'en était pas montré absolument satisfait. Sur deux points il se trouve en désaccord avec Clausewitz lui-même. Celui-ci avait pensé que la Landwehr ne servirait qu'à l'intérieur même du pays, dans une guerre purement défensive; d'autre part, il s'était déclaré adversaire d'une cavalerie de Landwehr : « *Die Errichtung anderer Milizen als Infanterie*, lisons-nous dans son projet, *ist durchaus zu widerraten*. » Sur ces deux points le règlement, du 17 mars établit des prescriptions contraires. Tous ces textes ont été publiés dans les *Beihefte zum Militär-Wochenblatt*, 1846, en particulier le projet de Clausewitz aux pages 70 et 71 (Voir aussi BOYEN, *Beiträge zur Kenntnis des Generals von Scharnhorst*, Berlin, 1833, pp. 44 sqq).

A la fin de mars, Clausewitz, envoyé comme attaché militaire russe à l'armée de Blücher, arriva à Dresde. Il comptait sur la victoire; il savait la grande infériorité de l'armée française en cavalerie; il tenait pour probable une très prochaine entrée de l'Autriche dans la coalition; il n'avait pas absolue confiance dans le Roi et détestait ses conseillers, Knessebeck, Ancillon; mais il savait qu'autour de Blücher les chefs n'avaient qu'une âme et que les volontés étaient fermes. « Si dans ces conditions nous perdions courage, nous mériterions les verges (1^{er} avril 1813). » Jamais il ne s'était senti si heureux, tandis que l'armée de Blücher marchait de Dresde vers Altenbourg. Les hommes chantaient : « *Auf, auf, Kameraden!* », et poussaient des cris de joie à la tyrolienne. On parcourait, au printemps revenu, une contrée magnifique; Clausewitz se trouvait de nouveau en terre allemande; à la tête de cette « ra-

vissante petite armée » se trouvaient ses amis Scharnhorst et Gneisenau; c'était « l'idéal d'une existence terrestre. ». Dans l'entourage de la famille royale, on traitait en général Clausewitz avec une extrême froideur, parce qu'il avait quitté le service de la Prusse; le Kronprinz, son ancien élève, ne lui adressait même pas la parole, et le Roi ne répondait rien à Gneisenau et à Scharnhorst, qui s'employaient à obtenir la réintégration de leur ami dans l'armée prussienne; malgré cette malveillance, Clausewitz éprouvait une satisfaction fière à servir sa patrie; en d'autres circonstances il n'eût pas souffert la moindre humiliation, mais il lui plaisait de se dire qu'il servait encore son Roi alors même que celui-ci ne lui en savait aucun gré. A la tête de la cavalerie prussienne, peut-être moins médiocre entraîneur d'hommes qu'on ne l'a souvent supposé, Clausewitz chargea les Français à Grosz-Görschen (2 mai) et à Bautzen (20 et 21 mai).

Après l'armistice de Pläswitz, Clausewitz rédigea, à l'invitation de Gneisenau, le mémoire intitulé : *Campagne de 1813 jusqu'à l'armistice*. Ce mémoire parut en 1813 à Glatz, fut réimprimé l'année suivante à Leipzig, et figure aujourd'hui dans ses œuvres (*Befreiungskriege*, 1906, pp. 187-231). Destiné à enflammer le patriotisme des troupes, il s'adresse aux soldats prussiens. Brièvement, Clausewitz rappelle les événements depuis la bataille d'Iéna, les efforts faits par le Gouvernement pour augmenter l'armée par le système des Krümper, mettre en état les forteresses et fabriquer des armes; en fin de compte, quelques semaines après que les débris de l'armée française, semblables aux épaves d'un vaisseau naufragé, eurent été refoulés par les Russes au delà de la Vistule, une armée prussienne de 110.000 hommes était sur pied, remportait quelques très honorables succès, notamment à Möckern, tenait tête à l'armée française à Grosz-Görschen et battait en retraite en bon ordre, sans avoir été précisément vaincue et sans avoir perdu de matériel, ayant fait tout ce que la patrie pouvait attendre d'elle et tout ce que Dieu demande des défenseurs d'une

cause juste et sainte. La bataille de Bautzen non plus n'avait pas été une défaite; on avait reculé par prudence, refusant à Napoléon une bataille décisive, et sans perdre un seul canon. Puis un armistice avait été conclu, et maintenant la campagne allait recommencer, mais avec l'aide de l'Autriche. Qui eût prédit, en décembre dernier, ce complet revirement de fortune? La Providence n'avait-elle pas favorisé la Prusse au delà de toute espérance? A présent, la victoire n'était pas encore sûre, mais très probable; or on ne peut jamais compter à la guerre que sur des probabilités. Le découragement n'était plus permis. « Camarades, concluait Clausewitz, je vous dédie ces lignes. Si j'ai fait du bien à vos cœurs et satisfait votre esprit, mon but est atteint, et la tempête des événements pourra alors disperser ces feuilles, qu'il n'en reste plus aucune trace! »

Au mois de juillet, Clausewitz rédigea aussi le petit mémoire intitulé : *Ueber den Parteigängerkrieg des Majors von Boltenstern* (Cf. PERTZ, *Vie de Gneisenau*, III, p. 623). La guerre reprendrait sans doute en Silésie; il faudrait occuper avec des corps de partisans les montagnes, d'où l'on menacerait le flanc droit de l'ennemi; deux compagnies de tirailleurs et deux escadrons de l'armée active seraient confiés au major de Boltenstern; cet officier opérerait dans la région de Hirschberg et de Schreiberhau; avec l'aide du Landsturm et de tous les gens de bonne volonté qui se trouveraient dans la région, il empêcherait l'ennemi d'opérer par simple intimidation des réquisitions, enlèverait le bétail, ferait des reconnaissances; en même temps un corps de 5.000 à 6.000 hommes, pris à l'armée active et à la Landwehr, occuperait le comté de Glatz.

Pendant l'armistice de Pläswitz une légion russo-prussienne, dont depuis des mois il était question, avait été définitivement constituée; elle faisait partie du corps de Wallmoden (1). Le Tsar y appela Clausewitz, qui arriva,

(1) Cf. B. VON QUISTORP, *Die Kaiserlich Russisch-Deutsche Legion*. Berlin, 1860.

le 8 août, au quartier général de la légion, près de Schwerin. Wallmoden choisit Clausewitz comme chef de son état-major. Clausewitz prit une part très active aux opérations contre Davout. Au milieu de février 1814, il entra avec la légion dans les Pays-Bas; au moment de l'abdication de Napoléon, en avril, il se trouvait en Flandre. Dans ses lettres, il relate les menues opérations du corps de Wallmoden contre Davout et les Danois; il a peur que l'énergie de Blücher et de Gneisenau ne soit contrariée par les hésitations et la discorde des alliés, la pitoyable lâcheté des grands dignitaires (*die Erbärmlichkeit der vornehmen Staatsdiener*), avant tout par la pusillanimité de Schwarzenberg; il craint que la paix ne soit conclue avant l'arrivée des Alliés à Paris. Quand lui arrive enfin la nouvelle de l'abdication de l'Empereur, il exprime amèrement son regret des ménagements avec lesquels les Alliés traitent le vaincu; les maréchaux et une partie de l'armée resteront les partisans de l'Empereur; le nouveau gouvernement français fera des mécontents; Napoléon demeurera puissant; il aurait fallu lui donner le coup de grâce en le payant de ses forfaits par un mandat d'arrêt (*mit einem Steckbrief für seine Greueltaten*).

La campagne finie, la légion fut admise dans l'armée prussienne. Fièrement, Clausewitz déclara qu'il écrirait au Roi pour lui faire savoir qu'il ne voulait point profiter de cette occasion pour rentrer subrepticement à son service, et qu'il ne reprendrait l'uniforme prussien que s'il pouvait compter sur la bienveillance de Sa Majesté (Cf. lettre du 12 avril 1814). Nous ne savons pas s'il envoya effectivement une lettre au Roi; en tout cas, ce fut inutile, car dès le 11 avril, Frédéric-Guillaume avait signé la nomination de Clausewitz au grade de colonel dans l'armée prussienne. Clausewitz demeurait provisoirement attaché à la légion, toujours cantonnée aux Pays-Bas; pendant plusieurs mois il ne s'écarta guère d'Aix-la-Chapelle, où, malade de la goutte, il prit les eaux.

Nommé en avril 1815 chef d'état-major du 3^e corps prussien sous les ordres de Thielmann, il vit la bataille de

Ligny; le 18 juin il aida Thielmann à contenir Grouchy à Wavre. Le 19 juin, Thielmann se décidait à battre en retraite devant Grouchy, mais reculait trop loin dans la direction de Louvain et perdait contact avec l'ennemi, ce qui permit à Grouchy, dès qu'il apprit la défaite de Napoléon, de rebrousser chemin et de gagner la Sambre sans encombre. Dans quelle mesure Clausewitz est-il coupable de cette perte du contact, qui sauva peut-être Grouchy, c'est ce qu'il ne paraît pas possible de savoir avec certitude, mais Treitschke n'hésite pas à admettre qu'à Clausewitz revient une large part de responsabilité (Cf. *Histoire de l'Allemagne au dix-neuvième siècle*, I, p. 764).

Clausewitz prit ensuite part au siège de Paris. Dans deux longues lettres, datées du Plessis-Piquet, il fait part à Marie de ses impressions. Il a l'esprit assez tranquille. Par exemple, pendant cette effroyable course vers Paris où, dans l'armée poursuivante elle-même des hommes, épuisés, se tuaient de désespoir, il a pris, raconte-t-il, le temps de regarder le pays et de visiter le château de Compiègne. Il est heureux de voir à ses pieds, du haut de la terrasse de Meudon, la dominatrice du monde, maintenant humiliée; mais s'il se réjouit de ce spectacle, c'est moins par sentiment de vengeance satisfaite qu'en artiste, tant lui paraît merveilleux ce panorama de villages et de châteaux dans la vallée de Sèvres. Est-il donc à la longue blasé sur les événements et son énergie se relâche-t-elle? Ou bien ces heures paisibles et oisives ne sont-elles pas plutôt le suprême triomphe de l'individualité héroïque, qui ne se laisse pas perpétuellement dominer par les choses, mais revendique ses droits propres et sait par instants jouir librement du monde et d'elle-même? Cet individualisme, l'oubli momentané des plus angoissants problèmes politiques, est un trait caractéristique de plusieurs de ces héros de l'indépendance allemande. Scharnhorst lui-même, à la veille de la guerre de libération, ne s'éprenait-il pas de Friederike Hensel, et ne lui donnait-il pas au moment de mourir, en juin 1813, ses dernières pensées, tout autant qu'à sa patrie? Certes, les

moments de jouissance toute personnelle sont rares chez Clausewitz, en général si oublieux de lui-même; il en connaît cependant, et il s'applique même à en avoir, avec l'amertume d'un cœur que les hommes ne satisfont pas et qui veut chercher en lui-même ses émotions et sa vie.

Une note chagrine ne manque pas de se faire entendre dans les lettres écrites pendant la campagne de France. Clausewitz dit à sa femme que le moment où il la reverra lui sera plus agréable encore que tous les triomphes militaires. C'est qu'il avait bien des désillusions. Il prévoyait que la Prusse n'obtiendrait pas à la prochaine paix tous les avantages espérés. Il sentait aussi que, la victoire étant gagnée, les Alliés cessaient d'avoir le beau rôle. Il lui répugnait de voir leurs armées fouler aux pieds un ennemi impuissant, se livrer au brigandage, les officiers eux-mêmes se montrer aussi avides que les Français l'avaient jamais été. On triomphait brutalement; les Prussiens mêmes n'avaient rien de l'attitude correcte et noble (*vornehm*) qui convient aux vengeurs du droit; des passions viles, des conflits de cupidité surgissaient. « Je croyais, écrit mélancoliquement Clausewitz, que nous jouerions un plus beau rôle. *Die ganze Rolle, die wie übernommen haben, hätte ich mir schöner denken können* (12 juillet). » La moins vulgaire attitude était encore celles des vaincus. Nous savons de reste que Clausewitz n'aimait pas les Français. Dans l'entêtement avec lequel ils espéraient encore, en juillet 1815, quelque retour de leur fortune, il voyait un ridicule mélange de démençe et de naïveté. Et cependant il n'y avait pas moyen de leur refuser une certaine estime. « Aucun désastre, écrit Clausewitz à Gneisenau, d'Étampes, le 24 juillet, n'a pu courber les Français jusqu'à l'humiliation et à l'hypocrisie; ils nous regardent avec une fierté froide, un air de méchanceté à peine dissimulé (*ein kalter Stolz, eine nachlässig verhehlte Tücke*). » Et, du Mans, dans une lettre du 18 août à Gneisenau, il écrit ces lignes, réconfortantes pour notre patriotisme français : « Il ne faut pas exiger le désarmement de la France, car ce serait pousser au paroxysme de l'exaspé-

ration ce peuple, qui a pris les armes pour la même cause que nous, avec plus d'enthousiasme seulement, et plus d'audace (*für dieselbe Sache, wie wir, nur noch enthusiastischer und kühner*) » (1).

(1) La légende a en effet un peu embelli l'histoire; l'élan n'avait pas été en 1813 aussi unanime, même en Prusse, que les Allemands le croient communément aujourd'hui. A Kottbus, à Hirschberg, à Potsdam même et, après la bataille de Leipzig, dans plusieurs cercles de Westphalie, les hommes de la Landwehr se montrèrent très récalcitrants (Cf. von BOGUSLAWSKI, *Die Landwehr von 1813 bis 1893*. Berlin, 1893, p. 5). Quant au Landsturm, son rôle fut à peu près nul; une grande partie de la population resta inerte; en octobre 1813 le général von Elsner convoquait dans les Marches 6.000 hommes du Landsturm; 1.200 à peine se présentèrent (Cf. MEINECKE, *Vie de Boyen*, I, p. 299). L'énergique Götzen lui-même ne réussit pas à tirer grand parti du Landsturm en Silésie (Rapport du 1^{er} mai 1813).

CHAPITRE IV

Dernières années

Au lendemain des guerres de libération, la Prusse fut divisée en sept circonscriptions militaires (*Generalkommandos*). Gneisenau fut mis à la tête de la circonscription de Coblençe, c'est-à-dire du pays rhénan, nouvellement annexé (1). Clausewitz fut nommé son chef d'état-major et resta à Coblençe pendant trois ans. Les premiers mois de séjour à Coblençe comptent parmi les plus heureux de sa vie. Son affection pour Gneisenau était entière; les jours passaient joyeusement, les réunions et les fêtes ne manquaient pas. Mais Gneisenau fut bientôt remplacé par le général de Hake, que Clausewitz n'aimait pas; Hake, très minutieux, vrai inspecteur de caserne, ne lui laissait presque aucune initiative et il fallait lui obéir « comme un barbet dressé ». La vie de Clausewitz, un instant égayée, devint morne. Tourmenté par la goutte, il dut plusieurs fois aller prendre les eaux. Il fit aussi des voyages d'études; une relation très détaillée d'un voyage dans l'Eifel existe encore dans ses papiers. Nommé général-major en septembre 1818 il remplit à Aix-la-Chapelle pendant le congrès d'octobre et novembre de la même année les fonctions de commandant d'armes. Immédiatement après il se rendit à Berlin, où il avait été nommé directeur de l'*Allgemeine Kriegsschule*.

(1) En 1820 les *Generalkommandos* furent appelés *Korpsbezirke* et l'on forma une huitième circonscription en dédoublant celle de Poméranie; ces huit *Korpsbezirke* demeurèrent jusqu'à nos jours les huit premiers territoires de corps d'armée; Coblençe fut le chef-lieu du huitième.

La grande préoccupation de Clausewitz à cette époque fut la défense de la frontière de l'ouest et l'organisation militaire. Il écrivit un mémoire, encore inédit, sur la fortification de Trèves; un autre, également inédit, sur le projet du président de Motz, relatif à un échange de provinces (1). Cette dernière question l'intéressait beaucoup. Il était d'avis que si l'Allemagne était condamnée à conserver un archipel de petits États, c'était au centre qu'il fallait les laisser, et non aux frontières, où ils garderaient leur indépendance et pourraient devenir la proie de l'étranger. La Prusse devait, aux extrémités de l'Allemagne, faire un bloc compact, être en face de la France, sur la courtine inexpugnable du Rhin, la sentinelle de l'Allemagne. Ce faisant, elle gagnerait le respect des petits États allemands, fortifierait son autorité, élargirait son cercle d'action. En même temps, il s'agissait d'organiser l'armée de la Confédération germanique (*Bundesheer*). Dans une lettre du 15 mars 1818, à Gneisenau, Clausewitz écrit que pour obtenir le maximum de puissance militaire, il convenait de laisser à tous les États de la Confédération une grande liberté quant au recrutement et à l'organisation des effectifs, que l'initiative laissée à tous et l'émulation étaient les meilleurs moyens de faire lever des soldats, qu'en cas de guerre le danger commun suffirait à unir tous les contingents du *Bundesheer*. La même idée est exprimée dans le manuscrit intitulé : *Ueber die Errichtung des deutschen Militärsystems*, manuscrit dont nous ignorons la date exacte (1820?). Clausewitz y déclare qu'il faudrait seulement exiger de chaque État un contingent égal aux trois centièmes de la population et se contenter de faire contrôler les grandes lignes de l'organisation de chaque État par un comité militaire nommé par le Bundestag.

Les dispositions récemment établies par le ministre Boyen (*Wehrgesetz* du 3 septembre 1814 et *Vorläufige*

(1) Cf. H. VON TREITSCHKE, *Deutsche Geschichte im 19. Jahrhundert*. II, pp. 129 et 130.

Bestimmungen du 29 mars 1815) n'étaient pas toutes du goût de Clausewitz. Ces deux hommes, assez d'accord malgré tout quant au fond, ne s'aimaient cependant pas beaucoup. Il y avait entre eux une différence évidente de tempérament et d'éducation. Boyen, élevé jusqu'à l'âge de douze ans par sa tante, femme très douce et très pieuse, avait beaucoup plus de bienveillance envers les hommes que Clausewitz, était moins âpre, moins bref, moins autoritaire et moins décidé. « Boyen, écrit Clausewitz à Gneisenau le 12 octobre 1816, a sur la plupart des questions des idées très différentes des miennes et me trouve arrogant et d'humeur inconciliable (*anmassend und unverträglich*). » Clausewitz pensait que ses règlements manquaient de rigueur. « Sa loi sur le recrutement, écrit-il à Gneisenau le 14 novembre 1816, est un salmigondis de libéralisme et d'arbitraire. » Qui devait faire partie de l'armée active et qui pouvait en être exempté? On ne savait, et le bon plaisir des conseils de revision était scandaleux. « Les pauvres deviennent soldats et les riches restent chez eux (28 avril 1817, à Gneisenau). » En conséquence, les pauvres détestaient le Gouvernement et les riches le courtoisaient, de sorte que la population entière se corrompait, par la faute du Gouvernement même. On aurait pu aisément mettre un terme à cette situation, fixer par le tirage au sort le nom des exemptés, et c'est ce que le peuple réclamait. Au lieu de cela, Boyen imaginait le moyen suivant : les jeunes gens de chaque classe appelée figuraient sur les rôles d'après le jour de leur naissance, de sorte que quiconque était né en janvier était sûr d'être pris, et quiconque était né en décembre avait toute chance de ne pas l'être; cela provoquait bien des jalousies. D'autre part, tous les hommes exemptés demeuraient soumis à l'appel jusqu'à vingt-quatre ans et n'étaient nullement sûrs, malgré une première exemption, de n'être pas enrôlés plus tard; les opérations du recrutement, au lieu d'être terminées d'un seul coup, traînaient donc en longueur. D'une façon générale, faute de décision, on faisait naître l'inquiétude et l'impatience, tout comme

si, au lieu d'un cautère énergique, le médecin avait posé un emplâtre, qui ne fait pas plus d'effet, mais cause une irritation générale.

Pendant douze ans Clausewitz remplit à Berlin les fonctions de directeur de l'École de guerre. C'est Gneisenau qui lui avait procuré cette place, pensant lui ouvrir ainsi un vaste champ d'action. Mais les fonctions de Clausewitz furent de peu d'importance, purement administratives; car l'enseignement était confié à une commission d'études. Tout au plus Clausewitz put-il, au début de ses fonctions, dans un mémoire adressé à Boyen, proposer certaines réformes. Il trouvait que l'École ressemblait trop à une Université, que les officiers y étaient, comme des étudiants, trop libres de travailler à leur guise, ou de ne pas travailler, qu'ils étaient cependant, par leur éducation antérieure, moins prêts que des étudiants au travail personnel et à la pensée originale, que par conséquent l'enseignement devait avoir un caractère professionnel et pratique plutôt que celui de la science désintéressée, que les cours devaient être réglementés, qu'il fallait contrôler les cahiers des élèves, en résumé diriger l'École comme un gymnase; parmi ses propositions particulières, notons qu'il demandait la création d'un cours de logique. Ce mémoire est conservé à Berlin aux Archives du ministère de la Guerre; il est daté du 21 mars 1819 (Cf. MEINECKE, *Vie du général Boyen*, II, p. 111). Un instant il fut question de donner à Clausewitz des fonctions diplomatiques auprès d'une cour étrangère, et il s'y sentait assez apte; mais il ne fut pas donné suite à ce projet et Clausewitz resta à Berlin. Il était devenu de plus en plus taciturne et solitaire. Il ne fréquentait pas les fonctionnaires civils et se mettait à les détester : « Je n'ai jamais été leur ennemi, mais en vieillissant je sens que je le deviens; car il y a chez ces Philistins tant de vanité, de morgue et de mesquinerie, qu'il y a de quoi désespérer. » (Lettre du 9 septembre 1824 à Gneisenau.) Dans l'armée son seul ami était Gneisenau, et il le lui écrivait tristement (21 août 1820). Mais il avait des loisirs et les consacra à

l'étude; c'est à cette époque qu'il rédigea presque tous les grands travaux militaires qui ont fait sa célébrité.

Outre ces ouvrages nous possédons, comme documents sur sa pensée d'alors, quelques importants mémoires, et notamment ceux où il discute la question de la Landwehr, organisée en 1815 par Boyen (1). Cette Landwehr avait des adversaires acharnés, parce qu'elle coûtait cher, parce qu'elle passait pour un auxiliaire possible de révolution populaire et qu'elle contrariait le vieux féodalisme prussien. Wittgenstein (2) pensait qu'organiser la Landwehr, c'était de gaieté de cœur fournir au peuple des armes pour la guerre civile (3). Kleist de Nollendorf, le duc Charles de Mecklembourg, Marwitz, Borstell, étaient ou hostiles, ou tout au moins sceptiques quant aux vertus de la nation armée. Ils avaient peine à croire que l'armée pût devenir nationale sans perdre l'esprit militaire et ils s'inquiétaient de voir la bourgeoisie devenir, ici comme ailleurs si envahissante; ils déclaraient que la plupart des officiers de la Landwehr, comparés à ceux de la vieille armée prussienne, ne valaient rien, parce qu'ils n'avaient pas le sens de l'honneur. Clausewitz, fidèle aux enseignements de Scharn-

(1) Rappelons quelques faits. Le service militaire obligatoire, dont le principe ne put d'ailleurs être strictement appliqué, fut décrété en Prusse le 3 septembre 1814. Le règlement de la Landwehr fut promulgué le 21 novembre 1815. La nouvelle Landwehr différait beaucoup de celle que Scharnhorst avait organisée en 1813; cette dernière comprenait des hommes de dix-sept à quarante ans, qui n'avaient pas passé par l'armée active; la Landwehr organisée en 1815 devait comprendre des hommes de vingt-cinq à quarante ans qui auraient pour la plupart déjà servi de vingt à vingt-cinq ans dans l'armée active et sa réserve. La nouvelle Landwehr promettait donc d'être mieux exercée que celle de 1813; mais Boyen et ses amis se flattèrent de la voir animée du même patriotisme que son aînée; la conséquence de cet optimisme fut qu'on négligea de donner à la Landwehr nouvelle de solides cadres, un nombre suffisant de bons instructeurs; la discipline fut médiocre; et c'est ce qui amène le réaliste Clausewitz à formuler sur l'œuvre de Boyen quelques réserves.

(2) Nous voulons parler non du général russe de ce nom, mais du ministre de la police W. L. Wittgenstein, qui déjà en 1813 avec Scharnweber, le ministre de la Justice von Kirchhausen et le préfet de police von Lecoq s'était élevé contre la création du Landsturm.

(3) La Landwehr était armée en effet, chacun de ses *Bataillonsbezirke* possédait un arsenal permanent.

horst, est partisan résolu de la Landwehr. Tandis que les officiers aristocrates prussiens ne voyaient guère plus loin que la Prusse, et, en Prusse, plus loin que l'intérêt de leur caste, il avait à cœur le salut de l'Allemagne entière et en appelait, pour l'assurer, à toute la nation. Cela ne veut pas dire qu'il fût entièrement d'accord avec Boyen sur la valeur de cette Landwehr. Boyen, beaucoup moins formé par l'histoire et d'un réalisme moins exact, avait un optimisme que Clausewitz ne partageait guère. Il espérait que, même une fois tombé l'enthousiasme de 1815 les hommes de la Landwehr, en pleine paix, apporteraient aux exercices militaires un haut esprit de sacrifice, et que par l'accomplissement strict de ces devoirs militaires se poursuivrait une éducation morale de la nation. Clausewitz au contraire, très froid, était beaucoup moins confiant. Il estimait impossible la formation d'une solide cavalerie de Landwehr (28 avril 1817, à Gneisenau). Il était convaincu que les qualités du soldat ne sont pas toutes celles du citoyen, que la guerre est une activité distincte de toutes les autres, que sans esprit de corps une troupe ne vaut rien, et que les hommes de la Landwehr ne pouvaient avoir de valeur sûre (Cf. *Vom Krieg*, p. 141). Toutefois, il pensait aussi qu'incontestablement la Landwehr apportait à l'armée active un surcroît de force; sa valeur n'était pas calculable, ni toujours égale à elle-même, mais l'enthousiasme du moment pouvait dans le danger donner aux masses populaires une formidable puissance. D'ailleurs cette Landwehr avait fait ses preuves. Aussi, dans l'ensemble, Clausewitz n'était-il pas très éloigné de Boyen.

Le mémoire de Clausewitz intitulé : *Ueber unsere Kriegsverfassung*, dont le brouillon est conservé, a été probablement écrit en 1819; il a été publié dans la *Zeitschrift für Kunst, Wissenschaft und Geschichte des Krieges* (1858, 7^e fascicule, pp. 41-67) (1). Clausewitz compare d'abord

(1) SCHWARTZ (II, p. 533) croit encore, en 1878, que le manuscrit de Clausewitz est demeuré inédit et le cite comme tel (n° 5). L'éditeur de 1858 a gardé

les forces actuelles de la Prusse à ce qu'elles étaient au moment de la catastrophe de 1806. Sans aucune espèce de doute, les réformes de Scharnhorst et de Boyen avaient procuré à la Prusse un gain énorme. Or cela seul importait. Dût-il en coûter de très fortes dépenses, on ne devait pas perdre de vue que l'existence même de la patrie était en jeu. Frédéric II consacrait aux dépenses de la guerre les deux tiers de ses recettes; la Prusse d'aujourd'hui menacée par de puissants voisins, ne devait pas hésiter à sacrifier la moitié de ses ressources financières pour assurer l'intégrité du territoire et la dignité nationale. On ne saurait se passer de la Landwehr dans une guerre défensive. Dans une telle guerre il faut faire peser sur l'ennemi tout le poids des masses populaires; or la Landwehr sert justement à donner à ces masses l'esprit guerrier. On prétend que l'ancienne armée, sans Landwehr, et constituée par de vieux soldats, était plus solide que l'armée nouvelle; cela est faux, parce que par suite des envois en congé l'instruction de ces vieux soldats était fort négligée; ils devaient servir pendant vingt ans, mais en réalité ne s'instruisaient que pendant quelques mois. On affirme que les officiers de la Landwehr ne valent rien parce qu'ils ignorent souvent le métier des armes, parce que ce ne sont souvent que des fonctionnaires, des commerçants, des industriels; on voit d'un mauvais œil ce corps d'officiers parce qu'il n'a pas l'ancien esprit de caste et est très mêlé d'éléments bourgeois. Il est incontestable que beaucoup de ces chefs nouveaux manquent de pratique (*Dienstübung*), mais ce défaut est en partie compensé par le fait que la voie est maintenant ouverte aux individualités robustes et ardentes; n'a-t-on pas vu en Espagne, en France, et en Allemagne lors des

l'anonymat, mais ne peut être que J.-L. Blesson. En 1818 Blesson (1790-1861) avait été professeur à l'École de guerre et copia, en 1821, le manuscrit de Clausewitz, ainsi qu'il est mentionné à la page 41 du fascicule en question. En 1824, il fonda avec C. v. Decker, ardent admirateur de Clausewitz, cette *Zeitschrift für Kunst, Wissenschaft und Geschichte des Kriegeres*, et elle servit de modèle au *Spectateur militaire*, fondé en 1826.

guerres de libération se distinguer des officiers sortis du peuple et qui n'avaient pas été soldats? Clausewitz convient enfin que l'organisation de la Landwehr, en ébranlant toute la masse populaire et en lui donnant le sentiment de sa force, la dispose à l'insolence présomptueuse et à l'insubordination. Mais le péril révolutionnaire à l'intérieur était moins menaçant que l'invasion étrangère. La Landwehr était indispensable. « La Prusse — telles sont les dernières lignes du mémoire — a besoin d'armer tout son peuple pour résister aux deux colosses qui ne cesseront de la menacer à l'est et à l'ouest. Craint-elle donc ses propres enfants plus que ces deux formidables ennemis? »

Un second mémoire, intitulé : *Ueber die politischen Vortheile und Nachteile der preussischen Landwehr* (Cf. SCHWARTZ, II, pp. 288-298) défend les mêmes idées. Il date de décembre 1819, c'est-à-dire juste du moment où Boyen et Grolman, se refusant à admettre les modifications de la Landwehrordnung réclamées par le Roi et les officiers de la vieille école, donnaient leur démission (1).

Évidemment, pense Clausewitz, en fournissant une organisation militaire, des officiers et des arsenaux au tiers de la population virile, on donnait au peuple une puissance considérable, dont il pourrait être tenté d'abuser. Précisément un vent de révolte soufflait partout, de sorte qu'il ne serait pas facile, en cas de sédition, après avoir épuisé tous les moyens de conviction et les conseils de sagesse, de faire rentrer les mutins dans l'ordre l'épée à la main. Et pourtant il fallait conserver cette Landwehr. D'abord la vraie sauvegarde du Gouvernement, ce n'était pas le désarmement du peuple, mais une politique honnête et sage, qui, dans l'armée active, la Landwehr et la nation, entretiendrait la fidélité à la dynastie. Que le Gouvernement

(1) Clausewitz annonce ce mémoire à Gneisenau dans sa lettre du 17 décembre 1819 et Gneisenau le soumit à Hardenberg. SCHWARTZ (II, p. 268) suppose au contraire que ce mémoire date des dernières années de la vie de Clausewitz (*Ende der zwanziger Jahre*), car, dit-il avec son vague habituel pour appuyer cette hypothèse, c'est à cette époque que s'élevèrent contre la Landwehr des voix très autorisées.

réunisse autour de lui les représentants de la nation, choisis parmi les hommes qui prennent à cœur les vrais intérêts du Gouvernement et ne sont pas étrangers au peuple; que ces représentants soient les premiers appuis et les amis du trône, comme en Angleterre le Parlement est l'auxiliaire de la royauté; qu'avec l'aide de cette assemblée le Gouvernement tienne tête énergiquement aux factieux, s'il s'en trouve; qu'autour du trône se rangent tous les hommes résolus, pénétrés du sentiment du droit; leur courage fera plus pour réduire les révolutionnaires à l'obéissance que des concessions sans fin et une douceur de martyrs. D'autre part, obtiendrait-on un avantage quelconque en supprimant la Landwehr? Assurément aucun. En effet, cette suppression n'empêcherait jamais l'armée permanente d'être gagnée par l'esprit révolutionnaire, comme on a vu en France, en 1789, l'armée royale fondre sous le vent de la Révolution et disparaître comme neige au printemps. En outre supprimer la Landwehr par peur d'elle ferait perdre au peuple la confiance qu'il avait dans le Gouvernement. Enfin, sans la Landwehr, la Prusse, entourée d'envieux et d'ennemis, est ouverte à l'invasion étrangère et, pour avoir eu peur de l'épée, périra par l'épée. La Prusse a tendu à l'excès ses forces militaires; mais c'est par une inéluctable nécessité; elle a besoin pour subsister d'un puissant esprit guerrier et de forces réelles. Après cette argumentation toute réaliste, quelques lignes entraînant, à l'usage des sentimentaux, terminent le mémoire. Beaucoup voudraient aujourd'hui faire table rase des réformes et revenir à l'armée de 1806; que ceux-là interrogent leur conscience; alors ils sentiront combien il serait coupable de détruire, d'un cœur léger, ce système militaire nouveau, sur lequel, pendant les années 1813, 1814 et 1815, les glorieuses destinées de la Prusse ont reposé, comme la Victoire debout sur un char de bataille (1).

(1) Il se trouve encore dans les papiers de Clausewitz un long manuscrit, dont la première moitié n'est pas de sa main; il porte le titre : *Einige Bemerkungen*.

Ce mémoire a un caractère aussi politique que militaire. C'est à des considérations toutes politiques qu'est consacré un autre très important traité, intitulé : *Menées politiques* (*Umtriebe*) et écrit après le congrès de Carlsbad; nous n'en possédons pas la fin (Cf. SCHWARTZ, II, pp. 200-244). C'est pendant son séjour à Coblençe que Clausewitz avait eu l'occasion de suivre de près les mouvements populaires et de préciser ses conceptions politiques. Il n'apparaît nullement hostile au libéralisme. Avec tous les grands hommes politiques de la Prusse, il se rend compte que le libéralisme est un élargissement de la vie sociale, la condition même du déploiement et du concours de toutes les énergies de la nation, une garantie de puissance. Il était poussé au libéralisme par sa conception énergique et large de la vie. Il n'aimait pas le féodalisme prussien, les formes rigides, mais le mouvement, les actions et réactions de forces. D'autre part, il avait trop le sens historique pour ne pas admettre que les institutions sont très caduques et il trouvait tout simple que l'ancien régime eût disparu. Il admettait par exemple fort bien l'égalité civile. Le 23 octobre 1820, il écrivait à Gneisenau qu'à son avis la Révolution avait produit d'excellentes choses, non pas le bien absolu, qui n'est pas de ce monde, mais des institutions que le temps avait rendues nécessaires, et qu'aucun Archimède politique ne remettrait la société à la place où elle se trouvait avant 1789. Il était seulement à craindre que les réactionnaires ne détraquassent la machine justement en voulant la remettre en son ancien état, et ces dangereuses manœuvres étaient sa « bête noire »; il se défiait notamment de Bernstorff et s'attristait de voir Hardenberg, très vieilli, résister de plus en plus mollement au parti de l'ancien régime (7 novembre 1818, à Gneisenau).

Cependant Clausewitz était trop dévoué à la monarchie prussienne et n'avait pas de la nature humaine une assez

kungen über die Ausführung des preussischen Landwehrsystems; im Jahre 1820 entworfen; il contient une foule de critiques et propositions de réformes dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer.

favorable opinion pour avancer très loin dans la voie du libéralisme. Il n'était pas du tout égalitariste. Il avait lu la *Restauration der Wissenschaften* de Haller, et en avait retenu cette vérité « simple et frappante » que la société ne peut vivre que par la dissimilitude de ses membres, de même que la variété des organes est pour la plante la condition même de l'existence (28 octobre 1817, à Gneisenau).

Il ne manquait nullement de sollicitude pour le peuple et il s'était par exemple, à Coblenz, vivement préoccupé de la misère très grande du pays rhénan après la guerre; mais en même temps, il avait déclaré que le peuple avait besoin d'être mené à la baguette et il s'était vanté de n'être pas de ceux qui marchaient dans le Rheinland sur la pointe des pieds, comme dans une chambre de malade. Il avait envoyé le 11 décembre 1817 à Gneisenau une note assez sévère sur Görres. Il le trouvait généreux et honnête, mais dangereux. « Görres a des principes plus démocratiques qu'il ne convient dans une grande monarchie; il est de ceux qui ne voient dans les hommes du peuple que gens pacifiques et honnêtes, pourchassés et malmenés à plaisir; il ne veut pas se rendre compte que gouvernés et gouvernants ne sont ni pires ni meilleurs les uns que les autres, faits de la même chair humaine, portés seulement à des erreurs diverses simplement par la diversité de leur situation politique et se tenant réciproquement en respect par un équilibre de puissance. » Enfin, dans sa lettre du 25 octobre 1818, Clausewitz blâme nettement le « jacobinisme » d'Arndt et de Jahn.

L'exposé systématique de toutes ces opinions exprimées çà et là au hasard des circonstances, c'est le mémoire intitulé : *Umtriebe*. Clausewitz y a surtout en vue l'état des esprits dans la province rhénane, tel qu'il l'avait étudié pendant ses voyages d'inspection autour de Coblenz. Mais il prend parti en même temps vis-à-vis de tout le mouvement libéral. Les premières pages de ce traité sont consacrées à dégager les causes de la Révolution française. D'abord l'antagonisme de la bourgeoisie et de la noblesse.

La noblesse d'avant 1789 ne s'était pas encore habituée à obtenir de ses terres un bon rendement, c'est-à-dire à exercer une industrie tout comme les autres parties de la nation; elle menait une vie d'oisiveté et de luxe; elle vivait de dotations, de pensions, comme si l'État existait pour subvenir à ses besoins et non elle pour servir l'État dans l'armée. Il est vrai que beaucoup de nobles étaient officiers, mais le métier des armes n'était plus un service onéreux, mais seulement une sinécure et un privilège. La noblesse n'était plus vraiment guerrière, par conséquent n'avait plus de raison d'être. Or, tandis qu'elle menait cette vie de parasite et s'avilissait, la bourgeoisie travailleuse devenait de plus en plus puissante et éclairée : d'où un conflit entre les deux ordres, dans lequel la bourgeoisie profita des rançunes des paysans opprimés depuis des siècles par les nobles. La seconde cause de la Révolution ce fut l'anarchie de l'administration centrale. Cette administration s'était beaucoup compliquée à mesure que l'État grandissait, et cette complication facilitait le désordre; d'autre part les princes s'étaient habitués à se servir très arbitrairement des forces nationales, ménageant les privilégiés, et sans égards pour le peuple; de là une foule d'abus, que les philosophes du dix-huitième siècle relevèrent avec d'autant plus de fureur que le sens de l'histoire et des imperfections humaines leur manquait. Quand le conflit éclata, l'ancien régime, qui était sans assises, s'effondra. L'Allemagne n'avait pas autant que la France motif de se plaindre des nobles et de l'Administration. Mais elle fut entraînée par la contagion. Les savants allemands, dont la tête est pleine d'auteurs grecs et latins, et de l'idéal de la liberté antique, pensèrent que les philosophes français venaient de ramener l'âge d'or. D'ailleurs en Prusse le lamentable gouvernement de Frédéric-Guillaume II vint juste à propos pour fournir un prétexte aux exaltés : par ses gaspillages, ses maîtresses, son ridicule mysticisme, ce roi s'aliéna l'opinion publique. L'Allemagne salua donc la Révolution avec enthousiasme.

Les horreurs de la Révolution, un démocratisme effréné, la politique conquérante de la Convention et du Directoire ramenèrent les Allemands au bon sens. L'indépendance des États européens fut alors si gravement menacée que le sentiment national devint très vif en Allemagne. Cette exaltation nationale a brisé la puissance du despote; la France est réduite maintenant à ses anciennes frontières, et l'Allemagne a recouvré les siennes; la guerre est finie et les réformes nécessaires, dont le besoin a causé la Révolution, sont faites.

Et cependant les esprits ne sont pas apaisés. Une partie de la nation, et non la moins éclairée, réclame en effet deux choses : l'unité de l'Allemagne, et des constitutions. Sur le premier point, de jeunes exaltés s'abandonnent à des rêveries. Car l'Allemagne ne parviendra que par l'épée à l'unité politique, quand un de ses États subjuguera les autres : *Deutschland kann nur auf einem Wege zur politischen Einheit gelangen ; dieser ist das Schwert, wenn einer seiner Staaten alle anderen unterjocht*. Or ce temps n'est pas encore venu, et nul ne peut prévoir quel État exercera l'hégémonie. Quant au second point les libéraux devraient nous dire à quoi serviront des assemblées représentatives démocratiques et rivales du pouvoir exécutif. L'histoire en tout cas ne prouve guère leur utilité : c'est au moment de moindre liberté politique, sous Élisabeth et Cromwell, que l'Angleterre a joué dans l'histoire le plus beau rôle. Les débats parlementaires peuvent entraîner les gouvernements aux résolutions énergiques; mais ils peuvent aussi les paralyser; dans les États allemands, de faible étendue et entourés d'ennemis, il importe grandement que de tels débats n'empêchent pas les gouvernements de garder leurs secrets et d'agir avec rapidité. Il est certes fort légitime de chercher à aider le Gouvernement et à le contraindre à être juste en lui adjoignant des conseillers députés par les diverses classes de la nation; mais si une institution est capable de donner à la politique d'un État sagesse, énergie et constance, c'est avant tout un ministère et un Conseil d'État, consti-

tués suivant des principes fermes et investis d'une autorité; de tels pouvoirs ne sont jamais un obstacle à la volonté énergique d'un grand souverain, et toujours un appui et un guide pour le souverain faible; ils sont de vrais organes d'action politique, nullement semblables aux assemblées populaires, où l'on tient plus de beaux discours qu'on ne fait de besogne. Un parlement comme le rêvent les démocrates allemands exerce sur l'opinion publique une influence néfaste; il jette les esprits dans une inquiétude perpétuelle; il fait croire à chacun que l'État a besoin de son aide immédiate, comme si cette agitation malade et les passions des discoureurs et des turbulents pouvaient être de la moindre utilité quant à la défense des intérêts généraux. Ce qui importe, ce n'est pas que les citoyens prennent une part immédiate à la direction des affaires, mais que, sans consacrer tout leur temps à leur vie privée, ils se rendent compte des grands intérêts nationaux et permanents, suivent la politique gouvernementale et témoignent qu'ils en sont ou n'en sont pas satisfaits. La satisfaction ou l'insatisfaction du peuple, sur laquelle il n'est pas difficile de se renseigner, suggérera au Gouvernement les mesures à prendre pour le bien général. C'est le spectacle des débats de la République française, c'est le contraste de cette animation et de la torpeur de la Prusse au même moment, qui ont poussé quelques bons esprits et un nombre plus grand d'ambitieux à réclamer des assemblées populaires; mais ni la République française n'était un modèle de vie politique sérieuse et ordonnée, ni la Prusse d'aujourd'hui n'est un corps inerte qu'il serait urgent de ranimer par des stimulants énergiques.

Au milieu des extravagances de la jeunesse libérale allemande deux faits furent particulièrement importants : la fête de la Wartbourg et l'assassinat de Kotzebue. Tous deux manifestent bien l'exaltation de ces jeunes gens qui vouent à tous ceux qui ne pensent pas comme eux, aux Philistins, une haine jacobine. Puis vinrent les inquisitions gouvernementales et, par réaction, une recrudes-

cence de démocratisation. Un des plus remarquables spécimens de la littérature démagogique, c'est l'ouvrage de Görres : *L'Allemagne et la Révolution*. Réquisitoire passionné, volcanique, rhétorique brillante et vide comme bulles de savon, malédictions et fureurs confuses de prophète. Le même ton déclamatoire frappe de tous côtés nos oreilles. On rêve d'unité allemande, de Moyen Age allemand, de liberté allemande, de régénération de l'Allemagne, sans savoir au juste ce que l'on veut, et comme si quoi que ce soit pouvait se faire du jour au lendemain par une explosion d'enthousiasme démocratique. Les démocrates savaient-ils seulement de quoi ils se plaignaient ? Un État allemand s'était-il rendu coupable d'abus ? Les princes se perdaient-ils de débauches ? Leurs chasses ravageaient-elles les champs de leurs sujets ? Proscrivaient-ils l'art et la science ? Faisaient-ils guillotiner ou fusiller les gens sans motif ? Il est vrai que les impôts, par suite du déficit causé par la guerre, étaient lourds en Prusse, vrai aussi que la misère était grande en Silésie, que depuis leur annexion à la Prusse les provinces rhénanes avaient moins de débouchés en France et aux Pays-Bas, que le commerce y souffrait, que les passages de troupes et les contributions militaires y créaient de lourdes charges, que la mauvaise récolte de 1816 y avait amené une effroyable famine, pendant laquelle le gouvernement prussien, avec un révoltant manque de conscience, n'avait fourni aucun secours. Mais ces maux étaient passagers, et dans l'ensemble les populations avaient toute raison d'être satisfaites ; la principale cause de leur agitation était seulement la vanité de quelques discoureurs préoccupés de jouer un rôle et de faire les entendus.

Les idées démagogiques ayant tourné la tête à quantité de maîtres d'école et le premier pédagogue venu ayant bien le temps de fausser l'esprit des enfants avant que ceux-ci reçoivent de la vie même un enseignement sain et non factice, il s'ensuivait que les gouvernements avaient le devoir d'intervenir, pour ne pas laisser gâter une géné-

ration; il n'était d'ailleurs pas admissible qu'ils se laissassent bafouer eux-mêmes plus longtemps. Au congrès de Carlsbad les gouvernements se concertèrent. L'Autriche reprocha à la Prusse d'être le foyer de la démagogie; de plus elle fit grief à l'armée prussienne (surtout parce qu'en 1814 Blücher avait pris en mainte occasion une énergique initiative) d'être animée d'un fâcheux esprit d'indépendance. — Ici s'arrête brusquement ce traité sur les *Menées politiques*. A en juger par la liberté avec laquelle Clausewitz s'exprime sur le chancelier Hardenberg, le ministre du commerce Bülow et le prince Metternich, il paraît certain que ce traité n'était pas destiné à une prochaine publication.

Dans bien des passages de ce petit traité Clausewitz apparaît fort autoritaire; mais au fond son langage n'est nullement d'un réactionnaire et d'un attardé. Assurément, il est l'aristocrate que blessent les grossièretés et la jactance plébéiennes et il est en même temps le penseur méthodique et réaliste qui s'intéresse moins aux aspirations plus ou moins vagues des hommes qu'aux formes présentes, et, par conséquent, est enclin à un certain conservatisme. Mais il est aussi l'homme probe et énergique qui ne songe pas à maintenir de mauvaise foi des institutions devenues iniques. Et il est le bon historien qui assiste en spectateur impartial et d'une âme impassible aux désagréations et aux réorganisations de l'édifice social amenées par la nature des choses. L'idée politique de Clausewitz se résume donc peut-être ainsi : dans un pays monarchique le Gouvernement légifère sans le peuple, mais pour le peuple; il n'écoute point les réclamations vaines, mais il ne contrarie aucune des vraies forces sociales; il assiste à leur jeu, à l'accroissement des unes et au décroissement des autres; il accepte les instables rapports de ces forces et préside dans un esprit d'équité à leur lutte, qu'il s'efforce de rendre pacifique; il émerge au-dessus de la nation et la guide, mais il ne la méconnaît pas et il s'efforce de la représenter tout entière.

En juillet et août 1825 Clausewitz se rendit à Marienbad et à Prague par Wittenberg, Iéna, Hof et Eger. Il étudia avec soin le terrain de bataille d'Auerstedt et d'Iéna. Son journal de voyage (SCHWARTZ, II, pp. 269-288) n'est guère rempli que de détails topographiques.

La vie de Clausewitz ne redevint agitée qu'en 1830. Au mois d'août de cette année il fut nommé inspecteur de la deuxième inspection d'artillerie, à Breslau. Puis, quand, au début de l'hiver, la révolution de Pologne obligea la Prusse à prendre des mesures militaires à la frontière orientale, Clausewitz fut rappelé à Berlin. Mais, à ce moment, à la frontière occidentale, la révolution belge inquiétait davantage encore la Prusse. Clausewitz assista à Berlin, où il demeura jusqu'en mars 1831, à d'importantes conférences tenues par Gneisenau, le ministre de la Guerre von Hake, les généraux Krauseneck et Witzleben, afin de prendre des mesures de sécurité à la frontière franco-belge. Nous sommes parfaitement informés de ses actes et de son état d'esprit pendant cette courte, mais très inquiète période par son Journal du 7 septembre 1830 au 9 mars 1831 (SCHWARTZ, II, pp. 298-318) et par un certain nombre de mémoires.

Le très important mémoire intitulé : *Ueber einen Krieg mit Frankreich* (SCHWARTZ, II, pp. 418-439) fut écrit en août 1830, avant la révolution belge. Ce n'était pas le premier plan de guerre que Clausewitz esquissait depuis 1815 contre la France; le lecteur en trouvera un autre qui semble dater de 1828, dans l'ouvrage *Vom Kriege* (5^e éd., pp. 677-682); nous en reparlerons (Cf. *infra*, p. 143). En août 1830, Clausewitz considère comme inévitable une prochaine guerre contre la France. Il suppose que tous les alliés de 1815 seront de nouveau réunis. S'ils sont, dès la déclaration de guerre, en forces suffisantes, ils devront prendre l'offensive, même sans attendre les Russes, tout en se tenant sur la défensive en Italie et sur le haut Rhin. Une armée anglo-néerlandaise partira de la Sambre, une armée prussienne de la Moselle et de la Meuse; enfin une armée

autrichienne et de l'Allemagne du Sud partirait du Rhin moyen, de Mannheim ou Landau; les trois armées marcheraient résolument sur Paris. L'unité absolue de commandement étant impossible, chaque armée, comme dans la dernière guerre, aurait son chef indépendant. La Sardaigne et la Suisse restant neutres on attaquerait la France seulement des Vosges à la Manche, sur un front assez restreint; ce serait un désavantage, mais il serait largement compensé par le fait que les armées alliées concentreraient plus aisément leur action et qu'en envahissant une moindre partie de la France on pousserait à une guerre de défense nationale une moindre partie de la population française. Peut-être les forces colossales de la France empêcheront-elles les alliés de prendre tout de suite l'offensive. Il faudra alors organiser la défense avec la plus grande énergie, car les Français auront sûrement dans l'attaque l'élan et la passion dont ils ont fait preuve lors de leur première Révolution. C'est en Belgique et en Italie que la défense devra être le plus fortement organisée, car c'est là que les Français peuvent compter sur l'appui des populations et porteront vraisemblablement leur effort. En menaçant les Français sur ces deux points extrêmes on peut être sûr qu'ils n'attaqueront pas en grandes forces les États allemands du Sud. Les Autrichiens et les Souabes craindront sans doute cependant une invasion du côté de l'Alsace. Il faudra les convaincre que le danger n'y est pas très grand et que le gros des forces disponibles doit être employé ailleurs. Enfin il ne faudra pas, en Italie et en Belgique, chercher à garder de longues lignes de défense, mais concentrer les troupes, pour frapper de grands coups.

Ce mémoire fut remis par Gneisenau à Witzleben au mois d'octobre. Quelques semaines plus tard la situation s'était considérablement modifiée. La Belgique avait proclamé son indépendance; en cas de guerre de l'Europe contre la France, il était sûr qu'elle ferait cause commune avec cette dernière. Clausewitz rédigea alors, à la fin de l'année 1830, un nouveau plan, intitulé : *Betrachtungen*

über den künftigen Kriegsplan gegen Frankreich ; il a été publié en 1902 par le grand État-major, en appendice à la *Correspondance militaire de Moltke en 1859* (pp. 181-197). Clausewitz expose brièvement la situation nouvelle : la Pologne est soulevée, l'Italie s'agite et paralyse l'Autriche, la Belgique est en révolution et il faudra venir à bout d'elle en même temps que de la France. Il sera donc absolument impossible de mettre la France hors de combat. Une marche des Allemands sur Paris, par la Lorraine, n'a plus aucune chance de succès ; peut-être prendrait-on Metz, peut-être parviendrait-on jusqu'à Paris ; mais les Français conserveraient en Alsace et en Lorraine trop de places fortes pour ne pas menacer gravement les communications des Allemands, et Paris serait encore défendu par trop de troupes pour se rendre comme en 1815. De plus, en portant l'attaque sur la Lorraine on risquerait de laisser la frontière prussienne, du côté de Clèves, sans défense contre les Belges. Le parti à prendre était donc plutôt de se tenir sur la défensive dans l'Allemagne du Sud et de porter l'offensive en Belgique ; par cette offensive on couvrirait l'Allemagne du Nord, on recevait un bon renfort de la Hollande, et peut-être de l'Angleterre. La résistance des Belges serait d'autant moins énergique que chez eux les partis se heurtaient et qu'il serait facile de s'appuyer sur les orangistes, notamment à Gand et à Anvers. La Belgique se trouvait être l'occasion, l'objet et l'enjeu de la guerre ; il serait aisé d'en rester maître une fois qu'on l'aurait occupée, tandis qu'il serait très difficile d'en chasser les Français par des succès obtenus en Lorraine, pour la raison bien simple qu'à la conclusion de la paix le vainqueur obtient toujours beaucoup plus vite la cession des territoires qu'il a conquis que, par voie d'échange, celle des territoires qu'il n'occupe pas ; c'est sur le pays dont on veut s'emparer, qu'il est, en principe, préférable de porter l'offensive ; Frédéric II par exemple n'a pas conquis la Silésie hors de Silésie. Les lettres de Clausewitz à Gneisenau, pendant l'automne de 1830, ajoutent quelques détails à cette argumen-

tation. Puisqu'on avait laissé passer, en août, le moment favorable de prendre l'offensive, il n'y avait plus qu'à attendre; la guerre éclaterait inévitablement (*unvermeidlich*) au printemps; heureusement à cette époque la France, tirillée par les factions, se serait épuisée elle-même.

Enfin, en février 1831, alors que la famille d'Orléans refusait la couronne de Belgique offerte au duc de Nemours, Clausewitz, loin de croire que tout danger de guerre fût écarté, rédigea un troisième mémoire, qui complète le précédent; il fut remis à Witzleben et est conservé à Berlin aux Archives du ministère de la Guerre (Cf. VON CÄMMERER, *Clausewitz*, p. 122, note 11).

Afin d'aider à préparer moralement l'Allemagne à la prochaine guerre contre la France, Clausewitz rédigea encore un petit traité intitulé : *Situation de l'Europe depuis le partage de la Pologne* (SCHWARTZ, II, pp. 401-408), dont la date exacte n'est pas connue. Les libéraux de tous pays, dit-il, ne cachent pas leur vive sympathie pour la Pologne. Elle ne la mérite pourtant pas, et surtout son rétablissement créerait à la Prusse une situation extrêmement dangereuse, car la Pologne et la France s'uniraient fatalement; c'est même l'Europe entière qui serait inquiétée. Le rétablissement de la Pologne ne serait un gain que pour la France, qui est déjà démesurément forte. N'a-t-il pas été besoin, en 1814, d'une véritable croisade de toute l'Europe contre elle? Et n'est-il pas évident que cette France, à laquelle les alliés vainqueurs n'ont même pas repris l'Alsace, est demeurée un adversaire formidable, une nation unie, guerrière, intelligente, maîtresse d'un sol riche, bien situé et protégé par de bonnes frontières? Il est fou de laisser se faire quoi que ce soit en Europe dont la France puisse tirer quelque surcroît de force, tant que ne régnera pas, — et il n'est pas près de régner — cet état idyllique où les peuples, sans jalousie, ne se menaceront plus.

Un autre mémoire, rédigé dans le même esprit, est intitulé : *Sur les questions politiques actuelles et l'existence de l'Allemagne* (*Zurückführung der vielen politischen Fragen*,

welche Deutschland beschäftigen, auf die unserer Gesamt-Existenz. Cf. SCHWARTZ, II, pp. 408-417). Ce mémoire fut écrit à Berlin en décembre 1830. Clausewitz l'envoya, en gardant l'anonyme, à l'*Allgemeine Zeitung*, qui ne l'accepta pas, puis le présenta au conseiller Eichhorn, qui promit de s'employer pour le faire publier, mais la publication n'eut pas lieu. Ce mémoire est un appel au patriotisme allemand. Les Allemands, remarque Clausewitz, ont l'esprit trop peu réaliste; ils demeurent cosmopolites; ils s'enthousiasment pour des idées, mais leur enthousiasme est sentimental et vague; ils ne se doutent pas que pour de graves raisons de sécurité nationale ils devraient avant tout se préoccuper de leurs intérêts propres et immédiats. Il ne faut pas, en politique, se guider sur des conceptions philosophiques, mais discerner les intérêts positifs des peuples et savoir que l'ambition de puissants voisins impose à une nation soucieuse de son indépendance une conduite ferme et un certain égoïsme. On parle en Allemagne d'émancipation de l'Italie, de relèvement de la Pologne, comme si ces questions n'étaient pas liées à d'autres, comme si en en favorisant la solution on ne compromettrait pas gravement l'avenir de l'Allemagne. Il est cependant bien clair que l'Italie et la Pologne révoltées chercheront et trouveront en France un appui. Les Allemands ne devraient pas perdre de vue que la France est toujours prête à favoriser des perturbations politiques en Europe, qu'elle est toujours un foyer de révolution, parce que l'esprit révolutionnaire lui apparaît comme un moyen d'agir sur les peuples, de pêcher en eau trouble et de préparer ainsi sa revanche, la reconquête de la suprématie française, perdue depuis quinze ans. La France, unie, passionnée, est restée une formidable puissance. Il est fort à craindre que les Allemands n'aient bientôt à lutter de nouveau contre le démon de sa Révolution : plus que jamais ce sera leur existence même qui sera en jeu; ils périront s'ils n'apportent pas au combat l'énergie de 1813, un généreux esprit d'indépendance.

Le danger pressait moins du côté de la Pologne que de

la France. Toutefois Clausewitz estimait qu'il y avait d'énergiques mesures à prendre sur la Vistule. Il rédigea à ce sujet, en décembre 1830 aussi, des mémoires qui semblent perdus (Cf. SCHWARTZ, II, p. 302). Il détestait les Polonais encore plus que les Français, et en partie pour les mêmes raisons, à savoir pour leur vanité et leur turbulence. De plus il les tenait pour à demi barbares. A son avis la Pologne ressemblait moins à un État qu'à un pays tartare; politiquement elle ne comptait guère plus qu'une steppe déserte; elle était ouverte à tout venant, sans cohésion; elle s'était laissé démembrer sans souffler mot (Cf. *Vom Krieg*, pp. 362-363). Déjà, en mai 1812, traversant le grand-duché de Varsovie pour se rendre à l'armée russe, il écrivait à sa femme qu'il ne rencontrait partout qu'impertinence, qu'il méprisait cette nation polonaise, lâche et servile dans l'adversité, orgueilleuse et insolente dans la fortune, qu'enfin le partage de la Pologne avait été un bienfait (*eine Wohltat*) et le seul moyen de sauver ce pays de son abjection et de sa misère. Son opinion ne changea jamais, et, selon son habitude, il l'appuyait sur l'histoire; la lecture de Salvandy l'avait confirmé dans cette aversion. Il souhaitait donc de tout cœur le prompt écrasement des Polonais par le général Diebitsch. Malheureusement les opérations menaçaient de traîner en longueur; en février 1831 les Russes étaient vainqueurs à Grochow, mais il n'était pas sûr qu'ils cerneraient les Polonais à Varsovie; si ceux-ci échappaient à l'investissement sans d'ailleurs se sentir en état de se défendre plus longtemps ils chercheraient sans doute à se réfugier en territoire prussien, peut-être même, car tout était possible avec ces exaltés, à se frayer un passage à travers la Silésie jusqu'en Bohême et en France. En tout cas il importait d'empêcher l'insurrection de se propager dans la partie polonaise de la Prusse. Cette dernière mobilisa donc un corps d'armée et augmenta les effectifs de trois autres pour établir un cordon à la frontière. Au début de mars 1831 Gneisenau fut envoyé à Posen pour prendre le commandement de

toutes ces troupes et Clausewitz l'accompagna comme chef d'état-major.

Les lettres de Clausewitz à sa femme, datées de Posen ou des environs, sont le dernier document qu'il nous reste à analyser pour terminer cette biographie. Dans ces lettres perce sans cesse, malgré beaucoup de fermeté et de résignation, une vive inquiétude. D'abord on se trouvait dans l'incertitude quant aux mouvements des Russes et des Polonais; les Prussiens ne pouvaient ou n'osaient intervenir; il fallait assister à cette guerre de loin et dans une inaction qui rendait plus pénible encore l'attente du dénouement et plus irritantes les mauvaises nouvelles qui parvenaient de temps en temps à l'État-major. En même temps la situation devenait inquiétante en Italie; sans doute, sur l'ordre de Metternich, le général Frimont venait, en mars 1831, de rétablir l'ordre dans la Romagne, mais la France semblait vouloir aussitôt relever ce défi. Clausewitz pensait bien qu'en déployant le drapeau tricolore les émeutiers de Juillet ne réclamaient pas seulement la liberté, mais de la gloire, des conquêtes, ou du moins une suprématie morale, comme aux beaux jours de la grande République. La guerre pouvait éclater du jour au lendemain avec cette démocratie batailleuse et avide. Gneisenau était désigné d'avance pour prendre le commandement en chef; mais Clausewitz le sentait vieilli; Gneisenau, qui, aux jours de l'humiliation prussienne, avait eu plus de liberté d'esprit que lui, plus de jeunesse, l'élan plus spontané d'une nature plus heureuse, avait beaucoup moins d'initiative maintenant que sa vigueur physique s'en allait. Clausewitz lui suggérait des plans, s'efforçait de lui donner de l'entrain. Mais lui-même doutait. Les Autrichiens pouvaient être expulsés d'Italie d'un moment à l'autre; les Français pouvaient s'emparer du Luxembourg et au premier succès des Polonais ils exulteraient et jetteraient la question polonaise dans le foyer de la discorde européenne.

Tout en s'efforçant de distraire sa femme par quelques récits enjoués, Clausewitz a la franchise de ne pas lui cacher

sa profonde mélancolie : « Les beaux jours de notre vie sont passés. Le bien suprême auquel j'aspire encore serait de vivre avec toi loin du monde. Combien peu me plaisent ma situation et ma besogne actuelles ! Je me contrains souvent à être gai et à me réjouir de menues satisfactions, afin de rendre ma position tenable, mais au fond du cœur je me sens une grande tristesse (28 mai). » Voyant l'Autriche très jalouse de la Prusse, il se disait que la désunion des coalisés rendrait peut-être impossible tout succès dans la guerre imminente contre la France. « Cela me rend indigne de la tristesse, et je ne prends mon parti de toutes ces misères qu'en me disant qu'il ne nous reste plus longtemps à vivre et que nous ne laissons pas d'enfants (9 juin). » La nouvelle de la mort de Stein lui fait faire de non moins tristes réflexions : « Ainsi s'en vont une à une les figures qui nous étaient familières, et cela nous avertit que le temps n'est plus bien loin où nous disparaîtrons à notre tour. Je crois que Stein est mort sans regret, car il voyait beaucoup de choses sous le même lamentable aspect que moi et sentait qu'il ne pouvait plus rien faire pour conjurer le mal dans le monde (9 juillet). »

De jour en jour, pendant tout l'été de 1831, l'humeur de Clausewitz s'assombrit, bien qu'il fût encore en société assez aimable figure. Son habitude de méditer les événements et d'en calculer les conséquences possibles le prédisposait à mettre les choses au pire ; déjà pendant la campagne de 1812 le duc Eugène de Wurtemberg avait observé chez lui cette tendance au pessimisme (Cf. SCHWARTZ, II, p. 514). Le général Brandt a raconté quelles vives inquiétudes lui causèrent, à Posen, les mauvaises manœuvres des Russes (1). D'ailleurs de partout de mauvaises nouvelles arrivaient coup sur coup. En mai les Russes obtenaient à Ostrolenka un succès qui était loin d'être décisif. En juin l'œuvre de 1815 aux Pays-Bas était

(1) Cf. *Aus dem Leben des Generals von Brandt*, 2^e partie, 2^e éd. Berlin, 1870, pp. 96-159, sur la physionomie du quartier général prussien à Posen ; et sur Clausewitz en particulier pp. 98, 103 et 106.

définitivement ruinée, la Belgique recevait un Roi et il devenait bien clair que depuis des mois l'Angleterre n'avait rien fait pour empêcher cette sécession des Belges. En juillet Casimir-Périer obtenait sans difficulté l'évacuation du territoire pontifical par les Autrichiens. Le jacobinisme triomphait. « Partout les Français poussent à la révolte et à la défection, et proclament l'insurrection comme le plus sacré des droits. Je crains que personne n'ait la puissance de résister à ce mouvement. Vraiment, par des temps pareils, la mort n'est pas à craindre (29 juillet). »

Ces derniers mots font allusion au choléra, qui faisait en Russie des centaines de victimes et venait de franchir la frontière prussienne. Qu'arriverait-il si pour comble ce fléau et la détresse matérielle poussaient le peuple à la sédition ? Les *Fiancés* de Manzoni revenaient à la mémoire de Clausewitz. Depuis la peste de Milan le peuple n'avait pas changé ; c'était toujours la même défiance, le même affolement, les mêmes histoires d'empoisonnements et de maléfices. Clausewitz semble pressentir sa mort prochaine et ne plus songer qu'à s'y préparer. Il sait que le choléra peut l'emporter en quelques heures et il dit adieu à sa femme : « Si je meurs, chère Marie, ce sera à mon poste ; ne pleure pas trop une vie qui ne peut plus être bonne à grand'chose, car la folie générale devient telle qu'aucun homme n'y peut résister, pas plus qu'au choléra. Je ne puis pas dire avec quel mépris du jugement des hommes je quitterai ce monde... Ce qui me chagrine profondément, c'est de n'avoir pas pris plus soin de toi, mais ce n'a pas été ma faute. Je te remercie, cher ange, de l'aide que tu m'as prêtée en cette vie (29 juillet). »

Il était trop fier pour ne pas chercher à garder, au milieu de ses alarmes, une attitude résignée et calme, mais trop fier aussi pour se résigner sans combat. De là des alternances sans fin de renoncement et de révolte. Tantôt il écrit à Marie, que tout est vain, qu'il attend seulement avec un tranquille courage une mort honorable, tantôt que la sottise populaire, la turbulence des démocrates, les

friponneries des Français, les rodomontades de la Pologne le mettent hors de lui. Tantôt il essaie de laisser les choses aller leur cours, de se taire, de s'ensevelir dans sa propre amertume (*Es bleibt nichts übrig, als sich in die eigene Bitterkeit zu vergraben*), tantôt il veut agir, publier, même à ses frais, un petit mémoire analogue à celui qui lui avait été refusé quelques mois auparavant par l'*Allgemeine Zeitung*, ouvrir les yeux aux politiciens d'estaminet dont était infestée l'Allemagne, démontrer à tous l'orgueil de la France, la sottise brutale des journalistes anglais.

Le 24 août 1831 Gneisenau mourait du choléra. Clausewitz en fut très attristé. Mais ce qui acheva de l'abattre, ce fut d'avoir à ce moment de nouveau la preuve que le Roi n'aimait pas Gneisenau. En effet, le *Journal officiel* (*Allgemeine preussische Staatszeitung*) annonça la mort du maréchal par une simple notice empruntée au *Journal de Posen*, et en voyant disparaître un de ses plus dévoués serviteurs, un des plus illustres héros des dernières guerres, le Roi n'eut pas une parole de regret. « Non seulement, écrit Clausewitz le 21 septembre, le Roi a traité Gneisenau avec défaveur jusqu'au bout, mais encore il n'a rien fait pour s'en cacher; de ma vie je ne me résignerai à cela, je ne franchirai jamais cette montagne; *über diesen Berg komme ich nicht hinweg*. » A la peine que causa à Clausewitz cette froideur du Roi s'ajoutait la certitude que Sa Majesté n'avait pour lui-même aucune bienveillance (lettre du 5 septembre). Nous savons qu'il était extrêmement susceptible sur le point d'honneur et, bien qu'entièrement désintéressé, il souffrait de voir méconnaître son dévouement.

Revenu à Breslau après que les Polonais eurent mis bas les armes, Clausewitz y succomba, très débilité par le chagrin et frappé par le choléra, le 16 novembre 1831; deux jours auparavant le même fléau avait ravi Hegel à l'Allemagne. Clausewitz fut inhumé à Breslau, au Militär-Kirchhof, où sa tombe se trouve encore, et où cinq ans plus tard sa femme était enterrée à son tour.

Le portrait de Clausewitz qui figure dans l'ouvrage de Schwartz et qui a été souvent reproduit ne doit pas être ressemblant. La famille en possède un autre, d'expression toute différente. Clausewitz est représenté en uniforme russe, c'est-à-dire à l'âge de trente-trois ans. Il est bien là tel que l'imagination peut se le représenter, de taille moyenne, le corps élancé, brun, le visage un peu allongé, les traits accentués, la physionomie grave et presque sombre.

CHAPITRE V

De la nature de la guerre

L'essentiel de la pensée militaire de Clausewitz est contenu dans le gros ouvrage de *La Guerre*, divisé en huit livres. Clausewitz est très loin d'y avoir mis la dernière main ; il considérait cet ouvrage plutôt comme un ensemble de matériaux que comme un système définitif. Bien des rugosités, des longueurs, des redites, en rendent la lecture assez laborieuse. Ce qui le complique encore, c'est sa forme par endroits assez abstraite. Nous avons déjà dit que de très bonne heure Clausewitz aima la recherche des principes et les enchaînements déductifs. Cette tendance ne se démentit jamais chez lui. A chaque instant revient sous sa plume l'expression de « nature des choses ». Fréquemment nous lisons dans son livre de *La Guerre* des remarques comme celle-ci : « Rien n'est si important dans la vie que de dégager le point de vue duquel les choses doivent être saisies et jugées, puis de nous y tenir ; car c'est d'un seul point de vue que la masse des phénomènes se laisse embrasser en son unité (5^e éd., p. 642). » Il écrivait à Gneisenau, le 4 mars 1817, qu'il ne pouvait se corriger de son goût pour la déduction : « *Ich habe den unglücklichen Trieb, alles aus sich selbst zu entwickeln.* » Il ne sacrifiait d'ailleurs nullement l'expérience à la théorie ; il voulait seulement substituer à l'empirisme pur l'expérience réfléchie. On a souvent signalé comme le cachet original de son œuvre ce mélange des définitions de concepts si conformes aux habitudes philosophiques du dix-huitième siècle, et de l'esprit positif, du sens historique

qui s'est tant développé au dix-neuvième. Tel est, par exemple, le jugement de W. Scherer (*Geschichte der Deutschen Litteratur*, 9^e éd., p. 617) et de F. Meinecke (*Das Zeitalter der deutschen Erhebung*, 1906, p. 68).

Le premier livre est intitulé : *De la Nature de la Guerre*. La guerre n'a pas d'autre nature que le duel; elle est un duel savant, de peuple à peuple, dans lequel se résout le conflit d'intérêts collectifs (1). Nous définirons à son tour le duel : un acte de violence destiné à réduire un adversaire à notre volonté (*ein Akt der Gewalt, um den Gegner zur Erfüllung unseres Willens zu zwingen*). La violence et la destruction sont donc l'essence même de la guerre. De bonnes âmes imaginent qu'il y aurait sans doute moyen d'ôter à la guerre son caractère de brutalité; c'est une erreur; la guerre, d'après la définition donnée, ne connaît pas de ménagements. On prétend que les progrès de la civilisation ont rendu la guerre plus humaine; cela est vrai, mais simplement parce que l'intelligence, en jouant à la guerre un rôle de plus en plus grand, a trouvé des moyens moins brutaux que ceux des peuples primitifs; — moins brutaux, mais plus efficaces; et justement la preuve que le progrès de la civilisation n'a pas changé le caractère fondamental de la guerre, c'est le progrès des armes à feu. Nous répéterons donc que la guerre est un acte de violence, et qu'il n'y a pas de limite dans l'emploi de la violence (*Es gibt in der Anwendung der Gewalt keine Grenzen*).

Nous venons de définir le concept de la guerre. Mais il faut se garder de tirer de notre définition cette conclusion qu'en pratique la guerre consiste toujours en une

(1) Dans un manuscrit inédit intitulé : *Die Schlachten unter den wesentlichsten Gesichtspunkten betrachtet, ein Beitrag zur Darstellung der Fortschritte und Veränderungen in der Taktik*, nous lisons : « Man nennt Krieg nicht den Kampf zweier Menschen gegen einander, sondern den Kampf mehrerer vereinigten Truppen. Sich zweckmässig zu vereinigen und den Kampf zweckmässig in der Vereinigung zu führen, ist das Merkmal gebildeter Völker. Bei den ungebildeten und wilden ist im Grunde der Krieg oder das Gefecht weiter nichts als ein Kampf einer Menge Einzelner und der Begriff der Vereinigung bringt in ihrer Art zu kämpfen keine Modifikation hervor. »

brusque explosion de violence (1). Bien plutôt de nombreuses causes concourent à lui faire perdre ce caractère fondamental. D'abord les peuples sont comme de lourdes masses inertes; la guerre ne se fait pas sans modifier profondément leur vie, et il faut une force immense pour les mettre en mouvement. Une fois le mouvement commencé, bien des causes d'arrêt se produisent. Se dérober, laisser passer du temps est visiblement conforme à l'intérêt de l'armée la plus faible. Il est vrai que ce ne serait pas une raison suffisante pour que la guerre trainât en longueur, car si l'un des adversaires a intérêt à différer le combat, l'autre a dans le même instant, par une sorte d'opposition, de polarisation des efforts, intérêt à brusquer les opérations pour profiter de sa supériorité actuelle. Mais l'offensive foudroyante est rarement chose aisée, car la guerre met en jeu des forces matérielles et morales multiples, qui ne sont pas tout d'un coup portées au maximum. L'assaillant est ralenti aussi par les inévitables indécisions que cause l'ignorance des forces et des plans de l'ennemi. Les difficultés de l'attaque croissent d'ailleurs d'instant en instant par suite de l'éloignement progressif de la base d'opérations. Une autre raison du ralentissement des hostilités, c'est la timidité; car les hommes sont ainsi faits qu'ils cherchent et provoquent souvent le danger, mais le redoutent; la crainte joue dans le monde moral le rôle de l'inertie dans le monde physique, elle retarde l'action; les chefs d'armée sont souvent comme les joueurs de pharaon, qui n'aiment pas tout risquer sur une seule carte; ils ont peur de porter les coups décisifs, peur d'ailleurs secrète, inavouée, qu'ils s'ingénient à masquer par des raisons plus ou moins sophistiquées; ils cherchent moins à exterminer l'adversaire qu'à l'inti-

(1) Pour les développements qui suivent nous utilisons surtout le petit traité intitulé : *Ueber das Fortschreiten und den Stillstand der kriegerischen Begebenheiten*; Clausewitz l'envoya à Gneisenau en mars 1817; il a été édité par H. Delbrück dans la *Zeitschrift für preussische Geschichte*, 1878, pp. 233-240.

mider, à le lasser ; au lieu d'un pugilat c'est une ferrail-
lerie savante, avec des feintes, des tierces et des quartes,
sans tension extrême des forces.

Quelques autres causes de ralentissement dans la marche
des guerres se sont développées dans le cours de l'histoire.
La guerre est très vivement menée chez les peuples pri-
mitifs; mais des raisons morales affaiblissent chez les
peuples civilisés l'esprit guerrier. D'autre part les armées
modernes sont plus nombreuses, plus solidement appuyées
sur des forteresses, plus habiles à utiliser le terrain, et par
conséquent le vainqueur éprouve des difficultés de plus
en plus grandes aujourd'hui à vaincre vite et complète-
ment. Le génie de la guerre ne court plus d'un pied ailé
sur les empires. Au dix-huitième siècle surtout, la guerre
était devenue bien peu guerrière. On ne pouvait guère
terminer tout d'un seul coup, tant il y avait de forteresses
à prendre et de contingents à battre, sans compter qu'il
n'était pas facile à l'armée victorieuse, trainant avec elle
ses bagages, tentes, voitures de farine et fours de cam-
pagne, de poursuivre sa victoire. Mais surtout les dispo-
sitions morales étaient devenues très peu belliqueuses.
On cherchait à vaincre par des manœuvres, et sans se
battre. On commençait la guerre avec une certain entrain,
puis on s'en fatiguait; les pertes subies refroidissaient vite
l'ardeur des belligérants, et ils finissaient par rester debout
l'un en face de l'autre, chacun attendant que l'adversaire
voulût bien parler le premier de faire la paix. Il a fallu
l'esprit tout nouveau de la Révolution, la mobilité et l'élan
des troupes françaises, et l'audace inouïe de Napoléon,
pour remettre brusquement à nu le caractère essentiel
de la guerre; plus de tentes, plus de longs quartiers d'hiver,
mais une énorme consommation d'hommes et des efforts
ininterrompus jusqu'à l'écrasement de l'adversaire. Mais
de nouveau la guerre va se compliquer et se ralentir; car
la Landwehr est créée; ce n'est pas à coups de foudre
qu'un conquérant pourra briser une résistance vraiment
nationale. Cette difficulté croissante de la victoire déci-

sive et la certitude de ne l'obtenir qu'au prix d'effroyables pertes rendront-elles les gouvernements plus prudents et les guerres plus rares? C'est le secret de l'avenir.

Si enfin nous considérons les intérêts qui poussent les peuples à la guerre, il apparait clairement que le plus ou moins d'ardeur destructrice qu'ils y apportent dépend aussi de ces facteurs. Que des intérêts soient toujours en jeu dans les guerres, et les déterminent, cela ne saurait être tenu pour douteux. Assurément la guerre satisfait chez les hommes le simple besoin d'agir, de jouer avec le hasard et le danger; cependant ils ne bataillent guère pour le plaisir d'échanger des coups; autrement dit, la guerre n'est pas une activité de jeu, un phénomène indépendant dans la vie des peuples, une fin en soi; elle n'est que le moyen d'une fin politique. La guerre est une simple continuation de la politique par des moyens d'un autre genre : *der Krieg ist eine blosze Fortsetzung der Politik mit andern Mitteln* (1). Vérité bien simple et que Clausewitz n'a certes pas découverte, et cependant profonde en sa simplicité et son évidence mêmes. Elle achève de nous démontrer le caractère protéiforme de la guerre et les inévitables dégradations de sa furie essentielle. Suivant la nature et l'importance du but politique, les opérations militaires prendront tel ou tel cours, les peuples seront prêts à des sacrifices plus ou moins grands, concluront la paix plus ou moins vite. Si on les voit lutter désespérément pour sauver leur existence, on les voit aussi se battre pour le compte d'un allié, ou se mettre en campagne presque sans autre raison que la gloire de leurs armes, ou pour dérober un lambeau de province dont ils n'ont pas un impérieux besoin; dans ces derniers cas l'ardeur des troupes peut s'éteindre au moindre échec; on se met à attendre passivement de bonnes occasions de vaincre sans trop de peine, la guerre languit ou s'arrête dans une complète stagnation.

(1) Moltke a répété cette définition dans la séance du Landtag du 15 juin 1868.

En résumé, simple quant à son concept, la guerre est infiniment complexe en ses formes, et ses formes peuvent s'écarter beaucoup de son concept; elle revêt les figures les plus diverses, depuis la guerre d'extermination jusqu'à la simple surveillance armée des mouvements d'une armée étrangère. Notre définition primitive ressemble seulement à cette première couche que les peintres étendent sur leur toile; elle disparaît ensuite sous le tableau, tout en lui donnant un certain ton. Jamais les idées générales ne peuvent être utiles à autre chose qu'à donner à notre pensée et à notre vouloir telle ou telle tonalité fondamentale (Cf. *Vom Krieg*, p. 612).

Ayant défini la nature de la guerre, nous pouvons nous demander à présent quelles sont les qualités indispensables à des chefs. D'abord, de toute évidence, la vigueur physique et l'activité. Mais il s'en faut bien que ce soit tout. On se représente volontiers l'homme de guerre, par opposition à l'homme de science et de méditation, comme énergique, mais peu intellectuel; on honore sa bravoure, et l'on sourit de son indigence d'esprit. C'est là une vue bien courte. Assurément le chef d'armée n'a pas absolument besoin de savoir comment ont été faites les cartes dont il se sert ou les armes dont sont pourvus ses soldats. Il serait même fort dangereux qu'il eût la tête remplie de trop de détails techniques, car il en pourrait perdre la largeur des conceptions; rien n'est plus contraire au génie militaire que l'érudition et le pédantisme, et la preuve que beaucoup de connaissances ne sont pas nécessaires ici, c'est que beaucoup se sont révélés grands capitaines très vite et sans de longues études préalables. Il n'en est pas moins vrai que jamais on n'a vu de simples bravi dénués d'intelligence obtenir de brillants succès. Sans un esprit extrêmement perspicace, jamais un chef ne sortira des ténèbres qui règnent toujours à la guerre. Il lui faudra effectuer un perpétuel calcul de probabilités, avoir le sens du terrain, l'intelligence topographique (*Ortsinn*), connaître la nature humaine et deviner à chaque instant ce qu'il peut

attendre de ses troupes, prévoir si tel coup terrifiera l'adversaire ou au contraire l'exaspérera et le rendra plus redoutable; enfin, la politique et la stratégie se commandant l'une l'autre, il sera bon qu'il ait le génie d'un chef d'État. Bref, dans l'évaluation de tous les éléments des combats il devra posséder cette vivacité et cette clarté d'esprit que les Français appellent le coup d'œil. Peut-être l'homme de guerre a-t-il besoin de cette qualité plus que qui que ce soit. Dans presque toutes les autres formes de son activité l'homme utilise des connaissances assez sûres, objectives, qu'il peut tirer de livres poudreux et appliquer presque automatiquement; c'est ainsi qu'un architecte peut calculer la résistance d'un contrefort à l'aide de formules dont il n'aperçoit pas nécessairement la raison d'être. A la guerre, au contraire, la réaction perpétuelle des éléments et leur instabilité font que l'homme ne peut compter sur un savoir une fois acquis et inintelligemment retenu; tout est vivant ici; il faut que le savoir ait été assimilé par le chef, soit entré dans la substance de son esprit, se transforme en inspiration intérieure; de là justement cette liberté et cette aisance dans l'action, si frappantes chez les grands capitaines, et qui ne manquent jamais de donner l'impression d'un génie tout spontané.

Cela dit quant à l'intelligence pure. Mais au point de vue des sentiments aussi le véritable homme de guerre n'est pas du tout, comme on pourrait le croire, une sorte d'homme primitif, entraîné par des passions élémentaires. Un sentiment très noble l'anime, c'est l'amour de la gloire et de l'honneur. Les autres sentiments, amour du foyer, vengeance, enthousiasmes de toute espèce, jouent un très grand rôle à la guerre; ce sont eux qui poussent les masses; mais l'honneur (*Ehrgeiz*) (1) est le sentiment qui tend à l'extrême les forces des chefs et les élève à la hauteur des plus pénibles tâches. Jamais on n'a vu de grand capitaine qui n'ait été avide d'honneur, et nous ne pouvons

(1) Clausewitz emploie presque toujours ce mot au sens de *Ehrliebe*.

même pas imaginer qu'il puisse jamais s'en rencontrer un. Il se peut d'ailleurs que l'homme de guerre soit animé lui aussi d'autres sentiments plus primitifs, mais remarquons que jamais ces émotions ne l'entraînent; il possède un entier empire sur lui-même (*Selbstbeherrschung*); ses passions peuvent être puissantes, mais elles demeurent cachées (1).

Au point de vue de la volonté enfin, le chef a un besoin absolu de la plus virile énergie (2). « Toutes les fois que l'on veut exiger des troupes de grands efforts, les commandants en second et aussi les hommes — surtout s'ils n'ont pas l'habitude de la guerre — se heurteront à des difficultés qu'ils déclareront insurmontables. Ils trouveront la marche trop longue, l'effort trop grand, le ravitaillement impossible. Si l'on prête l'oreille à tous ces difficultistes, comme Frédéric II les nommait, on succombera bientôt et au lieu d'agir avec force et énergie, on sera faible et inactif... On se trompe quelquefois de plusieurs heures sur la marche d'une colonne, sans que l'on puisse dire ce qui a causé ce retard; on rencontre souvent des obstacles qu'il était impossible de calculer d'avance; on pense souvent atteindre avec l'armée un certain point, et l'on est obligé de faire halte plusieurs lieues avant; souvent un poste que nous avons installé résiste beaucoup moins que nous n'étions en droit de nous y attendre, tandis qu'un poste ennemi nous arrête beaucoup plus que nous ne pensions; souvent une province fournit moins de ressources que nous n'en avions l'espérance. Pour corriger ces contrariétés, il n'y a pas d'autre moyen qu'un redoublement d'efforts, et le chef ne les obtiendra que par une rigueur qui avoisine la dureté. » Le chef se verra déçu dans le détail de ses cal-

(1) Il est à peine besoin de faire remarquer que Clausewitz, sans le vouloir, définit ici ses propres tendances. Gneisenau, moins réfléchi et, de l'aveu même de Clausewitz, mauvais logicien (lettre du 2 juillet 1831), était beaucoup plus capable de ces sentiments élémentaires; après la bataille de Leipzig il écrivait, dans un délire de joie : *Das höchste Glück ist Befriedigung der Rache an einem übermütigen Feind.*

(2) Nous utilisons dans les lignes suivantes le cours de Clausewitz au prince héritier. Cf. *Vom Kriege*, pp. 718 et 719.

culs, il verra son armée se fondre pendant la guerre, et ce qui lui paraissait possible à l'entrée en campagne lui paraîtra impraticable au moment de l'exécution. Il ne faut pas qu'il trouve alors dans l'affaiblissement de ses troupes une excuse pour abandonner la partie. Il devra se dire que les souffrances de l'ennemi, pour n'être pas étalées à sa vue et n'être pas aussi obsédantes que celles de sa propre armée, n'en sont pas moins vives. Il n'arrachera à l'ennemi la victoire que s'il déploie la farouche énergie d'un Masséna à Gênes. « Un général qui impose à ses troupes des efforts extrêmes et les dernières privations avec une autorité tyrannique (*mit tyrannischer Gewalt*), une armée qui, pendant le cours de longues guerres, s'est habituée à ces sacrifices, quel avantage n'auront-ils pas sur leurs adversaires, combien plus vite ils courront à la victoire, malgré tous les obstacles! Avec des plans également bons, quelle inégalité dans le succès! »

Mais ici encore il nous faut répéter qu'un grand capitaine n'est pas un simple batailleur intrépide et tenace, mais inintelligent. L'audace et l'esprit d'initiative énergique le lanceraient à l'aveugle dans une direction qui serait difficilement la bonne. L'énergie ne doit pas être l'impétuosité folle; la résolution (*Entschlossenheit*) et la fermeté (*Festigkeit*) ne sont point l'entêtement, mais la volonté inébranlable de suivre le parti que l'intelligence estime nécessaire; elles sont une audace et une obstination intelligentes, une constance raisonnée. La preuve que sans netteté de vue il n'est pas d'esprit de résolution c'est que bien des chefs de valeur intellectuelle moyenne se montrent très résolus tant qu'ils exercent un commandement inférieur et très irrésolus au contraire au moment où, élevés à de plus hauts grades, ils ne sentent plus leur intelligence à la hauteur de leur nouveau rôle; la raison en est que leur intelligence médiocre s'épuise alors à chercher une direction, cette recherche les absorbe tout entiers, et elle paralyse leur énergie naturelle. Nous pouvons affirmer que sans la notion claire du but à atteindre

jamais un chef n'a la fermeté imperturbable qui relève le courage d'une armée abattue et prête à se débänder..

Toutes ces qualités intellectuelles et morales qui constituent le génie de la guerre se soutiennent les unes les autres. L'intelligence pure serait inactive, l'énergie inéclairée pourrait, par hasard, remporter quelque succès, mais non une suite de succès; toutes les forces de l'âme conspirent chez les grands capitaines; ils savent à la fois calculer avec exactitude, sentir avec générosité et agir avec audace. Les qualités du vrai chef sont en quelque sorte des alliages de sentiment, de volonté et d'intelligence (*Legierungen von Gemüt und Verstand*). Aucun de ces éléments ne doit manquer; mais si l'un d'eux devait primer les autres, ce serait sans doute l'intelligence; les chefs le plus près de posséder le parfait génie de la guerre seraient ceux chez lesquels la vie sentimentale et l'énergie demeurent sous la domination d'une intelligence ouverte, pénétrante, mais en même temps disciplinée et froide. « *Es sind mehr die prüfenden als die schaffenden, mehr die umfassenden als die einseitig verfolgenden, mehr die kühlen als die heissen Köpfe, denen wir im Krieg das Heil unserer Brüder und Kinder, die Ehre und Sicherheit unseres Vaterlands anvertrauen möchten.* » On reconnaît les grands chefs à ce signe certain : tandis que dans des circonstances difficiles l'imminence du danger et le sentiment de la responsabilité paralysent les esprits ordinaires, leur intelligence est plus lucide que jamais; d'un jugement sûr ils dégagent les éléments du calcul et les ordonnent pour ainsi dire spontanément.

Le génie de la guerre nous apparaît à présent fait de trop hautes qualités pour qu'apparaissent de grands chefs chez des barbares. Les peuples primitifs ont plus souvent l'esprit guerrier que les peuples civilisés, parce que chez ces derniers les forces intellectuelles et morales sont sollicitées, par bien d'autres intérêts que celui de la guerre, mais il n'en demeure pas moins que la guerre n'est bien conduite que par des hommes très cultivés; les peuples

les plus célèbres dans l'histoire pour leur génie militaire, les Romains et les Français, avaient, au moment où ils ont produit de grands capitaines, atteint un haut degré de culture.

Il est bien nécessaire que toutes les qualités militaires que nous avons énumérées soient portées à un très haut degré; en effet, il se produit à la guerre une déperdition de toutes les forces, comme il s'en produit dans les machines par le frottement. C'est cette déperdition que Clausewitz appelle, d'un mot qui a fait fortune, la friction à la guerre (*Friktion im Krieg*). Imaginons qu'un voyageur ne compte plus que deux relais pour atteindre le terme de son voyage; ce sont quatre ou cinq heures de voiture sur une route, et cela, en apparence, n'est rien; mais à l'avant-dernier relais il ne se trouve que de mauvais chevaux, le pays devient accidenté, la route est défoncée, la nuit tombe; notre voyageur est bien heureux d'arriver, à grand'peine, à la dernière station et d'y trouver un médiocre gîte. Il en va de même à la guerre; tout y est simple, mais les choses les plus simples y sont difficiles. La machine de guerre, l'armée et tout ce qui s'y rattache, semble facile à mettre en mouvement, et théoriquement, doit fonctionner aisément; le chef de bataillon reçoit un ordre, il le transmet, le bataillon exécute; c'est, semble-t-il, comme si une lourde pièce de bois se mouvait autour d'un axe en fer, avec un frottement insignifiant. Mais en réalité le bataillon ne conserve jamais la rigidité d'une pièce de machine; il est composé d'hommes inégalement rompus à la fatigue, inégalement intrépides ou disciplinés, de sorte que des flottements se produisent inévitablement sur quelque point. Il ne faut pas, d'autre part, perdre de vue la part immense que joue le hasard des événements; c'est par exemple le brouillard qui empêche de découvrir l'ennemi au bon moment, ou égare un officier porteur d'une communication importante; ou la pluie qui retarde l'arrivée d'un bataillon ou rend inefficace, sur un sol détrempé, une charge de cavalerie. Bref, de même que nous perdons

dans l'eau la facilité et la précision de nos mouvements, de même la guerre est une sorte de milieu plus dense (*ein erschwerendes Mittel*) où les manœuvres les plus faciles sont sans cesse enrayées et où aucun but n'est atteint sans un surcroît d'efforts.

Pour diminuer la friction, il importe que non seulement le chef, mais l'armée entière possède de hautes qualités. Une surtout est indispensable; c'est l'habitude de la guerre (*Kriegsgewohnheit des Heeres*). De même que l'œil, dans une chambre obscure, élargit la pupille, reconnaît peu à peu les objets et enfin les distingue parfaitement, ainsi le soldat aguerri ne se perd pas là où le soldat novice est enveloppé de ténèbres. Il n'est pas au pouvoir du chef de donner à son armée cette vertu de l'accoutumance à la guerre; car seule la guerre aguerrit l'homme, et aucun enthousiasme populaire ne créera du jour au lendemain des soldats comparables aux légionnaires romains ou aux routiers d'Alexandre Farnèse (*Vom Krieg*, pp. 143, 333). Toutefois les exercices militaires en temps de paix sont une utile préparation; il faut les organiser de telle sorte que la friction de la guerre s'y produise en quelque mesure, que soldats et officiers s'habituent, dès le temps de paix, à ces surprises et à ces complications de la guerre qui, devant l'ennemi, ne les déroutent plus. Il ne sera pas moins utile de placer dans les rangs des officiers étrangers ou nationaux qui auront vu la guerre; leur expérience, la tournure d'esprit et la plus grande force de caractère que ces hommes auront acquises au spectacle même de la guerre, agiront sur leurs camarades et leurs subordonnés.

CHAPITRE VI

De la théorie de la guerre

Le deuxième livre est intitulé : *De la Théorie de la Guerre* (1). C'est le plus philosophique de tout l'ouvrage, et celui où apparaissent le mieux à la fois la souplesse et la discipline d'esprit de Clausewitz. Dans quelle mesure les faits de guerre sont-ils réductibles à des lois, dans quelle mesure, par suite, peut-on apprendre à faire la guerre et à critiquer les manœuvres? Tel est le problème étudié. Il n'est qu'une face de l'éternelle question suivante, qui préoccupa longtemps Clausewitz : quelles sont la portée et les bornes de la logique et de la science? La pensée méthodique réussit-elle à ramener les faits aux idées, le singulier à l'universel, les réalités changeantes à des lois fixes, la contingence au moins apparente des phénomènes à des rapports nécessaires? Ou, au contraire, n'est-elle pas dérivée par la complexité et l'instabilité de la vie? La réflexion ordonne-t-elle tout le détail des choses, ou ce détail échappe-t-il à ses prises? Or il est bien établi pour Clausewitz qu'il y a, surtout dans les choses morales, de si petites causes, et un tel enchevêtrement de ces causes, qu'aucune théorie simple et immuable, et même en général aucune théorie n'en rend compte. Pourquoi, par

(1) Certains manuscrits inédits, très importants, traitent plus ou moins directement le même sujet, en particulier ceux qui sont intitulés : *Geschichte der Kriegskunst, Strategische und taktische Aphorismen et Ueber Kunsttheorie überhaupt und die Schwierigkeiten einer theoretischen Bearbeitung der Kriegskunst, vorzüglich der Strategie.*

exemple, telle œuvre d'art plait-elle? Il y a assurément des raisons à cela, mais ces raisons nous échappent, car l'impression que nous donne cette œuvre est la somme d'une foule de petites impressions rebelles à l'analyse. Bien évidemment la connaissance des proportions du corps ne suffit pas au sculpteur, et il n'existe aucun procédé sûr pour obtenir tel ou tel effet esthétique; ce n'est pas avec des abscisses et des ordonnées que l'artiste trace de belles lignes. Dans tous les ordres d'activité morale la réflexion, la faculté d'établir des rapports, la théorie, la technique enseignable s'arrêtent à un certain moment et alors l'homme n'a d'autre guide que l'instinct de divination, l'intuition complexe et pénétrante des réalités; il obéit à un mouvement spontané et secret de son intelligence; en d'autres termes, autre chose est la théorie et la science, autre chose le pouvoir et l'art (*Können, Kunst*). La guerre elle aussi est un jeu trop souple de forces pour être un objet de science, au sens rigoureux de ce terme; on y trouve une inépuisable variété de phénomènes, des possibilités indéfinies de combinaisons; aucun concept, aucun schéma n'emprisonnent sa vivante et mouvante réalité; il faut ici, pour bien dominer les événements et agir avec habileté, un certain impressionnisme, le sens de l'individuel, de tout ce qui se produit d'une façon originale et veut être saisi en son originalité même; or tout cela, par opposition au goût des idées, de l'universel, de la théorie abstraite, est le sens de l'art. C'est donc en artiste autant qu'en théoricien que Clausewitz, tout comme Moltke d'ailleurs, entend considérer les événements militaires (1). Il se peut que Clausewitz ait été fortement poussé à cette conception de la guerre par la lecture du livre de Berenhorst : *Betrachtungen über die Kriegskunst* (1797). Car déjà Berenhorst, d'esprit extrêmement souple, et en même temps chagrin et sarcastique, s'était malignement appliqué à montrer que la stra-

(1) Nous essayons de traduire par ces lignes le sens général du manuscrit : *Ueber Kunsttheorie überhaupt, etc...*

tégie est la plus incertaine des sciences; il avait raillé le méthodisme, les parades prussiennes, proclamé la souveraineté du hasard (1).

Clausewitz commence donc par critiquer le dogmatisme des purs théoriciens. Ces gens sont tentés, pour établir une méthode sûre et constante, de ne considérer que le côté matériel de la guerre et de réduire la stratégie à un calcul de forces bien définies en grandeur et en direction; la guerre devient ainsi une mécanique. L'un déclare que le secret de la victoire consiste à s'assurer en un certain temps, sur certains points, une supériorité numérique. L'autre promet la palme du triomphe à qui s'assurera d'une solide base et conduira ses forces à l'attaque sous un certain angle. Un troisième établit tout l'art de la guerre sur le concept de la ligne intérieure. Toutes ces doctrines, et même la dernière, celle de Jomini, à laquelle Clausewitz accorde cependant une immense part de vérité, sont des schémas trop simples. C'est qu'à la guerre presque tout est variable et se dérobe à la détermination. Si l'on admettait un code de la stratégie on ne comprendrait plus par exemple pour quelle raison toute singulière Daun et Frédéric II, abstraction faite de leur différence de tempérament, avaient une stratégie différente. Daun menait les soldats de l'Empereur et était responsable; cela nous aide à comprendre pourquoi il cherchait à choisir prudemment ses positions; Frédéric, au contraire, n'avait de compte à rendre à personne; voilà pourquoi il pouvait improviser et frapper vite. Suivant le temps, le lieu et les hommes, la méthode doit changer. Quant à croire que des principes de pure arithmétique, comme la supériorité du nombre, sont souverains à la guerre, nous ne le pouvons, car comment donc Frédéric II, avec 30.000 hommes, aurait-il pu battre 80.000 Autrichiens à Leuthen?

(1) Cf. G.-H. VON BERENHORST, *Betrachtungen über die Kriegskunst, über ihre Fortschritte, ihre Widersprüche und ihre Zuverlässigkeit* (3^e éd. Leipzig, 1827, pp. 105, 540 et passim).

Montrons combien sont illusoirs toutes les théories mathématiques de la guerre. Parmi les quantités impondérables dont nos théoriciens ne tiennent pas compte, nous signalerons d'abord la peur. Les troupes vivent, à la guerre, dans un élément tout nouveau, dont elles sont perpétuellement enveloppées, comme l'oiseau l'est par l'air et le poisson par l'eau. Cet élément, c'est le danger. Dans l'organisme physique le danger éveille l'instinct de conservation, c'est-à-dire produit la peur. Mais cet effet ne se produit pas toujours, et se produit plus ou moins, car il est contrebalancé par le courage, dans lequel Clausewitz voit une qualité innée et qu'il définit : l'instinct de conservation de l'être moral. Or rien n'est plus variable que la peur et le courage, parce que les circonstances sont très inégalement favorables au jeu de la vie morale. Chacun sait que les troupes ont plus ou moins peur suivant qu'elles sont attaquées à l'improviste ou au moment attendu, de front ou à revers, qu'elles sont poursuivies ou poursuivantes, et plus ou moins fatiguées. A l'effet de la peur il convient d'ajouter celui de sentiments très divers, qui donnent aux armées une force morale rebelle à tout calcul : haine de l'ennemi, passion de l'honneur, désir de domination, enthousiasme politique ou religieux. A vrai dire la guerre semble restreindre les passions des hommes; entraînés de danger en danger et de fatigue en fatigue les soldats sentent s'apaiser en eux les agitations ordinaires; ils perdent de vue beaucoup d'intérêts et comme devant la mort les convoitises ne servent plus à rien ils ont cette simplicité de caractère toujours admirée comme la vertu propre des gens de guerre; mais comme ils sont loin cependant d'ignorer tous les mouvements de l'âme et quelle source intarissable d'énergie ne trouvent-ils pas dans certains enthousiasmes ! Enfin, outre l'effet de ces sentiments, il faut tenir compte du tempérament des chefs; dans le drame de la guerre l'activité du chef à l'esprit confus s'exerce évidemment dans un tout autre sens que celle du capitaine prudent et froid; quel effet produira sur le général ennemi

telle manœuvre, et de quelle façon y répondra-t-il, voilà ce qu'on ne peut prévoir si l'on ne possède des données psychologiques précises; or rien n'est plus délicat que de définir les tempéraments individuels.

Mais, de plus, l'incertitude règne à la guerre sur les données matérielles elles-mêmes. Le chef ne sait jamais au juste quelles forces il a à combattre, ni bien souvent de quelles forces il dispose lui-même; tout se passe dans un demi-jour, comme dans une lumière vaporeuse ou lunaire où les objets prennent des formes fantastiques, et rien ne peut transformer en clarté vive cette pénombre.

Devons-nous donc, en matière militaire, proclamer l'inutilité de la science et la souveraineté de l'art, déclarer qu'il n'y a pas de règles et qu'en effet le génie ne connaît que les intuitions singulières et obéit toujours à l'inspiration du moment? Ce serait, par défiance des théories abstraites, nous perdre dans l'autre extrême et tenir pour absolument inintelligibles les réalités. Or comment croire que le génie ignore toute règle? Ne semble-t-il pas, au contraire, plus raisonnable d'admettre que ce que fait le génie est la règle suprême? Ne renonçons donc point à la théorie, mais réduisons-la à son juste rôle. Que doit-elle être? Non pas un enseignement positif, un ensemble de procédés fixes, un système, mais une contemplation de la réalité de la guerre. Clausewitz, peut-être sans s'en douter, restitue ainsi au mot théorie justement son sens étymologique : *Die Theorie soll eine Betrachtung und keine Lehre sein*. Or, c'est dans l'histoire que nous pouvons suivre le plus commodément le spectacle de la guerre. Nous devons passer en revue les campagnes des grands capitaines et nous demander quelles raisons suffisantes ils ont eues d'agir de telle et telle sorte, et pourquoi, en agissant ainsi, ils ont remporté la victoire. « C'est, avait déjà écrit Clausewitz (*Nachrichten über Preussen*, 2^e éd., p. 153), par une considération attentive des événements de diverses époques (*durch aufmerksame Betrachtung früher und später Ereignisse*) que Scharnhorst, avec un bon sens libre de tout

dogmatisme, était parvenu à dégager les principes qui constituent l'art de la guerre moderne. » La pensée de Scharrhorst inspire visiblement tout ce deuxième livre. Une théorie de la guerre ne peut pas être une construction *a priori*, elle ne peut être élaborée que grâce à une analyse des événements militaires. Mais il faut que cette analyse soit extrêmement minutieuse. Si nous parcourons l'histoire à grands pas, nous ne saurons la vraie nature de rien et pourrons défendre toutes les doctrines sans jamais en prouver aucune. En entreprenant, au contraire, quelques analyses de détail, on prendra contact avec la réalité et l'on apprendra à se défier des idées générales; on verra combien les choses de l'histoire sont individuelles et difficilement comparables, et pourtant on ne renoncera pas à les comparer. Par cette observation minutieuse un chef ne découvrira aucun secret infaillible de victoire, aucune ligne étroite de conduite, qu'il faut suivre sans jamais dévier ni à droite, ni à gauche; mais il aura appris à dominer l'ensemble des faits, à les juger plus vite et avec plus de pénétration; il aura formé son esprit, acquis de l'expérience, il arrivera mieux muni sur le champ de bataille.

Qu'est-ce au juste que cette expérience militaire? C'est l'habileté à établir le plus possible un déterminisme rigoureux entre les phénomènes de la guerre, et par suite à découvrir les moyens propres, au moment de l'action, à produire telle fin. Par exemple la forme du terrain, l'heure du jour, le temps qu'il fait, les intérêts politiques en jeu, les dispositions morales des combattants, sont autant de causes de succès ou d'insuccès et sont utilisables comme moyens d'obtenir un avantage. Étant évident, malgré l'infinité diversité et variabilité des éléments de la guerre, que des similitudes de situation, des répétitions d'événements se produisent, il devient possible, à force de comparaisons, de dégager quelques causes assez constantes et de retenir leurs effets. Tout en se gardant des théories rigides et immuables on ne s'interdira pas des systématisations mobiles et provisoires. Se conformer dans l'action à ces rapports

connus de causes et d'effets, c'est agir avec méthode. Si, par exemple, nous voyons l'ennemi ramener ses batteries, nous ferons bien de le presser avec une énergie nouvelle. Pourquoi? Parce que si l'ennemi retire son artillerie c'est qu'il bat sans doute en retraite, et le fait de battre en retraite a pour conséquence de diminuer la force de résistance d'une troupe; il est donc à croire que nos coups porteront mieux; causes et effets sont, en cet exemple, assez constants. Sans être infaillibles les procédés méthodiques reposent sur des observations nombreuses de faits analogues; ils en sont le résumé, la moyenne; de ce qu'ils ont été bien souvent vérifiés on peut induire que dans le cas particulier qui se présente ils conviendront encore. Ne pas employer la cavalerie sans nécessité absolue contre une infanterie encore en bon ordre, ne commencer le feu que quand il devient d'une efficacité certaine, ménager dans le combat ses forces pour emporter au dernier moment les positions, ce sont des principes de tactique qui n'ont pas de valeur absolue, mais dont on doit se tenir prêt à utiliser l'efficacité ordinaire. Et même, dans l'impossibilité où l'on se trouve souvent de recueillir sur les détails de la situation toutes les informations utiles, il est absolument indispensable, pour agir vite, de recourir aux règles toutes faites.

Mais il importe avant tout de se rendre compte que les choses de l'histoire ne se répètent jamais, d'une époque à l'autre, d'une façon absolument identique. Frédéric II et Napoléon ont eu l'un et l'autre une manière, mais ils l'avaient inventée à leur usage, et elle ne vaut en toute rigueur que pour leur temps. Leurs généraux ont toujours été tentés de se l'approprier comme un procédé objectif, à l'usage de tous et qui ne vieillit pas; on a vu notamment des généraux prussiens conserver comme un véritable dogme après la mort de Frédéric le principe de l'attaque en ordre oblique; mais ce procédé était si peu le dernier mot de l'art de la guerre que quand, par exemple, en 1806, le prince Louis-Ferdinand à Saalfeld, Tauentzien, Grawert et Rûchel à Iéna attaquèrent les Français en ordre oblique.

cette méthode surannée précipita l'armée prussienne à des désastres inouïs.

Si la découverte du déterminisme des causes et des effets, de l'interdépendance des choses (*Zusammenhang der Dinge*) est la grande tâche du tacticien et du stratège, elle est aussi celle du critique militaire. La critique des guerres est, elle aussi, une théorie, une contemplation, une discrimination des effets et des causes. Le critique militaire cherche non pas quels faits se sont produits — cela est l'affaire de l'historien — mais les rapports, autrement dit le pourquoi des faits qui se sont produits. Recherche souvent très malaisée, tant ces faits s'enchevêtrent, tant il concourt de causes à la production d'un effet, et tant ces causes sont de nature délicate. C'est par exemple une règle de tactique généralement admise que la cavalerie doit être disposée non sur le flanc de l'infanterie, mais en arrière. Or tel général a disposé sa cavalerie sur le flanc et a été battu. Ne nous pressons pas de dire qu'il a été battu parce qu'il a méprisé la règle, et qu'il a mérité son échec; car il a peut-être été battu pour de tout autres raisons; mais cherchons ce qui l'a déterminé à négliger pour une fois la règle. Dans cette recherche il faut nous attacher jusqu'aux toutes petites circonstances, tenter de découvrir les fugitives impressions qui inclinaient le chef à tel parti. Une part de ces petits éléments nous échappera malheureusement toujours; les récits anecdotiques et les mémoires décrivent bien rarement les états d'âme des personnages avec parfaite sûreté de souvenir, vérité psychologique et sincérité; toutefois ce seront pour nous des documents d'une extrême importance. Puis, une fois connues les raisons de telle décision prise, nous en suivrons les effets, jusqu'au résultat dernier auquel elle a abouti, aidée ou contrariée de mille manières par l'entrecroisement des circonstances.

Ayant établi la série causale des événements tels qu'ils se sont produits, le critique aborde un deuxième problème. Le chef a-t-il pris la décision qui convenait? Envisageait-il

tous les moyens possibles de parvenir à la fin désirée et calculait-il bien l'efficacité de chacun d'eux? En imagination, mais cependant au moyen de données très positives, le critique cherche à son tour à calculer d'autres séries de causes et d'effets que celle qui s'est produite. Napoléon, en février 1814, avait battu Blücher à Étoges, Champaubert et Montmirail. Il pouvait ou se tourner contre Schwarzenberg, et c'est ce qu'il a fait, ou tenter d'achever la destruction des Prussiens. On peut estimer que l'Empereur eût mieux fait de prendre ce dernier parti. Essayons, en effet, de calculer les forces qu'il eût mises en action et quel résultat il eût vraisemblablement obtenu de leur jeu. Il utilisait, en portant ses nouveaux coups dans la même direction, l'élan déjà acquis, il ne perdait pas de temps en contremarches, il tirait parti de l'effet moral produit sur les Prussiens par leurs défaites des jours précédents; le résultat eût été sans doute la débandade des Prussiens et leur retraite jusqu'au Rhin. La défaite totale de Blücher, le plus redoutable des deux ennemis, avait à son tour pour conséquence de frapper les imaginations et d'arrêter la marche du timide Schwarzenberg sur Paris. Cette série de causes et d'effets ne s'est pas produite, mais elle était possible; le rôle de la critique est de la poser, d'en poser sans cesse de semblables et de leur comparer celle qui fût réalisée. Le critique raisonne à tête reposée, en possession de bien des données qui manquaient aux acteurs et surtout il connaît le résultat qui a été obtenu; tandis que le chef imaginait l'avenir, le critique analyse le passé; cette analyse du passé est tellement plus facile, que sans posséder le génie de Napoléon il n'y a peut-être pas trop de témérité à juger ses manœuvres.

La conclusion de la critique militaire, c'est un jugement de valeur, éloge ou blâme. Mais que le critique s'efforce d'être juste. Qu'au moment de juger un chef il oublie, autant qu'il le pourra, les éléments du calcul établis à présent, mais ignorés du chef au moment de l'action; qu'il se mette à sa place et envisage le problème avec les mêmes

données. Bien souvent le critique se rendra compte alors qu'il n'appartient à personne de juger certains actes. En effet, il parviendra souvent, en suivant le fil des événements possibles, à ce point où la pensée analysante ne se guide plus; alors il doit s'arrêter et, laissant bavarder la foule, suspendre son jugement. Il se contentera de suivre avec sympathie les hommes d'action, aussi enveloppés de ténèbres, aussi trahis que lui-même par l'intelligence, se lançant cependant avec audace dans l'inconnu, et il écoutera en silence le verdict de la Fortune. Que ces hommes réussissent ou qu'ils échouent, et quelque peu d'estime qu'ils méritent peut-être par ailleurs, il les admirera pour cette audace même. Qui donc eût dit que Napoléon, arrivé à Moscou, n'obtiendrait pas d'Alexandre une paix honorable? N'avait-il pas déjà, en 1805, 1807 et 1809 arraché à ses adversaires, par la terreur, des traités très avantageux? Trois fois il avait réussi. A la quatrième il sombra, sans qu'il y eût beaucoup de sa faute. Il dépendait en grande partie de son habileté de remporter telle ou telle victoire, qui pèserait sur les décisions de ses ennemis, mais non de déterminer entièrement leurs dispositions morales. On pouvait peut-être deviner que Napoléon écraserait telle et telle armée, mais non prévoir à coup sûr si les vaincus consentiraient à telle ou telle clause du traité de paix, ni inventer un moyen infailible de les y faire consentir. Les trois premières campagnes pouvaient tourner aussi bien à la défaite et la quatrième à la victoire; le succès final dépassait tout calcul et toujours c'est la fortune qui décidait. Napoléon n'eut pas plus tort de tenter la chance la quatrième fois que les trois premières, si la somme des inconnues n'était pas cette fois-là plus considérable. A ce jeu de hasard il finit par perdre; mais aucun raisonnement ne prouvera qu'il devait gagner trois parties et perdre la suivante. Nous pouvons chercher aujourd'hui, après coup, à découvrir comment les faits se sont produits, car ils ne se sont pas produits sans cause; mais nous ne devinerions pas les causes si nous n'en avions sous les yeux les effets,

et elles n'étaient pas devinables avant que ces effets ne se fussent produits. Que la critique apprenne donc à se taire; que la pensée analysante sache sa force, et s'exerce; mais qu'elle sache aussi sa faiblesse, et renonce; telle est peut-être l'idée maîtresse de ce second livre.

CHAPITRE VII

Opérations militaires

Nous résumerons dans ce dernier chapitre les six derniers livres de *La Guerre*. Le troisième livre est intitulé : *Stratégie*. Clausewitz définit la stratégie : l'art d'employer les combats pour atteindre le but de la guerre, par opposition à la tactique, qui est l'art d'utiliser les forces au combat. Dans tout son ouvrage, Clausewitz fait ses efforts pour demeurer exclusivement au point de vue de la stratégie. Le stratège fixe le but à atteindre, imagine la série des événements qui peuvent y conduire; c'est-à-dire élabore le plan de guerre et prépare les combats. Mais comme l'issue de chaque combat crée une situation nouvelle et comme rien ne peut être prévu à longue échéance, il doit accompagner l'armée, afin d'inventer, suivant les circonstances, de nouvelles combinaisons.

Les forces dont dispose le chef sont matérielles et morales; il s'agit d'avoir d'aussi nombreux effectifs que possible et de pouvoir compter sur les qualités des troupes. Une fois de plus, en un fier et vigoureux langage, Clausewitz définit ces forces morales, hardiesse, ténacité. « Une armée, dit-il par exemple, qui, sous le feu le plus meurtrier, conserve ses formations, qui n'est jamais prise de peurs imaginaires et, si le danger est réel, ne cède à la crainte que pied à pied, une armée qui, fière des victoires passées, ne perd pas, même dans les catastrophes, l'énergie de l'obéissance, le respect de ses chefs et la confiance en eux, qui sent ses forces physiques trempées par les privations et les fatigues comme les muscles d'un athlète, qui regarde ces fatigues comme le

moyen de la victoire et non comme une malédiction appesantie sur ses drapeaux, qui enfin reprend conscience de tous ses devoirs et des vertus nécessaires par le court catéchisme d'une idée unique, à savoir l'honneur de ses armes, une telle armée est pénétrée de l'esprit militaire. » Quant à l'emploi de toutes ces forces, le rôle du stratège est le suivant : amener les troupes devant l'ennemi au moment et à l'endroit propices, surprendre l'adversaire et employer à l'occasion la ruse, ne jamais laisser de troupes inoccupées et conduire au champ de bataille le maximum d'effectifs, sans garder, du moins en principe, de réserve stratégique.

Dans tous ces développements s'affirme la conception très énergique que Clausewitz se fait de la guerre. Être toujours très fort à l'endroit critique, tenir ses troupes le plus possible ensemble avant le combat, et quand arrive le moment du combat les concentrer et les engager toutes, sans chercher à ajourner les actions décisives, telles sont les règles les plus simples et les plus importantes de la stratégie. Bien entendu, au point de vue tactique, les réserves sont nécessaires, parce qu'un combat est fait de différentes actions s'engageant successivement et parce qu'il faut pouvoir parer à l'imprévu. Mais au point de vue stratégique il n'en va pas de même ; si un combat se prépare, la suprême règle est de faire agir toutes les troupes, parce que l'action de chaque corps, même si elle est peu efficace, occupe cependant une partie des forces ennemies, tandis que les troupes absolument oisives sont pour l'instant des troupes inexistantes. Que le chef conserve une réserve stratégique tant que les opérations ne sont pas décisives, cela est fort admissible, mais, quand la grande bataille (*Hauptentscheidung*) est imminente, qu'il attende, pour engager les dernières forces, que le sort des armes ait déjà été décidé, cela est contradictoire dans les termes (*widersinnig*). Si l'on n'avait pas, en 1806, laissé très en arrière une réserve stratégique de 20.000 hommes, commandée par le prince de Wurtemberg, la catastrophe d'Iéna eût été moins effroyable.

Le quatrième livre est intitulé : *Le Combat*. Le combat

est l'acte propre de la guerre; tout le reste ne lui sert que de cortège. *Das Gefecht ist die eigentliche kriegerische Tätigkeit, alles übrige ist nur Träger derselben* (5^e édit., p. 187). Déjà en 1805, dans l'article de la *Neue Bellona* que nous avons résumé, Clausewitz s'était élevé contre Bülow, qui avait écrit : *Schlachten werden nicht mehr geliefert*, et prétendu qu'un bon stratège gagne la partie sans livrer bataille. Il avait riposté par les lignes suivantes : « *Die Strategie ist nichts ohne das Gefecht, denn das Gefecht ist der Stoff, dessen sie sich bedient, das Mittel, das sie anwendet. So wie die Taktik der Gebrauch der Streitkräfte im Gefecht ist, so ist die Strategie der Gebrauch des Gefechts, d. h. die Verbindung der einzelnen Gefechte zu einem Ganzen, zu dem Endzweck des Krieges.* »

Le but du combat peut être, accessoirement, la conquête d'une position, d'un objectif géographique, mais essentiellement il est toujours la destruction de l'adversaire (*Vernichtung des Gegners*); ceci est probablement l'idée la plus frappante de tout l'ouvrage de Clausewitz et celle que le commandement allemand, de nos jours encore, considère comme la plus précieuse. S'emparer de provinces, de villes, de forteresses, de routes, de ponts, de magasins n'a pas, en soi et immédiatement, une extrême importance; ces succès ne tirent à conséquence que parce qu'ils affaiblissent l'ennemi, qui se verra obligé d'accepter la bataille dans de plus mauvaises conditions; il ne s'agit pas en effet de courir toujours droit à l'adversaire et sans aucune manœuvre, mais d'amener la bataille dans les meilleures conditions possibles, la bataille restant d'ailleurs le pivot de la guerre. Beaucoup de théoriciens se plaisent à réduire l'importance du combat, sous prétexte que d'adroites manœuvres peuvent obliger l'ennemi à battre en retraite ou à capituler sans coup férir. Cependant il est évident que ce qui vainc l'ennemi ce ne sont pas les manœuvres mêmes, mais les pertes de forces matérielles et de ressources qu'elles lui causent et la plus grande crainte du combat qu'elles lui inspirent, c'est-à-dire la diminution de ses forces morales.

De sorte qu'en fin de compte rien, absolument rien n'assure à une armée la victoire, sinon l'affaiblissement et la destruction de l'ennemi. Or cette destruction s'opère surtout par le combat. Nous ne saurions d'ailleurs trop répéter que nous entendons parler d'une destruction des forces non seulement physiques, mais aussi morales, et même surtout de ces dernières, car ce qui détermine l'adversaire à s'avouer vaincu, ce ne sont pas toujours les pertes matérielles, en général presque égales des deux côtés pendant le combat, et quelque fois même plus considérables chez le vainqueur, c'est plutôt le découragement.

Détruire l'ennemi étant la loi même de la guerre, il s'ensuit que chercher, quand on a la force de vaincre, l'occasion de grandes batailles, doit être le plus vif désir d'un chef. Il est évident en effet que, si l'on a vaincu dans une bataille décisive, tout le reste devient accessoire; eût-on, pour remporter une grande victoire, subi sur des points moins importants quelques revers, la grande victoire compense tout. C'est ce qu'un des maîtres de Clausewitz, Machiavel, avait exprimé ainsi : « La victoire décide de tout et efface toutes les fautes commises; *una giornata che tu vinca cancella ogni altra tua mala azione.* » La bataille décisive est le centre de gravité d'une campagne. Il en coûte à la plupart des hommes de convenir de ce fait, parce que les hommes sont faibles et qu'ils n'aiment pas ce qui fait violence à leur faiblesse naturelle. On se plaisait avant la Révolution à imaginer les règles savantes d'une guerre sans grande effusion de sang, véritables rites de brahmanes. Les guerres de la Révolution ont fait taire les philanthropes, mais peut-être les entendrons-nous bientôt, au risque d'énervier en Allemagne l'esprit militaire, traiter les batailles napoléoniennes de niaiseries barbares. L'histoire prouve cependant bien la vérité de ce que nous avançons; jamais de grands succès n'ont été obtenus sans grandes victoires, et jamais de grandes victoires sans grandes tueries. Napoléon s'est toujours mis en campagne dans l'intention de ne point ménager l'adversaire et, si possible, de l'abattre entière-

ment du premier coup; et Frédéric II, bien que disposant de bien moindres ressources, pensait de même. Aucune considération sentimentale ne prévaudra contre la nature des choses, et un peuple qui veut vivre doit donc accoutumer son esprit à l'image des sauvageries de la guerre. « Si les massacres sont un effroyable spectacle, cela doit nous inciter à reconnaître toutes les rigueurs de la guerre, mais non à émousser nos épées par humanité; car quelqu'un pourrait venir qui d'une épée tranchante nous couperait les bras au ras du corps. »

Une fois commencé le mouvement de retraite de l'ennemi, le vainqueur doit organiser la poursuite. C'est elle surtout qui lui donne le fruit de sa victoire. Il n'y a aucun repos à prendre; il faut en toute hâte anéantir le vaincu, s'emparer de sa capitale ou de ses autres points d'appui. Si dans cette utilisation immédiate de la victoire l'ennemi n'est pas totalement abattu, il est infiniment probable qu'il ne le sera plus jamais. Jamais les grands chefs, Marlborough, Charles XII, Frédéric II, Napoléon, n'ont imité ces généraux timides, qui se contentent de l'honneur d'avoir vaincu et rengainent leur épée dès que l'adversaire a baissé la sienne. Il s'agit de profiter de l'ascendant moral pris maintenant sur l'ennemi, de l'exaltation des soldats vainqueurs, de la confusion qui naît dans les rangs de l'adversaire dès que ses réserves ont été usées au feu. Rendons-nous compte des effets psychologiques qui se produisent chez les vaincus. Ce sont en général leurs plus braves soldats qui sont restés sur le champ de bataille, et ils le savent. Plus la bataille a été acharnée, et moins il est douteux pour le dernier des soldats que le vainqueur avait une supériorité irrésistible; tant que l'on combattait, nul peut-être n'avait cette impression; elle devient obsédante maintenant. Il faut reculer sans cesse et à chaque pas perdre des prisonniers et des canons. A l'instant où, à bout de souffle, on veut faire halte, de nouveau les ennemis surgissent. Il faut repartir, s'avouer encore une fois impuissant, obéir passivement à la volonté du vainqueur; c'est

ce sentiment d'infériorité, cruellement éprouvé par les âmes précisément les plus fières, qui désempare les vaincus. En outre, la retraite a lieu très souvent à la nuit, et les ténèbres augmentent la confusion. La démoralisation peut croître ainsi, même chez des hommes aguerris, jusqu'à la panique et à la fuite folle. Dans la masse du peuple et chez les gouvernants la défaite a des effets non moins désastreux. On espérait la victoire avec confiance et fierté; soudain un grand vide se fait dans les cœurs et dans ce vide se précipite le torrent de la peur. Au lieu de courir où il conviendrait pour conjurer le danger, chacun craint de faire des efforts inutiles, laisse tomber les bras et s'abandonne au destin. Quiconque fait la guerre doit compter sur cette démoralisation, qui se propage et se multiplie comme une contagion; la guerre entière suppose la faiblesse humaine et est dirigée contre elle (*Der ganze Krieg setzt menschliche Schwäche voraus und gegen diese ist er gerichtet*).

Clausewitz songe certainement ici à la poursuite des Prussiens après Iéna, et à celle des Français après Waterloo. Pour donner, par occasion, une idée des livres de critique militaire de Clausewitz, que nous négligeons dans cette étude, nous nous permettrons d'extraire de l'ouvrage intitulé : *Strategische Uebersicht des Feldzugs von 1815* quelques développements sur la poursuite de l'armée française par Gneisenau (3^e éd., 1906, p. 463 sqq.). Clausewitz commence par montrer qu'avant Paris aucune concentration de l'ennemi, aucune sérieuse résistance n'était à craindre; la poursuite immédiate était donc permise; or tout ce qui, en stratégie, est permis, doit être exécuté (*Alles, was in der Strategie erlaubt ist, ist geboten*); les Alliés pouvaient aisément prévoir qu'ils achèveraient la destruction de l'armée napoléonienne et que leur brusque arrivée à Paris aurait une portée politique immense; d'ailleurs l'honneur des armes était à lui seul une raison suffisante de se hâter vers la capitale. « L'armée anglaise resta donc sur le champ de bataille, mais le gros de l'armée prussienne se mit à la poursuite. Le quatrième corps était en avant. Le général de Gneisenau

se mit à la tête des premières troupes et les stimula pendant toute la nuit. Il fit battre le tambour sans discontinuer, pour alarmer l'ennemi et le chasser de ses bivouacs, de façon à le faire fuir sans trêve.

« Bonaparte avait quitté le champ de bataille avec une faible escorte. Il avait eu tout d'abord la pensée de rester à Quatrebras et d'y faire venir la division Gérard; là devait donc être la première station de retraite, le premier point de ralliement; mais la division Gérard demeura introuvable, et, effrayées par le tambour des Prussiens, toutes les troupes, sans reprendre haleine, furent poussées jusqu'à la Sambre.

« Au point du jour, la masse des fuyards atteignit ce fleuve près de Charleroi, Marchiennes et Châtelet; mais là non plus ils ne purent faire halte. L'avant-garde prussienne, parvenue jusqu'à Gosselies, envoya sa cavalerie sur la Sambre et l'armée française continua de fuir vers Beaumont et Philippeville.

« Très probablement c'est à cette énergie déployée dans les premières heures de la poursuite que les Alliés durent une très grande partie du succès final. Le désordre de la fuite, le découragement et ainsi la dispersion de l'armée furent augmentés. La plus grande partie des canons conquis furent, comme l'on sait, trouvés sur le chemin de la retraite, parce que dans la hâte et la confusion de la fuite tout se bousculait et se confondait aux défilés, par exemple à Genappe, au passage de la Dyle, et les artilleurs, certains qu'ils ne pourraient sauver leurs pièces, se hâtaient de couper les traits et de se sauver à cheval. La précieuse capture des voitures impériales, dont Bonaparte mit tant de mauvaise grâce à convenir, n'aurait sans doute pas été faite sans cette heureuse idée de la poursuite. Heureuse idée, disons-nous; non pas que la poursuite après une victoire ne soit pas chose naturelle et toute commandée par les circonstances, mais parce que d'ordinaire elle ne va pas sans mille difficultés et frottements de la machine, qui font manquer les meilleurs plans; et dans le cas qui nous oc-

cupe, l'immense fatigue des soldats prussiens rendait l'exécution si difficile qu'à la fin les troupes avec lesquelles le général Gneisenau, inlassablement, avançait sur les talons de l'ennemi, se réduisaient presque à un bataillon de fusiliers, avec son infatigable tambour, que le général avait fait monter sur un des carrossiers de Bonaparte.

« Ceci est une preuve frappante et, pouvons-nous dire, une bien vive image de l'effet nouveau et immense qu'un seul et même effort peut produire à un moment donné.

« Une armée comme l'armée française, ennoblie par plus de vingt ans de victoires, qui montre dans sa texture primitive la cohésion, la dureté inaltérable et pour ainsi dire l'éclat d'une pierre précieuse; dont le courage et le bon ordre, dans le brasier le plus dévorant de la bataille, ne se dissolvent pas, ne se volatilisent pas, — une telle armée fuit, quand sont brisées les forces généreuses qui lui donnaient sa structure cristalline, quand s'en vont la confiance dans le chef, la confiance en soi-même et la sainte discipline, — une telle armée fuit, prise de panique et hors d'haleine, devant une batterie de tambour et des menaces que, pour un peu, on prendrait pour simple plaisanterie. »

Il n'y a pas lieu d'insister davantage sur l'efficacité évidente de la poursuite. Mais dans le court chapitre intitulé : « *Retraite après une bataille perdue* » Clausewitz esquisse une contre-partie. Si tendre les forces à l'extrême dans la poursuite est une règle de stratégie, cette règle vaut aussi pour la retraite. Le vaincu n'est anéanti que s'il se laisse anéantir. Il doit se dire que le vainqueur est épuisé lui aussi, qu'il perd à chaque obstacle de l'élan dans sa poursuite, et qu'il sera d'autant plus tenté de prendre du repos qu'aucune nécessité immédiate ne le contraint à n'en pas prendre. Jamais le chef vaincu ne doit essayer par une fuite précipitée de gagner ses refuges. La précipitation de la retraite ne fait que débânder et démoraliser davantage ses troupes. Il cédera le terrain pied à pied, disséminant le moins pos-

sible son monde, malgré le conseil de Lloyd et de Bülow, et reprenant l'offensive dès qu'il le pourra. Rien ne vaudra, pour relever le courage de ses hommes, un petit succès; rien au contraire ne le perdra aussi sûrement qu'une fuite ininterrompue; si en octobre 1813 Napoléon battant en retraite avait voulu éviter les Bavares à Hanau et passer le Rhin à Mannheim ou Coblenz, il n'aurait pas sauvé les 40.000 hommes qu'il ramena en France.

Le cinquième livre est intitulé : *Forces combattantes (Streitkräfte)*. De quelles armes se composent les troupes et en quelles proportions ces armes peuvent-elles être employées? Comment l'armée doit-elle être mise en ordre? Comment se garde-t-elle, campe-t-elle, marche-t-elle? Comment trouve-t-elle ses subsistances? De quoi lui servent sa base d'opérations et ses lignes de communication, soit pour le ravitaillement, soit pour la retraite? Quelle influence la forme du terrain a-t-elle sur la disposition des effectifs et le combat? A toutes ces questions, Clausewitz s'efforce de donner des réponses aussi rigoureuses que possible, mais sans esprit de système; et il s'inspire surtout des campagnes napoléoniennes. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces discussions techniques, mais résumerons cependant le dernier chapitre, où reparait nettement sa conception fondamentale de la guerre. Ce court chapitre est intitulé : *Positions dominantes (Ueberhöhen)*. Les avantages d'une position dominante paraissent être les suivants : 1^o une hauteur est d'accès difficile pour l'ennemi; 2^o le tir est plus sûr de haut en bas que de bas en haut; 3^o la vue s'étend mieux. Les expressions de « contrée dominante », « position adossée », « clef du pays » n'en sont pas moins, selon Clausewitz, assez vaines. Pour donner aux choses de la guerre, en apparence trop simples, un air moins banal et en quelque sorte en relever le goût, beaucoup de militaires aiment à faire parade de tout cet appareil cabalistique et agiter la baguette magique de la stratégie savante. Mais ils prennent l'accessoire pour l'essentiel. En réalité occuper une position dominante c'est, pour ainsi dire, se munir d'une

arme et lever le bras ; mais l'essentiel est d'abattre le bras. C'est le coup seulement, c'est le combat victorieux qui compte. Dans tout ce chapitre Clausewitz dirige sa critique contre Lloyd et même contre l'archiduc Charles, auquel, dans son *Histoire des campagnes de 1799 en Italie et en Suisse*, il reproche durement (1^{re} éd., p. 153) d'avoir attaché à l'occupation de fortes positions une importance prépondérante, au lieu de faire de la destruction de l'ennemi le premier axiome de l'art de la guerre. La vraie clef d'un pays ce n'est pas telle ou telle montagne, mais l'armée ennemie qu'il s'agit de réduire à l'impuissance. Occuper le plateau de Langres n'a servi à rien aux Alliés en 1814. Une forte position ne sert que d'adjuvant aux forces combattantes ; il n'est point de succès sans l'initiative intelligente du chef et la valeur des troupes.

Une des tâches essentielles de la stratégie est d'amener les combats. Un problème d'importance capitale est par conséquent de savoir s'il y a, en principe, avantage pour une armée à attendre les coups ou à prendre l'initiative. Le sixième livre de notre ouvrage est donc consacré à la *Défense (Verteidigung)*, le septième à l'*Attaque (Angriff)*.

Défendre signifie maintenir en écartant un coup. Nous pouvons affirmer que la défense est plus forte que l'attaque : *Die Verteidigung ist stärker als der Angriff*. Cela résulte *a priori* de la définition de la défense, puisque celle-ci a un but négatif et consiste à garder seulement, tandis que l'attaque consiste à prendre et exige des efforts positifs, évidemment plus considérables. Et cela résulte aussi de l'expérience, car si l'attaque rendait les armées plus fortes, il serait absurde qu'aucune restât sur la défensive, mais toutes attaqueraient. Or la réalité est autre, car nous voyons les chefs les plus hardis ne prendre l'offensive que tant qu'ils se sentent forts, et instinctivement chercher le salut dans la défensive dès que l'ennemi les déborde. Frédéric II était animé du plus ardent esprit d'offensive, et pourtant, à bout de ressources, il s'enferme en 1761 au camp de Bunzelwitz : ce qui est admirable chez lui c'est justement la

sûreté avec laquelle il calcule ses forces et l'habileté avec laquelle, dès qu'il ne se sent plus en état de vaincre, il se modère, patiente et demeure sur la défensive jusqu'au moment précis où il se sent de nouveau assez fort pour l'attaque. Et Napoléon, qui avait toujours fondu sur ses ennemis comme un sanglier furieux, ne le voyons-nous pas, quand il se sentit le plus faible, en août et septembre 1813, courir de-ci de-là, comme enfermé en cage, et en octobre, quand son infériorité fut plus manifeste encore, ne le voyons-nous pas s'appuyer à la Parthe, l'Elster et la Pleisze, et, ainsi qu'un homme adossé à l'angle d'une chambre, attendre là les Alliés?

Essayons de préciser les avantages de la défense, en particulier en cas d'invasion du sol national. L'approvisionnement de l'armée est facilité: la population prête son aide; l'armée s'appuie sur ses forteresses, ses retranchements, tire meilleur parti du terrain, se cache et observe les mouvements de l'ennemi, qui s'avance à découvert par les routes et les chemins; il est souvent plus facile à la défense qu'à l'attaque de surprendre l'ennemi, soit en tombant sur lui à l'improviste, soit en lui opposant sur un point plus de forces qu'il ne s'attendait à en rencontrer; il est plus facile aussi à la défense d'assaillir l'ennemi de divers côtés à la fois au moment de la bataille; enfin il y a, en principe, plus de chances pour que la nation envahie trouve plus d'alliances que l'envahisseur, parce que le désir des peuples est que la situation internationale ne soit pas dérangée et qu'aucun de leurs rivaux ne fasse des conquêtes. Si en 1794 les Autrichiens ont mal défendu la Belgique c'est surtout parce que leurs procédés de défense étaient surannés. Il est clair que la façon dont, à la fin du dix-huitième siècle, les Autrichiens et les Prussiens entendaient la défense, ne valait plus rien. Ils cherchaient à former un vaste front immobile, appuyé à des obstacles naturels, ils tendaient de longs cordons de troupes, semblables à la trame d'une tapisserie, et il s'agissait de ne pas laisser faire de trou; dans de telles conditions, l'assaillant n'avait qu'à concentrer

ses forces sur quelque point et coupait ces minces fils; pour résister à un tel procédé d'attaque, la défense devait masser aussi ses forces, les tenir cachées et fondre sur l'adversaire dès qu'il se déploierait, ce qu'elle a d'ailleurs appris à faire. Des exemples de mauvaise défense ne prouvent bien entendu rien.

Quant aux désavantages de l'offensive stratégique, ils sont évidents. Il est très vrai que les troupes qui envahissent ont naturellement de la confiance et de l'élan, que l'attaque brusque produit chez l'ennemi un ébranlement profond et que l'armée envahissante affaiblit matériellement son adversaire en occupant une partie de son territoire; sans doute enfin le chef qui prend l'offensive a souvent l'avantage, s'il dispose de forces suffisantes, d'opérer des mouvements enveloppants. Mais il n'en reste pas moins certain que l'assaillant se met en état d'infériorité parce qu'à chaque pas en avant il s'éloigne de ses centres d'approvisionnement et de sa patrie; il lui faut occuper le terrain conquis, assiéger des forteresses, garder ses communications; à moins de grandes victoires son élan se brise et son inquiétude, en pays ennemi, grandit sans cesse; il use ses forces même sans combat; tandis que la défense, fortement appuyée sur son sol et tirant de la nation soulevée d'immenses ressources, laisse l'adversaire s'épuiser et le temps travailler pour elle. C'est ce que la campagne de Russie nous montre comme à travers un verre grossissant : on vit 500.000 hommes passer le Niemen, 130.000 se battre à Borodino et moins encore arrivèrent à Moscou.

Il est donc certain que la défense est plus forte que l'attaque. Mais il est certain aussi qu'elle ne peut, sans le plus grave danger, demeurer passive. Ce n'est pas faire la guerre que de se contenter d'écarter les coups; il faut les rendre, ou mieux encore, les prévenir, ne pas subir la loi de l'adversaire et passer de la défense à l'attaque dès qu'on a tiré d'une assez longue défense et du recul le surcroît de force nécessaire pour être en équilibre avec l'adversaire. « Rester toujours sur la défensive c'est se mettre dans la situation

très fâcheuse de faire toujours la guerre à ses frais. C'est ce que jamais un État ne peut faire plus d'un certain temps. Il ne faut donc commencer par la défensive qu'afin de terminer plus sûrement par l'offensive (p. 714). » Quiconque n'a pas le désir d'anéantir l'ennemi n'entend rien à la guerre. C'est se faire de la défense une idée absolument fausse que de la supposer toujours résignée et craintive (1). Elle a au contraire, tout comme l'attaque, l'épée à la main. Un peuple qui veut se défendre n'attend pas d'être surpris. Il met en état ses armées et ses forteresses, se tient prêt à rendre coup pour coup et à porter ses armes aussi loin qu'il est utile. Pourquoi donc le courage, l'énergie et l'initiative seraient-ils seulement chez l'assaillant ? En vingt passages, Clausewitz répète que seule la défense active est efficace ; qui ne veut bouger d'une position, se laisse envelopper ; qui, pour éviter d'être enveloppé, se contente d'étendre ses lignes, les amincit et les laisse trouer ; en toute circonstance, qui ne veut point se battre, se fait battre ; c'est, par exemple, une mauvaise méthode pour une forte armée que de se réfugier en montagne : ses mouvements y sont plus difficiles, elle est plus ou moins condamnée à demeurer passive, elle sera vite débordée ou rompue par un ennemi entreprenant ; mieux vaudrait pour elle offrir la bataille en plaine. Une des plus fortes raisons de passer aussi promptement que possible de la défense à l'attaque c'est le désastreux effet moral que produit généralement la retraite de l'armée. « Sans doute il est des cas dans lesquels l'opportunité de la retraite à l'intérieur du pays est vite comprise par le peuple et l'armée et peut même augmenter leur confiance et leur espoir, mais ces cas sont très rares. En général, le peuple et l'armée ne discernent même pas s'il s'agit d'un libre recul ou d'une reculade et si le chef effectue ce

(1) Dans un livre où revit un peu la pensée de Clausewitz, J. Jaurès a fort bien senti de quelle façon Clausewitz entend la défensive : « Il ne s'agit pas pour Clausewitz d'une défensive morne, résignée et pour ainsi dire définitive, mais d'une défensive ardente, toute prête à se tourner en offensive » (*L'Armée nouvelle*, 1911, p. 126).

ses forces sur quelque point et coupait ces minces fils ; pour résister à un tel procédé d'attaque, la défense devait masser aussi ses forces, les tenir cachées et fondre sur l'adversaire dès qu'il se déploierait, ce qu'elle a d'ailleurs appris à faire. Des exemples de mauvaise défense ne prouvent bien entendu rien.

Quant aux désavantages de l'offensive stratégique, ils sont évidents. Il est très vrai que les troupes qui envahissent ont naturellement de la confiance et de l'élan, que l'attaque brusque produit chez l'ennemi un ébranlement profond et que l'armée envahissante affaiblit matériellement son adversaire en occupant une partie de son territoire ; sans doute enfin le chef qui prend l'offensive a souvent l'avantage, s'il dispose de forces suffisantes, d'opérer des mouvements enveloppants. Mais il n'en reste pas moins certain que l'assaillant se met en état d'infériorité parce qu'à chaque pas en avant il s'éloigne de ses centres d'approvisionnement et de sa patrie ; il lui faut occuper le terrain conquis, assiéger des forteresses, garder ses communications ; à moins de grandes victoires son élan se brise et son inquiétude, en pays ennemi, grandit sans cesse ; il use ses forces même sans combat ; tandis que la défense, fortement appuyée sur son sol et tirant de la nation soulevée d'immenses ressources, laisse l'adversaire s'épuiser et le temps travailler pour elle. C'est ce que la campagne de Russie nous montre comme à travers un verre grossissant : on vit 500.000 hommes passer le Niemen, 130.000 se battre à Borodino et moins encore arrivèrent à Moscou.

Il est donc certain que la défense est plus forte que l'attaque. Mais il est certain aussi qu'elle ne peut, sans le plus grave danger, demeurer passive. Ce n'est pas faire la guerre que de se contenter d'écarter les coups ; il faut les rendre, ou mieux encore, les prévenir, ne pas subir la loi de l'adversaire et passer de la défense à l'attaque dès qu'on a tiré d'une assez longue défense et du recul le surcroît de force nécessaire pour être en équilibre avec l'adversaire. « Rester toujours sur la défensive c'est se mettre dans la situation

très fâcheuse de faire toujours la guerre à ses frais. C'est ce que jamais un État ne peut faire plus d'un certain temps. Il ne faut donc commencer par la défensive qu'afin de terminer plus sûrement par l'offensive (p. 714). » Quiconque n'a pas le désir d'anéantir l'ennemi n'entend rien à la guerre. C'est se faire de la défense une idée absolument fausse que de la supposer toujours résignée et craintive (1). Elle a au contraire, tout comme l'attaque, l'épée à la main. Un peuple qui veut se défendre n'attend pas d'être surpris. Il met en état ses armées et ses forteresses, se tient prêt à rendre coup pour coup et à porter ses armes aussi loin qu'il est utile. Pourquoi donc le courage, l'énergie et l'initiative seraient-ils seulement chez l'assaillant ? En vingt passages, Clausewitz répète que seule la défense active est efficace ; qui ne veut bouger d'une position, se laisse envelopper ; qui, pour éviter d'être enveloppé, se contente d'étendre ses lignes, les amincit et les laisse trouser ; en toute circonstance, qui ne veut point se battre, se fait battre ; c'est, par exemple, une mauvaise méthode pour une forte armée que de se réfugier en montagne : ses mouvements y sont plus difficiles, elle est plus ou moins condamnée à demeurer passive, elle sera vite débordée ou rompue par un ennemi entreprenant ; mieux vaudrait pour elle offrir la bataille en plaine. Une des plus fortes raisons de passer aussi promptement que possible de la défense à l'attaque c'est le désastreux effet moral que produit généralement la retraite de l'armée. « Sans doute il est des cas dans lesquels l'opportunité de la retraite à l'intérieur du pays est vite comprise par le peuple et l'armée et peut même augmenter leur confiance et leur espoir, mais ces cas sont très rares. En général, le peuple et l'armée ne discernent même pas s'il s'agit d'un libre recul ou d'une reculade et si le chef effectue ce

(1) Dans un livre où revit un peu la pensée de Clausewitz, J. Jaurès a fort bien senti de quelle façon Clausewitz entend la défensive : « Il ne s'agit pas pour Clausewitz d'une défensive morne, résignée et pour ainsi dire définitive, mais d'une défensive ardente, toute prête à se tourner en offensive » (*L'Armée nouvelle*, 1911, p. 126).

mouvement par habileté, en vue d'avantages certains, ou par peur. Le peuple, en voyant sacrifier des provinces, s'apitoiera sur elles et s'indignera, l'armée perdra vite confiance en son chef et en elle-même et les combats incessants de l'arrière-garde pendant la retraite confirmeront à chaque instant ses craintes. Voilà des conséquences sur lesquelles il n'y a pas d'illusion à se faire. Et assurément, à considérer les choses à première vue, il est plus naturel, plus simple, plus généreux, plus conforme à l'existence morale de la nation, de marcher droit à l'ennemi, de façon que l'agresseur ne puisse passer la frontière sans voir se dresser devant lui le bon génie du peuple, qui, l'épée haute, lui demande raison de son audace (p. 483). » Il faut donc dire en somme que la stratégie défensive n'est à recommander que si le territoire national est très vaste, si la défense, en cédant du terrain, ne se prive pas de provinces et de ressources trop considérables et si le patriotisme des troupes et de la nation est assez éclairé et assez ferme pour que le sacrifice d'une partie du territoire n'entraîne ni découragement, ni plainte, ni défiance à l'égard des chefs, ni aucun de ces doutes qui, en cheminant sourdement dans les âmes, préparent la panique et la débâcle générale.

Dans le détail de ce sixième livre Clausewitz passe en revue les ressources et procédés de la défense : forteresses, camps fortifiés, montagnes, fleuves, marais et bois, menaces sur les flancs et les derrières de l'ennemi, recul à l'intérieur du pays, levées en masse. Le chapitre consacré aux levées en masse (*Volksbewaffnung*) est parmi les plus importants. Les guerres nationales, remarque Clausewitz, sont un fait nouveau dans l'histoire de l'Europe. Les récentes guerres ont été — contrairement aux opérations militaires des précédents siècles, plus ou moins artificielles et restreintes — des guerres à outrance, caractérisées par de grandes poussées populaires. La nation armée, tel est le fait nouveau dont nous avons à tenir grand compte. Le peuple qui se priverait de milices se mettrait en état d'infériorité vis-à-vis d'un adversaire résolu à engager à fond toutes les forces natio-

nales. Mais sur la question des milices Clausewitz, réaliste et calme, se garde de tout entraînement sentimental. Il ne croit pas que l'esprit de sacrifice absolu et la ferveur patriotique soient des qualités fort communes; il pense que le doute et la lâcheté sont aussi contagieux que la confiance et l'audace; il sait que les plus généreux enthousiasmes sont rarement de longue durée; il ne pense pas qu'en pleine paix et en pleine sécurité un peuple entier conserve beaucoup d'ardeur guerrière, ni que, quand une longue paix a énervé son courage, il puisse, dès que le péril menace, improviser une résistance furieuse. Il ne compte donc les milices que comme une force d'appoint. Quelque brave que soit un peuple, quelque farouche que soit sa haine et quelque favorable que soit la configuration de son sol, jamais les milices ne viendront à bout de l'envahisseur si elles ne combattent pas avec une armée active nombreuse et aguerrie par des exercices continus. Elles sont mauvaises manœuvrières, elles ont des élans, mais peu de ténacité, elles sont incapables de livrer bataille, de respirer dans une atmosphère de danger trop épaisse (*in einer zu dichten Atmosphäre der Gefahr*, p. 497); un échec dans une affaire importante les démoraliserait; il n'y a que des orateurs et des exaltés pour croire qu'il est aussi impossible de briser la résistance d'un peuple armé que d'arrêter le vent. Les milices sont capables cependant d'user l'ennemi, de le retarder dans les montagnes, les marais, au passage des fleuves, de guerroyer contre de petits détachements; elles occupent, inquiètent, harcèlent l'ennemi et se dérobent avec facilité.

C'est surtout après une grave défaite qu'elles sont utiles à l'armée active, dans une retraite à l'intérieur du pays, et c'est une lourde faute que d'abandonner la partie avant d'avoir utilisé cette ressource. Clausewitz est en effet partisan de la guerre de défense nationale à outrance. L'offensive de l'ennemi atteint vite, après sa victoire, un point culminant, après lequel elle faiblit; alors les rôles s'invertissent, comme on a vu Napoléon entrer en vainqueur à Moscou, puis contraint de reculer à son tour. « Jamais un

État ne devrait se croire obligé à la paix, même après la plus désastreuse des défaites. Battu, il peut encore, en déployant des forces nouvelles et grâce à l'affaiblissement naturel que subit à la longue toute offensive, amener un revirement, ou il peut recevoir de l'étranger quelque secours... Si petit et si faible que soit un État par rapport à son adversaire, il ne doit pas se dispenser de ces efforts suprêmes, ou bien il faudrait dire qu'il est un corps sans âme. On peut assurément chercher, en achetant une paix coûteuse, à éviter un anéantissement total; mais avoir cette intention secrète n'empêche pas de se défendre encore; ces efforts désespérés ne rendent la paix ni plus difficile, ni plus désavantageuse, mais, au contraire, plus facile et meilleure; et ils sont encore plus nécessaires quand nous avons lieu d'attendre un secours de ceux qui sont intéressés à notre conservation. Par conséquent, un gouvernement qui, après qu'une grande bataille a été perdue, ne songe qu'à laisser dormir le peuple sur le lit de la paix, qui se laisse abattre parce que sa grande espérance de victoire est déçue, et qui n'a plus le courage ni le désir d'aiguillonner encore toutes les forces nationales, ce gouvernement, disons-nous, est lâche et sa pensée est sans suite; il montre qu'il n'était pas digne de vaincre et peut-être précisément parce qu'il ne méritait pas la victoire il ne pouvait aucunement avoir la force de la remporter » (p. 498).

Un exemple de plan de guerre défensive nous est fourni par Clausewitz dans le manuscrit inédit : *Ueber die Verteidigung von Neapel unter den gegenwärtigen Verhältnissen*, 1821 (1). Les Napolitains devaient laisser les Autrichiens s'avancer et s'affaiblir par le progrès même de leur offen-

(1) Nous ignorons à quelle fin Clausewitz écrivit ce mémoire; nous avons peine à croire que ses sympathies pour les libéraux napolitains fussent très vives; en tout cas ceux-ci firent assez médiocre figure; les milices se mutinèrent et l'armée régulière elle-même manqua de patriotisme et de discipline; le 7 mars 1821 Frimont remporta à Rieti sur le général G. Pepe une facile victoire, et qui fut décisive; sur ces événements, cf. général CARRASCOA, *Mémoire sur la Révolution du royaume de Naples en 1820 et 1821*, Londres, 1823, p. 257 sqq.

sive. Avec toutes les milices disponibles, échelonnées dans l'Apennin à Ascoli, Rieti, Carsoli et Fondi, ils devaient les harceler et menacer leurs communications. Quant aux troupes régulières il fallait les réunir en une seule armée, par exemple entre San Germano et Iseria, d'où l'on pouvait observer à la fois les routes du nord-est et celles du sud-ouest de l'Apennin, et avec cette armée bien concentrée il fallait assaillir à l'improviste la plus importante des colonnes ennemies, la mettre en déroute et poursuivre ce succès avec la dernière énergie, sans se soucier des mouvements et des progrès des autres colonnes autrichiennes. Il ne s'agirait plus de louvoyer, de manœuvrer, de gagner du temps, mais il faudrait, sur ce point précis où l'on se serait décidé à porter l'attaque, risquer tout pour gagner tout (*alles aufs Spiel setzen, um alles zu gewinnen*). Une fois cette colonne ennemie anéantie, les autres colonnes arrêteraient leur mouvement, ou bien si, par suite d'une grande supériorité numérique, elles continuaient à progresser, les Napolitains étaient perdus d'avance et aucune stratégie ne pouvait les sauver.

Le septième livre, intitulé *L'Attaque*, est la contre-partie du précédent. Nous ne voulons rien dire des détails techniques concernant l'attaque des camps fortifiés, montagnes, etc... Quant aux conceptions d'ensemble, ce livre n'apporte que peu de compléments au dernier. On peut regretter que Clausewitz n'ait pas mis en assez vive lumière les avantages de l'attaque : incertitude où demeure souvent l'adversaire quant à l'endroit d'où viendront les coups, sa crainte d'être surpris, l'état de nervosité où le met l'attente. Pour emprunter à Clausewitz lui-même une métaphore tirée du jeu de cartes, l'avantage d'être en dernier et de voir venir l'adversaire n'est peut-être pas toujours supérieur à celui d'avoir la main. C'est ici que beaucoup d'officiers croient apercevoir le point vulnérable de la doctrine, bien qu'au fond ni le tempérament ardent de Clausewitz, ni ses ouvrages, si l'on se donne la peine de les lire de près, ne permettent le moindre doute sur sa foi en l'efficacité de

l'offensive, qu'il faut, à son avis, prendre toutes les fois qu'on le peut, parce qu'à la guerre tout ce qui est permis doit être exécuté et parce qu'à forces égales ou presque égales et à égale habileté la victoire revient toujours au chef le plus actif et le plus audacieux. Clausewitz ne préférerait-il pas la confiance géniale de Gneisenau et la bouillante ardeur de Blücher à la prudente et molle stratégie de Kneesebeck? N'admirait-il pas Frédéric II pour son inlassable activité et la franchise de ses attaques? Son avis est certainement que la défensive ne doit être adoptée que par un peuple très inférieur en forces matérielles; mais la seule stratégie qui convienne à l'armée d'un grand peuple sain, énergique et guerrier, c'est l'offensive hardie. Et c'est pourquoi quand, aujourd'hui, le commandement allemand préconise l'offensive brusque et foudroyante, il semble demeurer, malgré certaines apparences, très fidèle à la pensée de Clausewitz. La doctrine de Clausewitz est d'ailleurs assez souple pour qu'il soit facile de l'interpréter, de la développer, de la corriger même conformément aux conditions nouvelles de la guerre. Or il semble aujourd'hui au commandement allemand que la rapidité des transports et la puissance actuelle du matériel de guerre permettent d'obtenir vite sur un adversaire mal muni, mal entraîné, indécis et politiquement divisé un succès matériel et surtout moral absolument définitif, après lequel le vaincu, frappé de terreur et pressé sans trêve, ne peut plus reprendre haleine.

Les troupes assaillantes devront s'écarter les unes des autres pour trouver leur subsistance, et pour envelopper, si possible, l'ennemi, ce qui est la forme la plus efficace de l'offensive. Mais la grande règle est que toutes soient le plus possible engagées en même temps, et rien ne serait plus périlleux que de disperser ses forces et de les laisser sans liaison, pour opérer, sur de vastes espaces, un enveloppement stratégique; car il serait facile à l'adversaire de manœuvrer sur lignes intérieures, de battre en détail des corps isolés, de faire trouée avant d'être cerné. Être attaqué avant

d'avoir réuni tout son monde est tout aussi dangereux que d'avoir laissé loin derrière soi une réserve stratégique; il ne faut jamais jouer de partie sans se servir à la fois de toutes ses chances. « L'attaque concentrique conduit aux plus brillants succès, mais à cause de l'isolement des forces sur un vaste théâtre de guerre elle est la méthode la plus hasardeuse (p. 658). » Si, par exemple, nous voyons Frédéric, en 1757, confiant en la valeur de ses soldats et comptant sur l'inaction de ses ennemis faire pénétrer en Bohême ses troupes, venant les unes de Saxe, les autres de Silésie, puis battre et enfermer à Prague l'armée de Charles de Lorraine, nous voyons, d'autre part, en 1796, l'offensive morcelée et successive des Autrichiens contre Bonaparte aboutir à un complet échec. Et en 1814 ce fut une grave faute de la part des Alliés que de séparer leurs forces pour marcher concentriquement sur Paris; ils se trouvaient réunis à Francfort, ils auraient dû aller droit à la capitale; au contraire Blücher passa le Rhin à Mayence et Schwarzenberg fit un détour par Bâle et Schaffhouse; l'unique avantage que l'on pouvait attendre de ce plan était d'occuper deux provinces, la Lorraine avec une armée et la Franche-Comté avec l'autre; mais cet avantage ne compensait vraiment pas le temps et l'élan perdus par ce détour et cette désunion, et ce fut un grand bonheur pour Blücher, que, le 1^{er} février, à La Rothière, il eût reçu des renforts de Schwarzenberg, car, les jours précédents, les Prussiens encore isolés avaient déjà failli être détruits.

Après avoir, avec une précision de détails dont notre courte analyse ne peut malheureusement donner l'idée, étudié les différentes formes et circonstances des opérations militaires, Clausewitz revient à des considérations très générales, souvent analogues à celles qui nous ont occupé tout au début de l'ouvrage; il s'agit en effet de nouveau « du tout de la guerre » (*das Ganze des Krieges*); c'est ce que laisse deviner le titre du huitième et dernier livre : *Kriegsplan*.

Nous avons dit déjà que la guerre est le moyen d'une

fin politique. C'est cette fin politique qui préoccupe d'abord le chef, car d'elle dépend la quantité des forces qui seront mises en mouvement. Les intérêts politiques ont bien varié dans le cours des siècles, et avec eux les forces militaires et toute la physionomie de la guerre. En quelques pages Clausewitz caractérise l'aspect des événements militaires depuis les hordes tartares jusqu'aux guerres de la Révolution. Il montre que le progrès de la civilisation est marqué par le développement de grands États. Au dix-huitième siècle les États européens étaient très puissants, mais la guerre était seulement l'affaire des cabinets, non celle des peuples. Aussi leur puissance militaire était-elle restreinte; les gouvernements faisaient la guerre avec les vagabonds qu'ils racolaient dans les provinces; ils savaient à peu près de quelles ressources disposaient leurs voisins, ce qu'ils pouvaient leur dérober et à quel moment la guerre finirait; la guerre était comme une entreprise commerciale pour laquelle les gouvernements s'associaient souvent; on prenait en quelque sorte une action de 30.000 ou de 40.000 hommes, suivant les dividendes et les risques de perte; ce qui poussait les princes à conquérir, ce n'était pas une nécessité, mais seulement le courage militaire ou la cupidité; cela suffisait pour les mettre en mouvement, mais non pour leur faire risquer tout; ils guerroyaient donc prudemment, pour obtenir de petits avantages précis. Gustave-Adolphe, Charles XII et Frédéric II étaient certes de taille à faire la guerre en grand, mais trop de jaloux étaient là pour les empêcher d'étendre leurs conquêtes. La Révolution changea tout; prises au dépourvu l'Autriche et la Prusse furent défaites; puis, à leur tour, elles combattirent la France avec des armées nationales, quoique avec moins de furie que les Français n'en avaient montré. Ainsi la guerre est redevenue, comme chez les peuplades sauvages, lutte de masses contre masses, terminée par l'écrasement de l'un des adversaires. Ces considérations historiques illustrent bien notre principe : c'est avant tout parce que les visées politiques sont de telle ou telle nature que la guerre

tantôt brandit à deux mains une formidable épée de bataille, tantôt manie avec souplesse une lame légère, tantôt exécute avec une assez innocente rapière des feintes et des parades.

Cette idée de la subordination de la stratégie à la politique est moins banale qu'elle ne le semble. Car n'entendons-nous pas fréquemment répéter que dans telle campagne les hommes politiques ont gêné les chefs d'armée? Nous affirmons cependant que quand la politique exerce sur la stratégie une fâcheuse influence, c'est que cette politique n'est pas sûre de son but, ou que les hommes politiques se mêlent de questions militaires pratiques, où ils ne sont pas compétents. Mais cela n'altère pas la vérité du principe; le chef d'armée ne fait que continuer avec l'épée et des batailles ce que les diplomates ont commencé avec la plume et des échanges de notes; la guerre est une continuation de la diplomatie sur les champs de bataille, l'*ultima ratio* de la politique. La conséquence, c'est qu'aucun principe absolu, d'ordre exclusivement militaire, ne peut dicter à un chef son plan de guerre. Tout dépend des intérêts politiques en jeu. S'agit-il d'abattre l'adversaire (*absoluter Krieg*) ou seulement d'obtenir un avantage restreint (*Krieg mit beschränktem Ziel*)? Suivant les cas varieront les ressources qui pourront être mises à la disposition du chef, les moyens de défense de l'ennemi et les efforts auxquels seront prêts les deux adversaires. Il y a là un calcul de forces bien délicat à faire, devant lequel, comme dit Napoléon, un Newton pourrait reculer. Une des qualités que Clausewitz admirait le plus chez Frédéric II, c'était la netteté de ce calcul; il fallait que Frédéric frappât de grands coups, puisqu'il n'est pas de succès durable sans grandes victoires, mais il lui fallait aussi ménager ses ressources, qui étaient limitées, savoir ce qu'il pourrait prendre et ce qu'il serait assez fort pour garder; il a été donné à peu de conquérants, de savoir allier comme lui la prudence et la mesure à l'énergie et à la promptitude.

Une fois établi ce calcul des forces à engager, une question

importante, c'est de deviner où sera le centre de gravité des forces ennemies; car c'est là qu'il faudra diriger l'attaque. Gustave-Adolphe, Charles XII, Frédéric II, avaient concentré toute leur force dans leur armée; détruire cette armée, c'était leur porter le coup de grâce; s'agit-il d'États déchirés par des rivalités intérieures, l'objectif à atteindre est plutôt la capitale; s'agit-il d'armées coalisées et opérant sur des théâtres différents, il faut anéantir d'abord la plus redoutable; en toute circonstance il faut, en principe, subordonner les objectifs secondaires à l'objectif principal et frapper d'abord le coup qui produira le plus d'effet et déterminera tout le reste; Napoléon raisonnait juste en cherchant en 1812 à atteindre l'armée principale des Russes, celle de Barclay, car le recul de Barclay entraînait celui de Bagra-tion. « C'est l'action décisive qui importe, répète ici encore Clausewitz, à la suite de Machiavel, et si des échecs sont subis ailleurs, elle les répare. » Il est d'ailleurs évident qu'il est parfois impossible à un chef de concentrer toutes ses forces et qu'à l'occasion il fera même bien de les diviser pour opérer des manœuvres secondaires particulièrement opportunes; par exemple quand Bülow, en 1814, marcha vers la Hollande avec des forces assez peu considérables, il fallait attendre de cette manœuvre non seulement qu'il pourrait, avec ses 30.000 hommes, neutraliser l'effort d'un nombre égal de Français, mais encore qu'il donnerait aux Hollandais et aux Anglais l'occasion de mettre en mouvement des forces qui, sans cela, ne seraient peut-être pas entrées en action. Ainsi il y a lieu d'apporter des restrictions au principe de la concentration des forces de l'offensive; il importe seulement que ces restrictions ne diminuent en rien chez le chef le désir de se battre à grands coups; l'attaque qui ne cherche pas à pénétrer comme une flèche au cœur de l'ennemi ne peut aboutir à aucun succès.

Étant établi l'objectif à atteindre, la règle suprême, quant à l'exécution du plan de guerre, c'est la rapidité du mouvement. C'est une idée répandue que la guerre doit être méthodique et lente, qu'il faut avancer à petits

pas en fortifiant solidement les positions conquises. Mais cette idée est entièrement fausse. Sauf le cas où, en temporisant, on a le ferme espoir de voir se produire une situation politique nouvelle et plus favorable, tout retard et tout détour est, en règle générale, une perte de force; l'avantage principal de l'attaque, c'est de surprendre l'ennemi; la soudaineté et l'impétuosité irrésistible sont les deux puissantes ailes qui la portent à la victoire; on n'atteint pas le même but en deux années avec de petits efforts qu'en une année avec de grands; la guerre ne connaît pas ces substitutions de facteurs et ces équations arithmétiques; qui veut sauter un fossé ne le saute pas en deux demi-bonds; jamais l'offensive, ou la contre-offensive, ne peut être assez brusque et assez franche. Qu'arrive-t-il si l'assaillant veut marcher à petits pas? Il donne, nous dit-on, du repos à ses troupes; mais l'adversaire en prend aussi. Il peut augmenter ses effectifs; mais l'adversaire fera de même. Il peut amasser des approvisionnements; mais s'il allait de l'avant, il se nourrirait mieux sur le pays même et aurait moins besoin de magasins. Il peut enfin conquérir des places fortes et s'y établir solidement; mais il n'est pas prouvé qu'il ne lui serait pas plus utile d'investir seulement ou de surveiller ces places pour aller plus loin sans un instant de retard. En procédant avec lenteur les Autrichiens, pendant la guerre de Sept ans, manquèrent complètement leur but; Napoléon, au contraire, a toujours essayé d'atteindre l'armée ennemie le plus tôt possible, et après avoir frappé l'adversaire il a toujours, quand il l'a pu, fait ses efforts pour ne pas le laisser reprendre haleine et se reformer; ayant remporté un premier succès il ne s'arrêtait pas, mais profitait de l'élan acquis pour en obtenir un second et ainsi l'incendie allumait l'incendie. On nous objectera qu'en 1812 il fut cependant vaincu faute d'avoir procédé avec lenteur. Cette objection est sans valeur. Car si Napoléon a dû battre en retraite, ce n'est pas pour s'être avancé trop précipitamment, c'est, au contraire, pour n'avoir pas eu la puissance d'aller plus vite; jamais

il n'aurait laissé aux Russes le temps de se replier, après Borodino, s'il avait eu des forces suffisantes pour les poursuivre et les exterminer. Quant à s'arrêter dès la Lithuanie pour reprendre l'année suivante la campagne, il eut bien raison de ne pas adopter ce parti; car, étant données la fermeté du Tsar et la fidélité du peuple russe, il ne pouvait vaincre; il eût donc tout aussi bien fallu, cette année suivante, battre en retraite; et alors les critiques, au lieu de déclarer qu'il a couru au désastre par trop de précipitation, nous diraient qu'il s'est perdu pour n'avoir pas marché tout de suite sur Moscou avec sa résolution ordinaire; car les critiques ne sont jamais embarrassés pour blâmer un vaincu, ce vaincu fût-il Napoléon, c'est-à-dire, pour parler bref, le dieu de la Guerre en personne (*um es kurz zu sagen, der Kriegsgott selbst*).

Il arrive, surtout si plusieurs puissances se sont coalisées, que plusieurs armées opèrent en même temps contre l'ennemi sur des théâtres différents; il importe de laisser ces armées libres de leur action. Si l'une est battue, les autres ne doivent pas s'en préoccuper, du moins si l'échec subi sur un point ne compromet pas leur propre victoire. Car en voulant régler leur marche l'une sur l'autre ces armées perdraient du temps, de l'élan, et des chances de victoire. Que chaque chef d'armée agisse donc pour son compte, résolument; c'est le seul moyen de corriger un échec sur un point par un succès sur un autre; c'est le seul moyen aussi d'éviter les jalousies et les conflits qui se produisent souvent entre chefs d'armée. Il appartiendrait au généralissime de donner, s'il était nécessaire, des ordres pour mettre en harmonie les mouvements indépendants des armées opérantes. Même en tactique il n'est pas facile, ni d'ailleurs nécessaire, de retirer toute initiative aux différentes unités; en stratégie il ne faut pas songer un instant à imposer aux armées une marche réglée à l'avance; il faut seulement donner à chacune une direction générale (*Man muss darauf beharren, dass jedem Teil ein selbständiges Stück Arbeit zugemessen werde*, p. 673). Que l'on ne manque pas, par

conséquent, de mettre à la tête des armées indépendantes le plus possible des généraux entreprenants. Car il importe que chaque armée mette en œuvre librement toutes ses forces et elle n'y sera amenée que par des hommes que pousse toujours en avant une impétuosité naturelle.

Comment, enfin, répartir les contingents, quand les armées sont faites d'éléments hétérogènes? Il n'est pas possible de donner à ce sujet de règle générale. Des puissances coalisées pourront ou opérer séparément, ou former des armées mixtes, à chacune desquelles elles fourniront un corps. Des armées régulières, bonnes manœuvrières, pourvues d'une solide cavalerie, seront envoyées de préférence en pays ouvert; des milices, avec des chefs jeunes et hardis, en pays de bois et de montagnes.

Les dernières pages, probablement écrites en 1828, sont consacrées à esquisser un plan d'attaque contre la France, que nous avons déjà mentionné, mais non encore analysé (Cf. *supra*, p. 85). Une armée allemande, néerlandaise et anglaise partirait des Pays-Bas et marcherait sur Paris; une autre, composée d'Autrichiens et d'Allemands du Sud, partirait du haut Rhin et marcherait sur Troyes et Paris, ou sur Troyes et Orléans. Les deux armées réunies briseraient la dernière résistance de la France sur la Loire. On se garderait bien d'attaquer sur un trop vaste front, et surtout d'envahir la France du côté de la frontière italienne, ce qui serait vouloir lever un fusil par la pointe de sa baïonnette. On se contenterait de se tenir sur la défensive en Italie et de débarquer quelques troupes sur la côte de la Manche pour faire diversion; l'essentiel demeurerait la marche rapide des deux grandes armées d'offensive et leur concentration au cœur du pays ennemi.

Tel est peut-être, dans ses grandes lignes, ce célèbre ouvrage de *La Guerre*. Si telle ou telle idée nous en paraît par trop simple et banale, n'oublions pas qu'à l'époque où Clausewitz écrivait, ses théories étaient neuves, en contradiction formelle avec les doctrines artificielles d'autres écrivains, si bien que le ton sur lequel il les défend est

souvent celui de la polémique. Aujourd'hui, si ses conceptions nous sont familières, c'est par l'influence considérable qu'il a exercée. Si nous entendons maintenant répéter que les facteurs moraux jouent un rôle prépondérant à la guerre, que les soldats ne sont pas des pièces d'échiquier, que la tactique et la stratégie ne sont pas pure affaire de mathématique abstraite, c'est à Clausewitz surtout que revient l'honneur d'avoir dégagé cette vérité simple.

L'esprit de Clausewitz n'a-t-il pas plané sur Sadowa et Sedan? Sans lui les généraux allemands se seraient-ils rués sur nous en 1870 avec un sens aussi ferme de l'importance immense qu'à la réunion des forces pour la bataille? Auraient-ils eu une égale confiance? Se seraient-ils aussi complètement défaits de cette stratégie passive, fatale à l'armée française, suivant laquelle la possession de fortes positions importe à l'égal de l'initiative et de la marche en avant? En un mot la pensée de Carnot et de Napoléon fût-elle, sans Clausewitz, demeurée aussi vivante dans l'esprit de nos vainqueurs? Nous pouvons répondre sans doute que, pour une part non négligeable, l'esprit du commandement allemand en 1870 a été non certes créé, mais avivé par la lecture du grand écrivain que nous quittons à présent. Telle est, en tout cas, l'opinion nettement formulée par M. le comte von Schlieffen : « *Die Saat, die Clausewitz austreute, hat reiche Frucht getragen auf den Schlachtfeldern von 1866 und 1870-1871 (Vom Kriege, 5^e éd., introd., p. v).* »

Pour conclure, nous nous bornerons à faire remarquer l'air de ressemblance de ces trois hommes de guerre dont l'Allemagne s'honore tant, et avec tant de raison : Scharnhorst, Clausewitz et Moltke. Ils ne se comprennent bien que l'un par l'autre; Clausewitz est le meilleur élève de Scharnhorst et un des maîtres de Moltke. Si nous nous demandons ce qui les a faits grands, la réponse est peut-être la suivante. Ce n'est pas qu'aucun d'eux ait eu le génie de l'action, même pas Clausewitz, le plus ardent cependant, et peut-être le plus inventif des trois; mais c'est qu'ils se sont appliqués aux problèmes de la guerre avec un

exact esprit d'analyse et de synthèse. Ils étaient doués d'une intelligence très vive des variations historiques, de la complexité et du hasard des événements. Mais ce sens du détail changeant et cette finesse de nature, qui pousse tant d'hommes à un vain dilettantisme, n'altérerait en rien chez eux le goût de la logique et des vérités d'ensemble : et avec une discipline d'esprit parfaite ils ont cherché, en matière militaire, à réduire dans la mesure du possible l'accidentel, à découvrir des lois, c'est-à-dire, suivant l'immortelle définition de Montesquieu, les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. Très artistes et très individualistes, ils ont eu cependant éminemment l'esprit scientifique, si par cette expression on entend l'oubli de soi, la défiance à l'égard de l'imagination poétique, le respect de la méthode et de la vérité objective. Ils surent être profonds sans affectation de profondeur, originaux par leur force d'esprit et non par le désir d'innover et d'opérer à toute force une « transvaluation de toutes les valeurs ». Leur sincérité et leur modestie sont admirables. Elle est belle, en sa simplicité, cette phrase de Clausewitz, incidemment ajoutée à la fin d'un chapitre du livre de *La Guerre* (p. 380) : « On voit bien que notre intention n'est pas d'indiquer de nouveaux principes et de nouvelles méthodes de la stratégie, mais d'analyser la nature intime de ce qui existe depuis bien longtemps, et d'en dégager les éléments les plus simples. *Es wird deutlich, wie wir es nicht darauf anlegen, neue Grundsätze und Methoden des Kriegführens anzugeben, sondern nur das längst Vorhandene in seinem innersten Zusammenhange untersuchen und auf seine einfachsten Elemente zurückführen wollen.* »

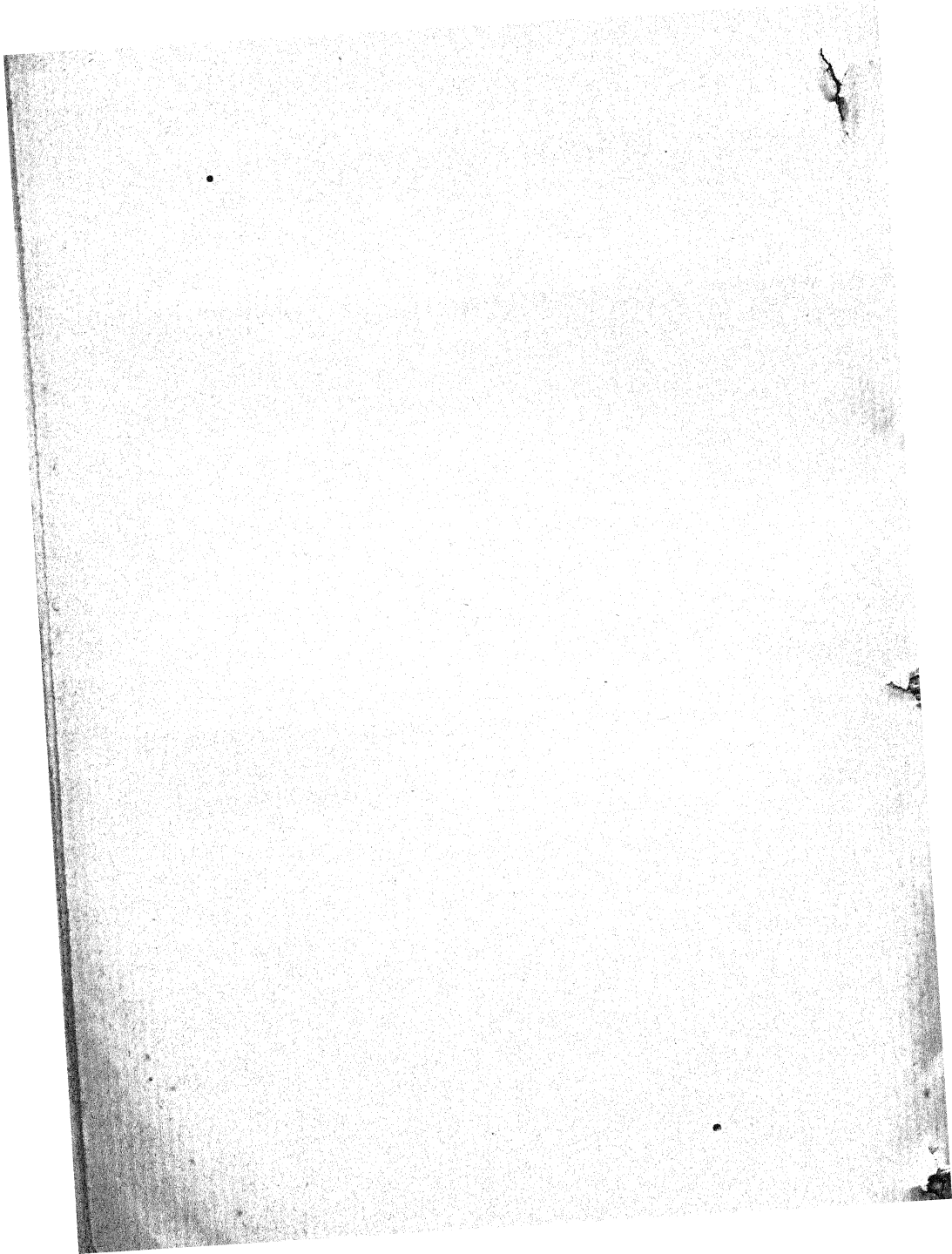


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	VII
Bibliographie	XI
CHAPITRE I. — De Mayence à Iéna	1
— II. — D'Iéna à la campagne de Russie	26
— III. — Campagne de Russie et guerres de libération	57
— IV. — Dernières années	69
— V. — De la nature de la guerre	96
— VI. — De la théorie de la guerre	108
— VII. — Opérations militaires	119



United Service Institution of India

Library

ISSUE SLIP

Class No. _____ Book No. _____

Accession No. _____

[illegible]